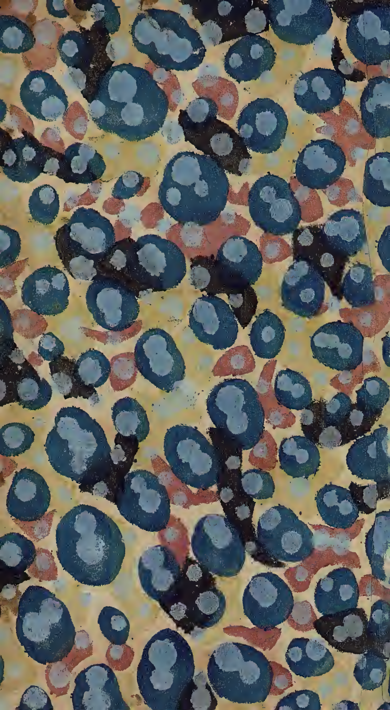
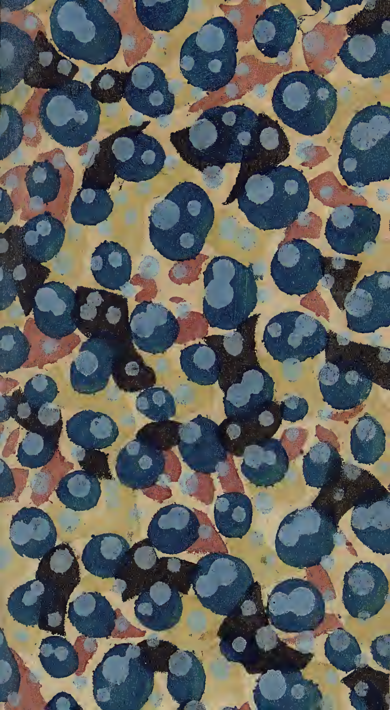






LETTRES
SUR
L'ATLANTIDE DE PLATON
ET SUR L'ANCIENNE
HISTOIRE DE L'ASIE.

Pour servir de suite aux Lettres sur l'origine des Sciences, adressées à M. de VOLTAIRE
Par M. BAILLY.

Prix, 3 livres 12 sols broché.





A LONDRES,
Chez M. ELMESLY.
ET A PARIS,
Chez les Freres DEBURE, Quai des Augustins.

M. DCC. LXXIX.

AVERTISSEMENT.

Ces Lettres ont été écrites avant la mort du grand homme que nous venons de perdre ; elles ne lui avaient point encore été communiquées. Destinées à développer, à apprécier une opinion qui a une grande vraisemblance, & qui peut-être, sous l'apparence du paradoxe, renferme un grand fond de vérité, elles n'avaient point l'objet de convaincre M. de Voltaire ; ce n'est pas à 85 ans qu'on change ses opinions, pour des opinions opposées. Il a toujours été persuadé que les Brames, qui nous ont enseigné tant de choses, étaient les auteurs de la philosophie & des sciences ; l'Auteur pense qu'ils n'ont été que dépositaires. La mort de M. de Voltaire

n'a pas dû faire changer la forme de discussion emploïée dans les premières Lettres ; l'auteur a encore l'honneur de parler à M. de Voltaire. On n'est suspect de flatterie qu'en louant les vivans. Il s'applaudit de rendre un hommage désintéressé à la cendre de ce grand homme.



LETTRES



LETTRES

SUR

L'ATLANTIDE DE PLATON

ET SUR L'ANCIENNE

HISTOIRE DE L'ASIE.

QUATRIEME LETTRE

DE M. DE VOLTAIRE A M. BAILLY.

A Ferney, 27 Février 1777.

Tradidit mundum diſputationi eorum.

JE ne diſpute point contre vous, je ne cherche qu'à m'inſtruire. Je ſuis un vieil aveugle qui vous demande le che-

min. Perſonne n'eſt plus capable que vous de rectifier mes idées ſur les Bracmanes.

Je ſuis étonné qu'aucun de nos Français n'ait eu la curioſité d'apprendre à Bénarès l'ancienne langue ſacrée, comme ont fait M. Holwell & M. d'Ow.

1°. Le livre du Shaſtah, écrit il y a près de 5000 ans, n'eſt pas aſſez ſublime pour nous laiſſer croire que les auteurs avaient du génie & de la ſcience (*a*).

(*a*) Le livre du Shaſtah eſt rempli de fables, il eſt vrai, mais il commence par cette grande vérité que Dieu eſt incompréhenſible, que l'homme ne doit point ſonder ſon eſſence; l'homme, qui a fait Dieu à ſon image, a été long-tems avant d'en venir là. Cette vérité, lorſqu'elle n'a pas été révélée, n'a pu être que l'ouvrage de la philoſophie & le réſultat d'une métaphyſique profonde (Premieres Lettres à M. de Voltaire, p. 75). On retrouve dans les trois Dieux des Indiens les trois actes de la puiſſance divine qui a produit le monde, qui le conſerve, & qui doit le détruire. Si ces grandes vues ſont ſuivies de fables, c'eſt qu'elles ont été ajoutées par les Indiens. Le peuple créateur de ces

2°. Eſt-il bien vrai que les Brames d'aujourd'hui n'ont ni ſcience, ni génie ? (*a*)

3°. S'ils ont dégénéré ſous la tyrannie des deſcendans de Tamerlan, n'eſt-ce pas l'effet naturel de ce que nous voïons dans Rome & dans la Grèce ? (*b*)

4°. Zoroaſtre & Pythagore auraient-ils fait un voïage ſi long pour les aller

fables n'a point créé ces vérités. C'eſt ce qui prouve que les Indiens n'ont ni ſcience, ni génie, & ce qui répond à la ſeconde objection.

(*a*) Voïez encore la page 88 des premières Lettres à M. de Voltaire.

(*b*) Je ne dis point que les Indiens aïent dégénéré ſous la tyrannie de Tamerlan, je parle d'une époque bien antérieure. Je dis que le tems a ajouté ſon influence à celle des révolutions. Je ſai que Rome & la Grece ont beau avoir dégénéré, les monumens reſtent ; on retrouve des traces de l'eſprit & du génie des mêmes nations dans le même climat ; mais lorſque les peuples marchent ſur le globe, lorſqu'ils ſont tranſplantés, lorſqu'un nouveau climat leur enleve le génie, il ne leur reſte plus rien. Les monumens ſont au païs de leur origine, ou même ſont détruits par les ſiecles ; le ciel & la terre ont changé leur eſprit, & c'eſt ainſi que les nations dégénerent.

consulter, s'ils n'avaient pas eu la réputation d'être les plus éclairés des hommes ? (*a*)

5°. Leurs trois vice-Dieux, ou sous-Dieux, *Brama*, *Vitsnou* & *Routren*, le Formateur, le Restaurateur, l'Exterminateur, ne sont-ils pas l'origine des trois Parques ?

Clotho colum retinet, Lachesis net, Atropos occat.

La guerre de Moïsasor & des Anges rebelles contre l'Eternel, n'est-elle pas évidemment le modele de la guerre de Briarée & des autres Géans contre Jupiter ? (*b*)

(*a*) Si Zoroastre a consulté les Brames, c'est sans doute le Zoroastre moderne. L'hommage de ce législateur & celui du philosophe Pythagore, sont une preuve que les Brames avaient la réputation d'être éclairés ; mais les lumières sont relatives. On peut avoir beaucoup perdu, & rester riche en comparaison d'un homme qui n'a rien.

(*b*) Il est très-possible que les trois Dieux des Indiens soient l'origine des Parques de la Mythologie. La guerre de Moïsasor peut avoir été le modele de la guerre de Briarée & des autres Géans contre Jupiter. Je pense

6°. N'eſt-il donc pas à croire que ces inventeurs avaient auſſi inventé l'Aſtronomie dans leur beau climat, puiſqu'ils avaient bien plus beſoin de cette aſtronomie pour régler leurs travaux & leurs fêtes, qu'ils n'avaient beſoin de fables pour gouverner les hommes? (*a*)

7°. Si c'était une nation étrangère qui eût enſeigné l'Inde, ne reſterait-il pas à Bénarès quelques traces de cet

comme M. de Voltaire, que la philoſophie & les fables nous ſont venues de l'Orient & des Indes. Nous différons en ce qu'il croit que tout y a été inventé; je regarde la philoſophie comme étrangère à ce païs, & les fables comme natives.

(*a*) Le beſoin des choſes fait la néceſſité de les inventer; mais ce qui eſt néceſſaire n'eſt pas toujours poſſible. On a plus beſoin de l'Aſtronomie pour régler les travaux, que de fables pour gouverner les hommes; mais les fables toujours poſées ſur un fond vrai, ſont l'ouvrage de l'imagination. Les vérités des ſciences ſont le produit des travaux, du tems & du génie. L'imagination ſe joue avant le regne de la raiſon; l'homme adulte occupé des ſciences, ne revient point aux jeux de ſon bas âge. C'eſt préciſément parce que les Indiens ont inventé ces fables, qu'ils n'ont point inventé & perfectionné l'Aſtronomie.

ancien événement ? MM. Holwell & d'Ow n'en ont point parlé (*a*).

8°. Je conçois qu'il eſt poſſible qu'un ancien peuple ait inſtruit les Indiens. Mais n'eſt-il pas permis d'en douter, quand on n'a nulle nouvelle de cet ancien peuple ? (*b*)

(*a*) Dans les païs où l'on n'imprime pas, bien des faits ſe perdent & s'effacent. On écrit ce qui eſt important, tout le reſte s'oublie. Une nation étrangère peut avoir enſeigné l'Inde, ſans qu'il reſte de traces de cet ancien événement; la vanité nationale eſt intéreſſée à les ſupprimer. Combien d'hommes jouiſſent des bienfaits qu'ils ont reçus, ſans parler de leurs bienfaiteurs ? D'ailleurs MM. Holwell & d'Ow ont ſéjourné dans l'Inde, s'y ſont inſtruits; mais ils ont pu ignorer bien des choſes. Un étranger pourrait paſſer des années à Paris, ſans connaître tout ce qui eſt dans nos archives. Malgré ces raiſons, qui ſeraient ſuffiſantes pour expliquer le ſilence des Indiens ſur cet ancien enſeignement, je crois que l'on n'a pas beſoin d'aller dans l'Inde pour en trouver des traces. (Voïez la première des Lettres ſuivantes.)

(*b*) Il eſt permis de douter de cette inſtruction, lorſqu'on n'a aucunes *nouvelles* de cet ancien peuple perdu. Le doute eſt toujours permis dans les ſciences, c'eſt la pierre de touche de la vérité. Cependant le doute doit avoir des bornes; toutes les vérités ne peuvent pas être

Voilà, Monſieur, à-peu-près le précis des doutes que j'ai eu ſur la philoſophie des Bracmanes, & que j'ai ſoumis à votre déciſion. Je vous avoue que je n'avais jamais lu le ſyſtême de M. de Mairan ſur la chaleur interne de la terre, comparée avec celle que produit le ſoleil en été. J'étais ſeule-

---

démontrées comme les vérités mathématiques. Le genre humain aurait trop à perdre, s'il ſe réduiſait à cette claſſe unique. Les témoignages balancés, les probabilités peſées, les fables rapprochées & éclairées les unes par les autres, forment par leur réunion une lumiere forte qui peut conduire à l'évidence. Et lorſque la philoſophie avec ces ſecours arrive à des réſultats fondés ſur la nature des choſes & des hommes, on a des raiſons de croire & non pas de douter. On n'a pas beſoin de ſavoir le nom d'un peuple pour reconnaître ſon exiſtence & ſes travaux. L'Aſie eſt encore pleine des *nouvelles* de ce peuple : les conformités des peuples connus ſont ces *nouvelles* ; les inſtitutions ſavantes, très-antiques & placées aux premiers commencemens des nations orientales, ſont les *nouvelles* d'un peuple auteur de ces inſtitutions. Les grands édifices ſont l'ouvrage, non de la race qui s'éleve, mais de la race qui finit. Un palais n'eſt point bâti par des enfans.

ment très-perſuadé qu'il y a par-tout du feu

Ignis ubique latet, naturam amplectitur omnem.

Les artichaux & les aſperges que nous avons mangés cette année au mois de Janvier, au milieu des glaces & des neiges, & qui ont été produits ſans qu'un ſeul raïon du ſoleil s'en ſoit mêlé, & ſans aucun feu artificiel, me prouvaient aſſez que la terre poſsède une chaleur intrinsèque très-forte. Ce que vous en dites dans votre neuvième Lettre m'a beaucoup plus inſtruit que mon potager.

Vos deux livres, Monſieur, ſont des tréſors de la plus profonde érudition, & des conjectures les plus ingénieuſes, ornées d'un ſtyle véritablemenr éloquent, qui eſt toujours convenable au ſujet.

Je vous remercie ſur-tout de votre dernier volume. On me croira digne de vous avoir eu pour maître, puiſque

c'eſt à moi que vous adreſſez des Lettres où tout le monde peut s'inſtruire.

Agréez la reconnaiſſance & la reſpectueuſe eſtime de votre très-humble & très-obéiſſant ſerviteur,

Le vieux malade de Ferney, V.
Puer centum annorum.



ONZIEME LETTRE
DE M. BAILLY A M. DE VOLTAIRE.

Expoſition du ſujet de ces nouvelles Lettres, & premier exemple d'un peuple perdu.

A Paris, ce 16 Janvier 1778.

PERMETTEZ-MOI, Monſieur, de renouer avec vous une correſpondance qui m'honore. J'aime à vous faire hommage de mes idées. Quelque prévenu que vous ſoïez en faveur des Bracmanes, je vous fais encore juge entre ces ſages ſi juſtement admirés & le peuple plus ſavant, mais inconnu, que vous ne voulez pas admettre. J'avoue qu'il eſt difficile de s'intéreſſer aux gens qu'on ne connaît point. Nous ſommes toujours pris par les ſens. Vous avez converſé avec les ſages qui ont inſtruit Pythagore, vous les avez vus par les yeux de ce philoſophe, vous avez lu

leurs livres ; en admirant leur ſageſſe, vous avez conçu de la vénération & de l'amour pour ceux qui la pratiquaient ; vous devez avoir de la répugnance à les dépouiller pour des inſtituteurs, perdus dans la nuit de l'antiquité, oubliés par l'ingratitude des hommes, & dont le tems a effacé les noms & preſque le ſouvenir. On ſe fait une ſociété, on choiſit des amis en liſant l'hiſtoire. L'homme a tellement beſoin de vivre avec ſes ſemblables, de s'affectionner pour eux, qu'une exiſtence détruite ne détruit point cet intérêt : la retraite & le ſilence du cabinet n'empêchent point les paſſions de s'allumer par les récits, il s'entoure des perſonnages dont on lui retrace les noms & les faits ; il vit avec eux, & il éprouve leur ſéduction. En aimant Béliſaire, on hait ſes ennemis ; les grands talens & les graces de Céſar lui font encore des partiſans. Solitaire, le livre à la main, je m'agite pour le ſuccès de ſes entrepriſes exécu-

tées depuis dix-huit fiecles ; j'oublie qu'il voulait renverfer la République, dominer fa patrie, & je gémis de l'affaffinat qui l'a délivrée.

Il eft donc tout fimple, Monfieur, que vous aïez aimé les anciens Brames. Vos affections font pour la fageffe & pour le favoir. Mais vos Brames font bien jeunes en comparaifon de leurs antiques inftituteurs. Cette antiquité rend plus refpectables les vieux amis que je me fuis choifis. L'amitié, en même tems qu'elle eft une inclination du cœur, eft un fentiment de refpect, & ce refpect augmente pour la vieilleffe. Je me repréfente ces premiers philofophes avec un extérieur grave, la tête couverte de cheveux blancs, cultivant des mœurs pures, menant une vie fimple dans des fiecles d'or, où les lumières n'avaient été portées que fur des objets utiles, fur les befoins moraux & phyfiques des hommes, & où la perverfité n'en avait point corrompu l'ufage, en dénaturant les bienfaits de l'efprit.

Lorſque j'ai étudié l'hiſtoire de l'aſtronomie, j'ai vu que les tems qui ont précédé Hipparque & Ptolémée nous offraient de grandes vérités, mais iſolées, & qui dominaient ſur l'ignorance générale, comme ces arbres laiſſés debout ſur le terrein des forêts abattues. On y reconnaît la main du tems & les traces de ſa faux deſtructive : en marchant il frappe ſans choix, & il épargne avec indifférence. J'ai dû recueillir ce qui lui était échappé ; j'ai vu que ces reſtes appartenaient à une maſſe de connaiſſances détruite & diſperſée en débris. Cette maſſe récompoſée fait concevoir la plus haute opinion de l'état primitif des ſciences. J'en ai donné les preuves dans l'hiſtoire de l'Aſtronomie ancienne, je les ai multipliées dans l'hiſtoire de l'Aſtronomie moderne que je vais publier inceſſamment. J'ai vu que ces ſciences n'étaient point l'ouvrage des peuples exiſtans, des peuples connus de l'Aſie, & que malgré l'an-

cienneté des Indiens, il fallait rapporter ces belles inventions à un peuple antérieur & plus induſtrieux (*a*).

Mais vous me dites; *ſi c'était une nation étrangère qui eût enſeigné l'Inde, ne reſterait-il pas à Bénarès quelques traces de cet ancien événement? M. Holwell n'en parle cependant pas.* Vous ajoutez: *s'il eſt poſſible qu'un ancien peuple ait inſtruit les Indiens, n'eſt-il pas permis d'en douter, lorſqu'on n'a nulle nouvelle de cet ancien peuple.* Voilà donc ce qu'il eſt néceſſaire de faire pour completer les preuves offertes au public, & à vous, Monſieur, il faut vous donner des nouvelles de cet ancien peuple perdu. Je pourrais vous répondre par l'autorité d'un grand philoſophe, cette autorité, c'eſt la vôtre. *Il eſt poſſible*, dites-vous (*b*), *que long-*

(*a*) Hiſt. de l'Aſtr. anc. p. 16 & ſuiv.

(*b*) Eſſai ſur l'Hiſtoire générale par M. de Voltaire, Avant-propos, p. 9.

tems avant les empires de la Chine & des Indes, il y ait eu des nations inſtruites, polies & puiſſantes, que des déluges de barbares auront enſuite replongées dans le premier état d'ignorance & de groſſièreté qu'on appelle l'état de pure nature. Mais il n'eſt plus queſtion de poſſibilités ; à cette penſée philoſophique & générale, vous avez fait ſuccéder une penſée plus approfondie. Je ne vous parle plus de ces conformités, qui demandent une parenté entre les peuples, ni de ces allégories ſi bien expliquées par M. de Gébelin, qui donnent à toutes les œuvres de l'antiquité le même eſprit & la même phyſionomie. Nous ne conſidérons point cette identité d'uſages, d'inſtitutions, ces grandes découvertes qui doivent marcher enſemble chez le même peuple, ou du moins chez des peuples freres, découvertes qui laiſſent une longue influence après elles, & qui annoncent un ſiecle original, dont vingt ſiecles ſuivans ne font que les co-

pies. Cette influence a été bien saisie par M. de Buffon. Les poëmes d'Homère ont long-tems fourni les sujets de nos tragédies ; ce choix montre quel est après 3000 ans le pouvoir d'un grand génie sur les esprits, & combien son imagination maîtrise encore l'imagination des poëtes (*a*). Jusqu'au grand siecle de Louis XIV, dont vous êtes le dernier chef-d'œuvre, nous avons copié même dans les sciences les beaux siecles de la Grece & de Rome. L'Asie plus constante, aujourd'hui privée de génie & de l'esprit d'invention, conserve sa physionomie antique, & elle imite encore le beau siecle oublié, dont j'ai voulu renouveler la mémoire.

Je me propose de ne vous donner ici que des preuves historiques. Nous allons parcourir l'Asie, & même toute l'étendue du monde ancien. J'espere, Mon-

(*a*) Réponse de M. de Buffon au remerciement de M. le Maréchal de Duras à l'Académie Françoise.

sieur,

ſieur, que vous ne vous rendrez pas difficile ſur la nature de ces preuves. Je ne puis rien vous montrer qu'à travers un voile; il n'eſt pas en mon pouvoir de déplacer la maſſe du tems; les annales de ce peuple n'exiſtent plus; les anciens titres ſont perdus. C'eſt un malheur commun aux nobles & antiques familles. Le témoignage des hiſtoriens a été effacé, le fil de la tradition s'eſt rompu dans les déſerts que la guerre a formés, & dans les ſiecles d'ignorance qui ſont les déſerts du tems. Mais il reſte une notion confuſe, quelques faits gravés dans la mémoire, & dont la durée annonce l'importance & la vérité. Un long ſouvenir, le ſouvenir des hommes eſt bien quelque choſe: je fais grand cas de ces traditions antiques conſervées cherement par une ſuite de générations. Ce ſont ces traditions hiſtoriques que nous allons conſulter; nous reconnaîtrons facilement les additions d'une imagination menſongère;

nous rejeterons ce qui ſera contraire à la vraiſemblance & à la nature : le reſte ſera la vérité, & nous y croirons, afin que cinquante ſiecles, qui ont dépoſé pour elle, ne réclament pas & ne s'élevent point contre nous.

Sans doute il eſt poſſible qu'une nation étrangère ait apporté des enſeignemens ſans qu'il en reſte aucunes traces, ſur-tout chez un peuple qui n'écrit point. Les maîtres meurent, les diſciples ſont ingrats : l'oubli des bienfaits eſt dans l'hiſtoire de tous les païs & de tous les hommes. Ce qui arrive dans les ſiecles d'ignorance eſt préciſément ſemblable à ce qui ſe fait dans les ténebres ; tout s'y paſſe ſans témoins, & quand la lumière ſe montre, ceux qui ſont éclairés, n'ont aucune idée de ce qui a précédé cette clarté nouvelle. Mais je ferais tort à ma cauſe, en diſant qu'il ne reſte dans l'Inde aucune trace de ce grand événement. Ces traces ſont trop bien marquées pour les méconnaître. Il

nous reste un beau monument & des instituteurs étrangers, & de la philosophie transplantée, & de l'instruction reçue dans l'Inde sans aucuns progrès ultérieurs. C'est le hanscrit, c'est cette langue savante, & abandonnée de ceux qui la parlaient à un peuple qui ne l'entend plus. Les savans passent leur vie à l'étudier dans des dictionnaires, & ils ne la possedent point, parce que d'une part les ouvrages conservés sont en petit nombre, écrits sur des matières abstraites, & que de l'autre, les savans sont encore assez ignorans. Quelle preuve plus forte peut-on donner à un philosophe comme vous, Monsieur? Une langue morte suppose un peuple détruit; c'est une vérité incontestable. Ainsi, sans compter les monumens de l'astronomie, sans parler de l'esprit universel des institutions antiques, qui toutes réclament un peuple antérieur, le hanscrit est un monument de son existence, & la trace conservée de son passage dans l'Inde.

Vous me demanderez comment ce peuple n'a gardé aucune place dans la mémoire des hommes, comment son nom est tout-à-fait oublié ? Je pourrais vous renvoïer à ce vieillard impitoïable, qui dévore ses enfans, au Tems dont tous les pas sont destructeurs. Je pourrais vous dire de l'interroger pour qu'il vous ouvre ses abîmes, qui, comme ceux de la mer, renferment tant de trésors.

Mais l'histoire du passé n'est pas toute engloutie dans ces abîmes ; nous sommes assez riches en faits, pour n'avoir pas besoin de nous envelopper dans une pareille incertitude. Après vous avoir montré les monumens de l'existence de ce peuple, vous demandez qu'on vous en donne des nouvelles, il faut faire paraître & entendre les témoins ; nous allons les interroger. Platon est le premier. Il avait consulté les sages de l'Egypte ; ce sont eux qui instruisent les Grecs par sa bouche. « Vous ne savez » pas, disent-ils, quelle était dans

» votre païs la plus belle & la meil-
» leure génération d'hommes qui ait
» jamais exifté ; il n'en eft échappé
» qu'une faible femence dont vous êtes
» les defcendans. Nos écrits rapportent
» comment votre République a réfifté
» aux efforts d'une grande puiffance,
» qui fortie de la mer Atlantique, avait
» injuftement envahi toute l'Europe &
» l'Afie (a) ».

Voilà donc une ancienne race des hommes prefque entierement détruite ; car Platon ne diffimule pas aux Grecs qu'ils n'en étaient qu'un faible refte. Mais, Monfieur, nous devons prendre garde aux expreffions des écrivains philofophes. Dans leurs récits, dans leurs tableaux, chaque trait de craïon, chaque nuance de couleur eft une idée. Lorfque Platon parle de la plus belle & de la meilleure génération qui ait jamais exifté, il veut peindre par la plus

(a) Platon dans fon Timée.





belle, une génération éclairée & instruite ; quand il la désigne pour la meilleure, il entend qu'elle avait des mœurs & des loix respectées. Si nous ne considérions que le physique de ces expressions, le beau serait la nature réguliere & fleurie, le meilleur la nature forte & puissante : mais nous écoutons un poëte philosophe ; le beau, c'est l'instruction, le meilleur, c'est la vertu. Platon parlait donc d'un peuple antérieur, savant, policé, mais détruit & oublié, aux Athéniens, à ce peuple spirituel, léger, aimable, semblable en tout à nos Français, que j'ai osé entretenir comme lui du même peuple.

Mais ce n'est pas tout. Platon ne nous cite pas un seul peuple. A celui dont nous venons de parler, à celui qui a résisté, il oppose une nation sortie de la mer Atlantique, qui par des guerres & par des injustices a envahi l'Europe & l'Asie. C'est l'histoire d'un tems inconnu ; on y retrouve les mêmes traits

que dans l'hiſtoire moderne, les œuvres toujours ſemblables des hommes forts & faibles, une attaque injuſte, une défenſe légitime, heureuſe pour un coin du monde, & ſur tout le reſte un envahiſſement qui eſt l'ouvrage de la force. Cette irruption des Atlantes eſt un grand événement; on n'envahit point l'Europe & l'Aſie ſans opérer une révolution ſur le globe. Les conquérans ont des pieds de fer, ils briſent en marchant, & la pouſſière qui s'éleve à leur paſſage couvre tout ce qu'ils laiſſent en arrière; tout finit & tout recommence avec eux. Ne ſouhaitons jamais de révolution; plaignons nos peres de celles qu'ils ont éprouvées. Le bien dans la nature phyſique & morale ne deſcend du ciel ſur nous que lentement, peu-à-peu, j'ai preſque dit goutte à goutte; mais tout ce qui eſt ſubit, inſtantané, tout ce qui eſt révolution eſt une ſource de maux. Les déluges d'eaux, de feux & d'hommes ne s'étendent ſur la terre

que pour la ravager. Ce sont donc les maux de cette révolution, qui font la nuit des tems plus anciens. La conquête, qui a tout bouleversé, a mis la barrière d'un immense désert entre les peuples dont Platon nous parle, & les peuples connus qui ont place dans l'histoire. On a daté de l'époque des nouveaux établissemens, tout le reste est effacé.

Mais ce qui a précédé cette époque est très-intéressant. Nous appercevons des peuples perdus, comme celui que je vous ai fait connaître. Si les sciences nous ont prouvé la nécessité d'un peuple détruit, l'histoire nous en offre des exemples. Le peuple Atlantique, le peuple qui lui a résisté sont perdus pour le tems, on ne sait dans quels siecles on doit les placer; ils sont perdus pour le lieu, car l'Atlantide même a disparu. On dit que les abîmes de la mer l'ont engloutie, comme pour nous dérober le berceau de ces peuples.

Mais en même tems que Platon nous apprend leur existence, il nous montre une grande invasion qui motive la perte des arts, des sciences & des lumières. Cet événement mérite toute notre attention, il renferme peut-être les éclaircissemens que vous demandez. Puisque nous voulons remonter au-delà des tems de barbarie, & saisir le moment d'une destruction, attestée par tant de débris trouvés dans l'ancien monde, nous ne devons pas négliger cette excellente génération, qui n'a laissé qu'une faible semence, & ce peuple conquérant qui a tout envahi. Je vous demande la permission de remettre sous vos yeux le récit de Platon, de comparer les faits qu'il rapporte aux histoires & aux traditions des peuples. La vérité se fait connaître par le concours des témoignages. Je n'ai pas la présomption, Monsieur, de vous rien apprendre en histoire & en philosophie; mais ne dois-je pas vous rappeler toutes les choses dont j'ai dessein

de vous faire un tableau. Il ne ferait pas complet, il n'y aurait plus d'enſemble, ſi j'en ſupprimais quelques parties. Je vais plaider devant vous, je citerai des autorités reſpectables, mais connues, & en cherchant la lumière, je ne vous adreſſerai que les concluſions pour les juger.

Je ſuis avec reſpect, *&c.*



DOUZIEME LETTRE
A M. DE VOLTAIRE.

Récit de l'île Atlantide : ce n'eſt pas une fiction.

A Paris, ce 28 Février 1778.

Vous ſavez, Monſieur, que l'hiſtoire de l'île Atlantide eſt racontée dans deux dialogues, dont l'un eſt intitulé *Timée* & l'autre *Critias*. Platon qui en eſt l'auteur commence par nous donner la tradition des faits; Platon, encore enfant, écoutait ſon aïeul Critias, âgé de quatre-vingt-dix ans. Celui-ci dans ſa jeuneſſe avait été inſtruit également par Solon, ami de ſon pere Dropidas, Solon, le légiſlateur d'Athènes, & l'un des ſept ſages de la Grece. On ne peut donc indiquer une ſource plus vénérable, une tradition mieux ſuivie & plus digne de confiance. C'eſt ainſi que le philoſophe nous a tranſmis les inſtructions des Prêtres d'Egypte.

Un de ces prêtres, formé par la ſageſſe des anciens, inſtruit par les mémoires, ou par les colonnes ſavantes dont ils étaient dépoſitaires, racontait à Solon comment les Athéniens avaient jadis réſiſté à une grande puiſſance ſortie de la mer Atlantique, & s'étaient diſtingués par de grandes actions qu'un long tems avait fait tomber dans l'oubli. Vous n'avez pas plus envie que moi, Monſieur, de croire à ces anciens exploits des Athéniens; au tems d'Homere & du ſac d'Ilion, ils étaient encore aſſez barbares; les ſiecles héroïques qui ont précédé ne ſont que des ſiecles de groſſiereté & de brigandage. Il eſt hors de toute vraiſemblance que dans des tems plus reculés les Athéniens encore moins policés, moins unis, & dès-là moins puiſſans, aient été capables de pareils efforts. Cette grande & glorieuſe réſiſtance aurait eu d'ailleurs une mémoire durable. Il faut penſer que Platon ſe conformait ici à quelque tra-

dition honorable, qui faiſait deſcendre les Athéniens d'un peuple célebre, comme Virgile fait deſcendre les Romains d'Enée & de Troie, & comme on a tenté chez nous-mêmes de nous trouver une origine Aſiatique, dans cette même ville illuſtrée, malgré ſa chûte, par ſa longue défenſe contre toutes les forces de la Grece. Platon voulait ſe concilier l'attention de ce peuple avide de gloire. Il avait beſoin ſur-tout de le flatter pour adoucir une vérité dure. « Oh! Solon, Solon, diſait le » ſage Egyptien; vous autres Grecs, » vous êtes toujours enfans; ſi âgés » que vous ſoïez, aucun de vous n'a » l'inſtruction & l'expérience de ſon » âge. Vous êtes tous des novices dans » la connaiſſance de l'antiquité, vous » ignorez ce qui s'eſt paſſé jadis, ſoit » ici, ſoit chez vous-mêmes. L'hiſtoire » de 8000 ans eſt écrite dans nos livres » ſacrés; mais je puis remonter plus » haut, & vous dire ce qu'ont fait nos

» peres pendant 9000 ans, c'eſt-à-dire, » leurs inſtitutions, leurs loix & leurs » actions les plus éclatantes ».

Ne nous arrêtons point, Monſieur, à ces 8 & 9000 ans, qui n'étaient ſans doute pas des années ſolaires. Mais ce qu'il eſt important d'obſerver, pour entendre ce paſſage, c'eſt l'effet de la tranſlation des peuples ; elle s'opérait de deux manières : par les irruptions & par la conquête, ou par un changement de demeure ; ſoit que la néceſſité forçât d'envoïer des colonies, ſoit que la nation entière changeât pour être mieux. L'irruption, la conquête était un feu dévorant : un peuple qui venait s'établir ſur cent nations détruites, des hommes toujours armés du glaive, n'apportaient ni livres, ni mémoires. Auſſi ſe ſouciaient-ils peu de la connaiſſance du paſſé ; ils étaient plus occupés de ce qu'ils allaient devenir que de ce qu'ils avaient été. Ce n'eſt qu'en s'adouciſſant ſur un ſol plus riche & plus fertile, qu'ils ont conçu

l'idée de conserver la mémoire des faits & des siecles. Chaque pere a raconté sa vie à ses enfans, & de ses récits successifs a été formée la vie de la nation entière, ou l'histoire de sa durée. Mais lorsqu'une nation en corps, ou seulement par des colonies, a changé d'habitation, elle a tout transporté avec elle dans ce voïage paisible; ses institutions, ses connaissances, le souvenir des grands faits passés & la mémoire de ses ancêtres. L'histoire de son premier état a toujours précédé l'histoire du second. A la longue les traditions se sont altérées par leur vieillesse, le tems a tout confondu, & les deux histoires n'en ont plus fait qu'une. Voilà comment des faits vrais en eux-mêmes, deviennent faux relativement aux lieux où on suppose qu'ils sont arrivés. Cette observation peut répandre un grand jour sur l'obscurité de l'histoire. Accoutumons nous à penser que les tems héroïques de la Grece, ces tems dont elle se

glorifie ne lui appartiennent pas ; & font la première histoire du peuple qui est venu l'habiter. Nous retrouverons peut-être les climats où tant de noms célèbres ont paru. Nous en avons un exemple démonstratif dans l'histoire qui nous occupe maintenant. Le prêtre Egyptien déclare qu'il parle d'après des mémoires conservés à Saïs dans la basse Egypte ; ces faits de 8 à 9000 ans sont donnés comme les faits du païs même ; & cependant il commence son récit par l'histoire de l'île Atlantide, qui n'était sûrement pas en Egypte. Cette association des faits étrangers & des faits propres à l'Egypte, est donc une preuve positive de ce que je viens d'établir ; & en même tems c'est un aveu formel que les Egyptiens tiraient leur origine de cette île, dont Platon nous a conservé la mémoire, & qu'il a rendue célèbre (*a*).

(*a*) Dialogue de Timée.

Platon, ou plutôt le prêtre Egyptien continue son récit : « Nos mémoires, » dit-il, rapportent comment votre République a résisté aux efforts d'une » grande puissance, qui, sortie de la mer » Atlantique, avait injustement envahi » toute l'Europe & l'Asie. Cette mer » était alors guéable; sur les bords était » une île vis-à-vis de l'embouchure, » que dans votre langue vous nommez » colonnes d'Hercule : & cette île avait » plus d'étendue que la Libye & l'Asie » ensemble ». Toute cette géographie, Monsieur, peut fournir beaucoup d'observations, mais ce n'est pas ici le lieu de les faire ; écoutons Platon sans l'interrompre. « Dans cette île Atlantide, » il y avait des Rois dont la puissance » était très-grande ; elle s'étendait sur » toute cette île, sur plusieurs autres » & sur des parties du continent. Ils » régnaient en outre d'une part sur tous » les païs depuis la Libye jusqu'en » Egypte : & de l'autre, savoir du côté

» de l'Europe jusqu'à Tyrrhénia. L'or-
» gueil de leurs forces réunies a tenté
» de soumettre votre païs, le nôtre &
» toutes les provinces situées en deçà
» des colonnes d'Hercule, où a com-
» mencé leur irruption. C'est alors que
» votre République s'est montrée supé-
» rieure à tous les mortels par la force
» & par la vertu. Elle commandait à
» ceux de vos peuples qui ne l'avaient
» pas abandonnée ; son génie & ses
» connaissances dans l'art militaire, la
» secoururent dans ce danger pressant ;
» elle triompha de ses ennemis, & elle
» érigea des trophées de sa victoire,
» après avoir garanti de la servitude
» ceux qui en étaient menacés, & nous
» avoir rendu à tous le salut & la li-
» berté. Mais lorsque dans les derniers
» tems il arriva des tremblemens du
» globe & des inondations, tous vos
» guerriers ont été engloutis par la
» terre, dans l'espace d'un jour & d'une
» nuit ; l'île Atlantide a disparu dans

» la mer. C'est pourquoi la mer qui se » trouve là, n'est ni navigable, ni re» connue par personne, puisqu'il s'y » est formé peu-à-peu un limon prove» nant de cette île submergée (*a*) ».

Platon reprend le même sujet, avec plus de détail, dans le dialogue intitulé Critias. Il remonte même assez haut, & jusqu'au moment où il suppose que les Dieux se sont partagés la terre pour la cultiver & pour l'embellir. L'île Atlantide fut le lot de Neptune ; il y trouva sur une petite montagne un seul homme, nommé Evenor, avec sa femme Leucippe. Ils avaient été formés de la terre, comme les anciens le supposaient toujours de ceux dont ils ne connaissaient point l'origine. Clito était la fille unique de ce couple solitaire ; Neptune en devint amoureux, & l'épousa. Sa postérité fut nombreuse ; il eut cinq couples d'enfans mâles & jumeaux.

(*a*) Platon, dialogue de Timée.

Alors il divisa son domaine en dix parties pour apanager ses fils. L'aîné s'appelait Atlas, & donna depuis son nom à l'île entière ; il eut en partage le centre de l'île & la petite montagne où avaient habité ses aïeux : & nous pouvons conjecturer, Monsieur, sans aucune supposition forcée, que la montagne reçut son nom aussi bien que l'île, & fut nommée le mont Atlas.

La postérité d'Atlas régna long-tems avec gloire. Le roïaume était toujours transmis à l'aîné de la famille ; & les enfans de cette race ont conservé le sceptre pendant beaucoup de générations. Jamais Prince n'a eu, ni n'aura de richesses semblables à celles de ces Rois. L'île fournissait avec abondance les choses nécessaires à la vie. Elle était riche en métaux, soit solides, soit fusibles (*a*). Elle produisait sur-tout l'ori-

(*a*) Tous les métaux sont fusibles. Il faut croire que par le nom de métal fusible, Platon a voulu désigner le vif-argent.

chalque, métal que l'on ne connaissait, du tems de Platon même, que par le nom ; mais qui dans les mines de cette Isle était très-abondant, & ce qu'il y avait de plus précieux après l'or. Les forêts fournissaient toutes sortes de bois de construction. La terre nourrissait beaucoup d'animaux, tant domestiques que sauvages ; il y avait même un grand nombre d'éléphans. Je vous abrege, Monsieur, les avantages de cette île que Platon appelle fertile, belle, sainte & merveilleuse ; ainsi que le détail de la magnificence de ses Rois. Nous avons déjà remarqué que les choses passées & déjà anciennes s'embellissent par le souvenir, & s'aggrandissent par la tradition. Je ne vous parlerai donc point du palais des Rois, ni du temple de Neptune recouvert d'or, dont les voûtes étoient d'ivoire ciselé & le pavé d'argent & d'orichalque. Là étaient des statues d'or ; celle du Dieu, monté sur un char tiré par six chevaux aîlés, en-

tourés de cent Néréïdes assises sur des dauphins, s'élevait jusqu'au faîte. A l'entour étaient placées les statues de tous les Rois, qui avaient succédé à Atlas & à ses freres. Les prêtres d'Egypte, soigneux de conserver les usages antiques, montrerent également à Hérodote les statues de 341 Rois, qui avaient régné sur eux. Je ne vous parlerai point non plus des ponts, des aqueducs, des bains, des gymnases, des hyppodromes que le luxe & l'industrie de ces peuples avaient bâtis pour la commodité & l'usage de la vie. Il suffit d'indiquer ces édifices & ces constructions publiques pour vous annoncer une nation puissante & civilisée. Nous passons à la description de l'île même. Sa figure était un quarré oblong; sa longueur d'une extrémité à l'autre était de 3000 stades, & sa largeur de 2000. Son territoire s'étendait vers le sud, & du côté du nord il était bordé par des montagnes. Platon ajoute que ces mon-

tagnes ſurpaſſaient en quantité, en grandeur & en beauté toutes celles qui étaient connues de ſon tems. Elles étaient couvertes de villages & de riches habitations. Elles abondaient en forêts, en rivières, en lacs, en prairies. La ſurface de la terre avait été diſpoſée ainſi par la nature, & travaillée par beaucoup de générations pendant une longue ſuite de tems. Si nous voulons jeter un coup d'œil ſur l'adminiſtration & ſur les mœurs, Platon vous dira que chacun des dix chefs régnait dans ſon diſtrict & dans ſes villes, ſur ſes ſujets & ſelon ſes loix. Cette ſociété d'empires, aſſez ſemblable au gouvernement des Amphyctions dans la Grece, était établie en conſéquence d'un ordre précis de Neptune, exprimé dans une loi reſpectée, & gravée ſur une colonne qui était dans ſon temple. C'eſt dans ce temple que les dix chefs s'aſſemblaient alternativement tous les cinq ou ſix ans, aïant les mêmes égards pour le nombre

pair & impair. Ils délibéraient des affaires publiques ; ils s'informaient si quelqu'un avait transgressé la loi, & ils le jugeaient en conséquence. Mais avant que de prononcer, ils se donnaient mutuellement la foi de la manière la plus solemnelle. Seuls devant le Dieu, ils immolaient un taureau, ils remplissaient un vase de son sang, & après en avoir versé une goutte sur chacun d'eux, ils en jetaient une partie dans le feu, en jurant qu'ils jugeraient selon la loi écrite sur la colonne, & qu'ils puniraient le premier qui la transgresserait. Ils finissaient par boire de ce sang, en faisant chacun des imprécations sur soi-même, & sur sa famille, & ils se retiraient après avoir soutenu la faiblesse humaine par le respect des sermens. Aussi ces peuples furent-ils long-tems religieux & sages ; ils obéirent aux loix, ils n'eurent que des pensées vraies & élevées, & ils étaient toujours préparés contre les événemens de la fortune. Méprisant tout,

excepté la vertu, ils regardaient les choses de la vie comme frivoles, les richesses comme un fardeau : l'abondance des délices ne troublait point leur raison. Ils avaient été assez prudens, assez heureux pour connaître que la sobriété, l'union réciproque, la vertu, fondent la véritable jouissance, augmentent les richesses, au lieu que l'empressement qu'on a pour elles, le prix qu'on y attache semblent les diminuer, les flétrir par l'usage ; les admirateurs de ces choses périssables, périssent comme elles. Telle est la peinture de ce peuple que Platon s'est plu à nous tracer ; & qui est sans doute exagérée & embellie par le coloris de son éloquence. Mais après l'orateur, le moraliste se montre au dénouement de l'histoire. Ces mœurs douces & pures, cette heureuse habitude des Atlantes ne fut pas de longue durée. Malgré la barrière qu'avait posée la sagesse des anciens, l'homme est né pour s'égarer, pour tomber, l'homme

prévalut. Les Atlantes crurent devenir plus heureux en accumulant des richesses injustes ; ils crurent devenir plus grands en devenant plus puissans ; la soif du luxe & du pouvoir les porta à dépouiller les peuples, à conquérir les provinces voisines, & ils se répandirent sur la terre, par le desir du repos & du bonheur, que l'homme trouve bien plus sûrement dans le champ qu'il cultive en paix, & sur le bord du foïer de ses peres. Alors Jupiter, gardien des mœurs & vengeur des loix, Jupiter qui voit tout, vit la dépravation de ces peuples, & résolut de les punir. Il convoqua l'assemblée des Dieux, dans les demeures célestes placées au milieu de l'univers, & d'où le Pere des Dieux & des hommes contemple les générations (*a*). Ici finit le texte de Platon ; le reste manque. Mais on voit que le philosophe, voulant faire tourner l'histoire au profit des hommes,

(*a*) Platon, dialogue de Critias.

allait raconter la ſubmerſion de l'île Atlantide, la deſtruction de ſes habitans, & la préſenter comme un châtiment. La juſtice divine a détruit le repaire d'où tant de déprédateurs & de conquérans avides s'étaient échappés pour le malheur du monde. Ils ont paru comme les fléaux de la terre, & les fléaux du ciel ont abîmé l'île qui les a vomis.

On peut dire, Monſieur, que Platon étoit poëte dans ſa proſe divine. Les poëmes ne ſont ſouvent que des Romans: la poëſie ſe nourrit de fictions. Vous allez m'objecter que ce peuple, ſes mœurs, ſes exploits & ſes conquêtes, ſont les fruits de l'imagination brillante & morale de Platon. Cette objection a déjà été faite, il faut y répondre. La plupart des poëmes donnés comme hiſtoriques, ont réellement des ſujets tirés de l'hiſtoire; ſi l'Eneïde de Virgile eſt une invention flatteuſe pour illuſtrer le berceau des Romains; ſi

quelques ſceptiques ont oſé douter de la réalité du ſiege de Troie, & de la vérité du ſujet de l'Iliade ; j'en appelle au poëme des Français, à la Henriade, où l'hiſtoire eſt conſervée au milieu des embelliſſemens de la fiction. Otez ces embelliſſemens, vous retrouverez la vérité nue ; ſa parure eſt l'ouvrage des poëtes. Homere, vous, Monſieur, qui tous deux avez ſi bien connu les hommes, vous l'habillez, non pour la décence, mais pour la faire paraître avec un éclat qui attire & captive les regards ; c'eſt la beauté, à qui vous donnez la ceinture de Vénus. Sans doute Platon a voulu plaire dans ſon récit des Atlantes ; il a fait plus, il a voulu inſtruire. Plus moraliſte encore que poëte, il nous a peint avec complaiſance leurs mœurs pures, leur corruption & leur châtiment. Mais il eſt évident que la morale n'eſt ici qu'un acceſſoire. C'eſt un hiſtorien, qui trace une grande cataſtrophe, & qui en tire une grande leçon. Il parle

de la vertu des Atlantes, mais en finiſſant ; c'eſt pour montrer la hauteur de leur chûte, & pour motiver la punition céleſte. Si la morale était l'objet principal, il aurait peint avec plus de détail les mœurs pures dont il propoſait l'imitation, il ne ſe ſerait point amuſé à décrire ſi longuement la grandeur, la ſituation de l'Iſle, ſes productions, ſes richeſſes, la magnificence des palais & des temples. Tout doit être proportionné dans un petit deſſein : ces deſcriptions ſont longues pour un récit aſſez court. Platon entendait trop bien l'ordonnance pittoreſque pour placer ſon ſujet dans un coin du tableau, & n'aggrandir que les parties acceſſoires. Non-ſeulement Platon n'a pas inventé le fond des choſes, mais les détails ne ſont point non plus ſon ouvrage. Il y a laiſſé le cachet de la vérité, il y aurait mis le ſien, ſi ç'eût été un menſonge. Platon raconte que les dix chefs s'aſſemblaient alternativement tous les cinq

ou ſix ans dans le temple de Neptune, aïant les mêmes égards pour le nombre pair & impair. Si Platon avait créé ce peuple, ou du moins le tableau de ſes idées & de ſes mœurs pour le montrer en exemple, Platon, qui a bâti le monde avec les cinq corps réguliers de la Géométrie, Platon, qui dans ſes méditations métaphyſiques, a fondé ſur le nombre trois la perfection divine & la génération humaine, n'eût pas manqué de donner à ſon peuple créé ſes propres idées, & n'aurait point, en attribuant aux Atlantes cette indifférence pour les nombres myſtérieux, frondé l'antiquité toujours à genoux devant le nombre impair. Les écrivains ont comme les peintres des idées paraſites, qui tiennent à leur manière, & décélent leurs compoſitions. Vous connaiſſez le Baſſan; le chien manque ici, le tableau n'eſt pas du Baſſan.

Le récit de Platon, comme vous voïez, Monſieur, a tous les caractères

de la vérité. Ce n'est point une fiction pour amuser & instruire ses lecteurs. La preuve que Platon a raconté & non imaginé, c'est qu'Homere venu six siecles avant lui, Homere versé dans la connaissance de la Géographie & des mœurs étrangères, a dans l'Odyssée parlé des Atlantes, de leur île (*a*). La tradition était donc plus ancienne que le Chantre d'Ulysse ; il a fondé sur elle quelques fictions de son poëme, parce qu'il est facile d'embellir des faits peu connus, & parce que cette tradition était lointaine & pour les tems & pour les lieux. Le nom d'Atlas ou du peuple Atlante retentit chez tous les écrivains de l'antiquité (*b*) : le poëte & le philosophe n'ont point inventé ces noms ; & comme les noms suppo-

(*a*) Odyssée, trad. de Madame Dacier, tom. I, pag. 5, tome II, p. 7. Remarques, tom. I, p. 65, tom. II, p. 45 & 47.

(*b*) Diodore de Sicile, Strabon, Pline, Solon, Euripide, &c.

sent les choses, l'ancienne existence du peuple est démontrée. On ne dira point que ces écrivains sont les copistes du philosophe, puisqu'ils nous donnent des détails, qui ne se trouvent point dans ses dialogues. Il y avait donc un fond d'histoire ou de tradition; il y avait donc des sources originales où ces écrivains ont puisé comme Platon. Diodore de Sicile & l'antique Sanchoniaton nous ont conservé les généalogies & les faits des héros Atlantides; je vais vous citer quelques morceaux de leurs narrations. J'ai besoin de m'appuier de leurs témoignages, unis à celui de Platon. Rappelez-vous, Monsieur, qu'il est question d'une ancienne race des hommes, de l'envahissement de la terre, d'une grande révolution, qui a tout détruit & tout changé. Je dois multiplier les preuves pour mettre la vérité dans un plus grand jour; je dois réunir les détails, qui montrent les circonstances de cet événement mémorable. Platon nous

nous a décrit l'île Atlantide ; Diodore de Sicile va nous parler des hommes qui l'ont habitée, des hommes qui en sont sortis. L'histoire des tems les plus éloignés n'est pas entierement perdue ; elle existe, mais rompue, mais divisée dans les divers auteurs. Si nous avons le courage de chercher & de rejoindre ces lambeaux, l'histoire du passé renaîtra peut-être dans nos mains.

Je suis avec respect, *&c.*



TREIZIEME LETTRE
A M. DE VOLTAIRE.

Confirmation de l'existence du peuple Atlantique ; antiquité & puissance de ce peuple.

A Paris, ce 2 Mars 1778.

« LES Atlantes, dit Diodore de Si-
» cile, habitent une contrée maritime
» & très-fertile. Ils different de tous
» leurs voisins par leur piété envers les
» Dieux, & par leur hospitalité. Ils
» prétendent que c'est chez eux que les
» Dieux ont pris naissance ; & le plus
» fameux de tous les Poëtes de la Grece
» paraît être de cet avis, lorsqu'il fait
» dire à Junon,

» Je vais voir sur les bords du terrestre séjour
» L'Océan & Thétis dont nous tenons le jour (*a*) ».

C'est de cette manière, Monsieur, que l'historien introduit les Atlantes sur la scène. Ne trouvez-vous pas sin-

(*a*) Homere, Iliade. Liv. XIV, v. 311.



gulier d'indiquer le lieu de leur demeure, en disant seulement qu'il était au bord de la mer. Voilà des peuples bien caractérisés ! Faudra-t-il que nous fassions le tour de chaque continent pour les trouver ? Au reste, son récit s'accorde avec celui de Platon. C'est chez l'un & chez l'autre une contrée maritime & très-fertile ; ce sont des habitans recommandables par leur piété. Je passe à des détails, qui ne se trouvent point dans Platon. Le premier Roi de l'Atlantide fut Uranus. Il retira les hommes de la vie sauvage, & les rassembla dans des villes ; son empire s'étendait presque par toute la terre, mais sur-tout du côté de l'Occident & du Septentrion. Il enseigna les arts, sans doute les plus simples, & ce qui est plus fort, mais pourtant positif, suivant Diodore, il avait des connaissances astronomiques. Il se distingua par ses prédictions ; il prévoïait l'avenir où sont les craintes & les espérances des hommes,

mais qui eſt fermé pour eux : on le crut d'une nature ſupérieure, on lui décerna les honneurs divins. Il liſait dans les aſtres, on donna ſon nom à la partie élevée de l'Univers, où la main de Dieu les a ſemés, & lui-même fut appelé le Roi éternel de toutes choſes. Voilà le premier homme déifié, voilà la ſource de l'idolâtrie. Les vertus des hommes, le bien qu'ils veulent faire peut donc avoir des effets funeſtes, puiſque le pur ſentiment des bienfaits, la reconnaiſſance engendra cette fois un abus de la piété. J'ai déjà remarqué que ce culte primitif a eu des dérivés. Les Chinois qui révèrent le *Tien*, ou le Ciel, les Siamois qui adorent *le Ciel éternel*, ſous le nom de Sommona-Kodom, ſemblent avoir été inſtruits par les Atlantes, & n'être que les adorateurs d'Uranus, placé dans le ciel avec ſon nom.

Uranus en s'occupant de ſoins céleſtes, ne négligea point les choſes d'ici-bas. Il fut très-fécond ; il eut quarante-

cinq enfans de plusieurs femmes ; Titée seule lui en donna dix-huit, nommés de son nom Titans. Elle laissa son nom à la terre qu'elle avoit honorée de ses vertus. Parmi les enfans d'Uranus furent Hyperion, Atlas & Saturne. Ses filles aînées furent Basilée & Rhée, nommée aussi Pandore. Hyperion, en succédant à son pere, épousa sa sœur Basilée : leur bonté, le bonheur des peuples sous leur empire, tout ce qui offusque les méchans, indisposa les Titans freres d'Hyperion. Ils résolurent de le tuer avec son fils Hélius ; ils égorgèrent le pere, & noyèrent le fils dans l'Eridan. Lorsque la nouvelle en vint au palais, Selené sœur d'Hélius, se précipita & se donna la mort. Basilée leur mere, avec une tendresse incrédule, chercha du moins le corps de son fils le long du fleuve, la lassitude l'endormit. Hélius lui apparut en songe ; il lui apprit que le feu sacré, conservé dans le ciel, porterait désormais son nom ;

& s'appelerait Hélius ou le Soleil ; que l'aſtre de la nuit, nommé d'abord Mené, s'appelerait, comme ſa ſœur, Selené ou la Lune. La mere affligée eut chaque jour la douceur de voir paraître ſon fils après l'aurore, & de le regretter avec ſa fille pendant la nuit. Je n'ai pas beſoin d'obſerver que ce récit, ſoit hiſtoire ou fable, renferme l'hiſtoire ou la fable reçue en Egypte d'Oſiris, qui périt dans les embûches de Typhon, & d'Iſis cherchant les reſtes de ſon fils Horus & de ſon époux le long du Nil. C'eſt une preuve non équivoque de la parenté des deux peuples, & de la deſcendance des Egyptiens ; car les Atlantes ſont enveloppés de plus d'obſcurités ; les Egyptiens ſont bien connus. Ce qui eſt détaillé eſt récent : & l'obſcurité eſt le ſceau du vieux tems toujours couvert d'un voile.

Après la mort d'Hypérion, les enfans d'Uranus partagèrent le roïaume. Les deux plus renommés furent Atlas &

Saturne. Les lieux maritimes étant échus par le sort à Atlas, ce Prince donna son nom à ses sujets & à la plus haute montagne de son païs. Il eut un fils vertueux & regrettable, Hespérus qui fut, selon la fable, enlevé par les vents sur cette montagne. On ne le revit plus, & les peuples touchés de sa mort l'ont placé dans la plus brillante des planetes; le fils d'Atlas, est Vénus ou l'Etoile du soir. Ses filles nommées Maïa, Electre, Taygete, Astérope, Mérope, Alcyone & Cæleno, sont connues toutes sept sous le nom d'Atlantides: elles ont été aimées par les Dieux. Maïa l'aînée, eut de Jupiter, un fils appelé Mercure, qui fut l'inventeur de plusieurs arts. Les autres Atlantides eurent aussi des fils illustres. Les uns sont l'origine de plusieurs nations, les autres bâtirent des villes. C'est pourquoi non-seulement quelques peuples barbares, mais même des peuples Grecs, font descendre leurs anciens héros des Atlantides. Ces Prin-

ceſſes, ou comme on les appelait alors, ces Nymphes (*a*) furent après leur mort placées dans le ciel, où elles ſont reſtées ſous le nom des ſept Pléïades. Atlas n'eſt point dans la voûte céleſte, c'eſt elle au contraire qui eſt poſée ſur ſes épaules. On a donné ſon nom à l'axe de la terre & du ciel, au pivot qui fait tourner le monde. Le chef de la nation a dû occuper le centre, le point inébranlable, qui ſemble donner le mouvement à la machine. Dès que les hommes ont reconnu vers le pôle une étoile immobile, au milieu de toutes les autres rangées autour d'elle, pour l'envelopper dans leur marche circulaire, ils l'ont repréſentée ſous l'emblême d'un paſteur qui garde ſon troupeau, ſous la figure d'un pere, d'un Roi qui veille ſur ſes enfans ou ſur ſes ſujets : c'était

(*a*) Nymphes était le nom que portaient toutes les femmes dans le païs des Atlantides. Diodore, traduction de Teraſſon, tom. I, p. 455.

donc la place d'Atlas dont la famille habite le ciel. Fut-il jamais, Monſieur, une idée plus heureuſe & plus naturelle, une idée plus conſolante dans les pertes que fait la nature affligée! Nous ſommes jetés entre des générations paſſées, que nous n'avons point vues, & des générations futures dont nous préparons l'exiſtence, mais que nous ne verrons pas. Nos ancêtres, ces objets éteints, nommés dans des récits toujours froids, ont peu de priſe ſur nos affections & même ſur notre ſouvenir. On a écrit leurs noms dans le ciel, on les expoſe aux regards, à la vénération de leurs deſcendans. Ils y ſont vivans, puiſqu'ils ſe meuvent: la mémoire de leur vie eſt attachée à leurs noms; raſſemblés, ils ſe préſentent en foule, pour donner des leçons & des exemples: & une longue famille de pluſieurs ſiecles eſt toute entière vivante & parlante.

Saturne, fils d'Uranus & frere d'Atlas, fut, dit-on, Roi de Sicile, d'Afri-

que & d'Italie. Mais ſouvenons-nous, Monſieur, que ces faits ſont plus anciens que l'habitation de la Sicile & de l'Italie. Les hommes, en ſe tranſportant de place en place ſur la terre, ont fait voyager avec eux leurs idées, les fables de leur enfance, l'hiſtoire de leurs ancêtres; & tout ce cortege s'eſt naturaliſé comme eux dans les lieux où ils ont fixé leur demeure. Ce que je crois plus vrai, préciſément parce que cela eſt vague comme l'obſcurité, c'eſt que Saturne établit ſon empire dans l'Occident. Il fit bâtir ſur les montagnes des fortereſſes pour affermir ſon autorité; de-là vient que du tems de Diodore, on appelait Saturniens tous les lieux élevés. Saturne que nous prenons pour le tems, fut, dit-on, avare & méchant. Peut-être eſt-ce nous qui l'avons fait ainſi, par les allégories dont nous avons enveloppé ſon exiſtence. Le tems eſt vieux, c'eſt une raiſon pour être avare; le tems détruit tout, il conſume

ce qu'il produit, il dévore notre jeunesse, notre vie ; c'est bien assez pour avoir paru méchant. Ce qui m'en fait douter, c'est qu'il épousa sa sœur Rhée, qui fut assez heureuse pour voir naître sous son regne Astrée ou la Justice. Les femmes n'ont eu que rarement l'empire; elles l'auraient encore moins dans un tems grossier, où n'existait pas l'agrément d'une société polie par leur influence. Comment la justice serait-elle née sous le regne d'un Roi méchant? Comment y aurait on placé ces siecles d'ignorance, mais de bonheur, *ces tems fortunés de Saturne & de Rhée*, cet âge d'or qui ne reparaît plus, & que nous regrettons. Si nous retrouvons jamais la patrie des Atlantes, nous connaîtrons donc la terre où nos ancêtres ont été si heureux ! Ou du moins, si, comme nous l'avons établi, le souvenir d'une félicité perdue n'est que le souvenir de la jeunesse, si, comme on peut le croire, l'homme est toujours semblable à lui-

même, avec une somme égale de bonheur, posée sur des objets différens dans ses différens âges, nous saurons quels climats ont vu la jeunesse de l'espèce humaine. L'histoire continuant à calomnier Saturne, lui donne un fils qui valut mieux que lui. Ce fut le grand Jupiter; il était doux & affable; ses peuples l'aimèrent, & lui donnèrent le nom de pere, *Jo-pàter*. Son pere lui céda le roïaume, ou peut-être les peuples qui haïssaient Saturne, le forcèrent-ils à descendre du trône. Mais les regrets sont au pied de ce trône; Saturne aidé des Titans voulut en chasser son fils: Jupiter le vainquit en bataille rangée, & demeura le maître de l'univers. Alors il ne s'occupa plus qu'à rendre ses sujets heureux, à punir les méchans & les impies. On juge bien que ces soins, tant de vertus, & sur-tout des succès éclatans, devaient le conduire au ciel. L'apothéose en effet ne lui manqua pas; on le plaça dans la planete de Jupiter,

qui porte encore ſon nom ; on lui donna le nom de *zeus*, qui ſignifie *vivant*. Jamais apothéoſe n'eut plus d'étendue & plus de durée. Roi pendant ſa vie, il fut après ſa mort le Dieu de toute la terre ; Placé à l'origine des hommes, tous les ſouvenirs ont commencé par lui: il a voïagé avec les nations, il a eu partout un culte & des autels, il a rempli la terre & les ſiecles de ſon nom. Mais les honneurs, les choſes humaines ne ſont pas éternelles ; de tant de domaines, il ne lui reſte aujourd'hui que ſa planete.

Ailleurs Diodore lie cette hiſtoire des Atlantes à l'ancienne hiſtoire de l'Egypte, en faiſant régner la première race des Dieux dans ce beau païs, ſi anciennement habité (*a*). C'eſt d'abord Hélius ou le Soleil, Saturne, Rhée, Jupiter, Junon, Mercure ; enfin Oſiris & Iſis, enfans de Saturne ou de Jupiter, aux-

(*a*) Diodore de Sicile, t. I, liv. I. p. 28.

quels les Egyptiens appliquaient toute l'hiſtoire d'Hypérion & de ſa femme Baſilée. C'eſt donc chez les Atlantes que repoſe la baſe de la théologie Greque; c'eſt là, comme les Grecs le diſaient eux-mêmes, que les Dieux ont pris naiſſance; c'eſt en même tems la ſource de la mythologie Egyptienne. Par-tout où nous retrouverons le nom de ces premiers Dieux, nous reconnaîtrons le ſang d'Atlas & les titres de ſa famille. Ce culte des hommes déifiés, des hommes placés dans les aſtres, puis des aſtres mêmes, puis enfin des idoles qui ont repréſenté, ou les hommes, ou les aſtres, aux peuples, qui voulaient des Dieux préſens & des images ſenſibles, a donc ſa ſource antique chez un peuple ignoré & perdu. Ce peuple eſt diviſé en beaucoup d'autres peuples; cet arbre, né dans la jeuneſſe du monde, l'a couvert de ſes rameaux. Diodore nous dit que les fils d'Atlas furent les chefs de bien des peuples, que les Grecs,

comme ceux qu'ils appelaient Barbares, se faisaient honneur d'en descendre. Ce que nous disons des Grecs, il faut le dire des Egyptiens qui le reconnaissent eux-mêmes par la filiation de leurs Dieux. Ce peuple des Atlantes les a donc précédés ; il est le pere de tous les autres, pere pour la vie & pour l'existence, comme pour les institutions, pour les fables & pour les histoires. Voïez comme tout commence avec lui ; ce sont les arts, l'écriture, inventés par Mercure. Ce sont des villes bâties, l'astronomie commencée, la divination établie sous Uranus : la justice, c'est-à-dire, les loix promulguées sous ses enfans Saturne & Rhée : c'est enfin le culte de l'idolâtrie établi par Jupiter, naissant des bienfaits & de la reconnaissance, infectant un coin du monde pour se répandre sur toute la terre dans son entier, dans sa forme primitive, avec les noms & les histoires conservées. Tous les Dieux qui sont nés

depuis ſont de cette race première ; ils y tiennent, ou par une deſcendance connue, ou par des traits de famille : ce ſont là des marques certaines d'antiquité. L'eſprit humain a eu ſon chaos comme le monde matériel. On voit ici ce chaos qui ſe débrouille à la voix de l'Être ſuprême ; c'eſt la ſéparation de la lumière & des ténebres : on voit l'homme s'agiter dans le limon qui couvre ſon origine. La lumière paraît avec les arts amenés par Mercure, avec l'aſtronomie enſeignée par Uranus ; mais l'ignorance, préſente & encore preſque entière, dénature ces bienfaits, en y joignant l'art & l'erreur funeſte des prédictions. La juſtice naît aux beaux jours des ſiecles d'or, les loix s'établiſſent ; mais les hommes féroces s'y oppoſent, ils veulent rompre ces barrières nouvelles : Jupiter eſt obligé de combattre les Titans, fiers enfans de la terre, c'eſt-à-dire, les Géans, ces hommes dont l'origine eſt ſi antique, que la terre ſeule

ſeule a pu les produire. Les Géans, pris à la lettre, n'ont pu être enfantés que par une nature vigoureuſe, ou conſidérés figurément, ne ſont que des hommes forts, puiſſans & ſans frein; & quand on les place au milieu des mœurs pures & ſimples, qui tiennent peut-être à une ignorance qu'on ne retrouve plus après l'avoir perdue; on reconnaît évidemment l'enfance du monde & les premiers commencemens des peuples; où dans l'abſence des loix & du reſpect humain, on était tout ce que la nature nous faiſait être: les méchans ſans honte & ſans crainte, ſe diſperſant pour piller, ou s'uniſſans pour être plus forts; les bons tranquilles & ſimples, tyranniſés d'abord par eux, s'uniſſant enſuite, mais pour ſe défendre. Ce tableau me plaît, j'aime à voir que les bons ont prévalu; la ſociété, les loix ſont leur ouvrage. La méchanceté quoique plus active, quoiqu'accompagnée de la force & de la ruſe, n'a pu

l'emporter sur le nombre des bons, sur la masse entière de la race humaine.

Pourquoi ne reconnaîtrions-nous pas, Monsieur, l'antiquité de ce peuple Atlantique, puisque les Egyptiens la reconnaissent eux-mêmes, en commençant leur histoire par la sienne ; puisque les Grecs, jaloux, orgueilleux, portés à se parer de tout ce qui était étranger, dans un de ces momens où la vérité comprimée reprend comme un ressort ses droits & sa force, ont confessé par la bouche de Diodore de Sicile, que les Dieux qu'ils adoraient, ces Dieux plus anciens qu'eux, étaient les Dieux ou les Héros des Atlantes. Diodore de Sicile n'avait point inventé ces choses si contraires à la vanité greque ; cent écrivains l'auraient démenti. Il existait donc une tradition où elles avaient été puisées. Mais qui aurait forgé cette tradition dans les tems où l'Egypte était révérée, où la Grece était florissante, & ne cédait qu'à l'Egypte, qui fut sa

mere ? Le peuple Atlantique dont l'exiſtence n'eſt plus douteuſe avait diſparu. Les morts ſont bientôt oubliés ; on n'attend rien d'eux, il eſt rare qu'on prenne leur défenſe ; encore moins trouveraient-ils un auteur de fictions qui voulût les illuſtrer par des menſonges hiſtoriques ; il ne leur reſte que la triſte vérité dans toute ſa ſéchereſſe : il faut donc convenir que les voix qui s'élevent pour eux ſont celles de la juſtice. Si quelques hiſtoriens vous diſent, cette théogonie appartient aux Egyptiens, aux Grecs, ce culte eſt né dans telle ville, ces prétendus Dieux ont vécu dans tel païs ; un d'entr'eux parlera pour les Atlantes, & dira, cette théogonie eſt à eux ; ce culte, ces Dieux, ces Héros ſont les leurs, celui-là ſeul eſt l'organe de la vérité ; les autres ſont des flatteurs, des hommes ou trompés, ou trompeurs.

Un nouveau garant de cette haute antiquité, c'eſt Sanchoniaton, notre troiſième témoin. Vous ſavez, Monſieur,

qu'après Moïſe, c'eſt le plus ancien de nos hiſtoriens; il a certainement vécu avant le ſiege de Troïe; & ſi, comme on l'a cru, il a paru du tems de Sémiramis, il doit avoir précédé l'ère chrétienne de vingt ou vingt-deux ſiecles. C'était un Phénicien, homme ſavant & de grande expérience; curieux de connaître les faits paſſés, il chercha & conſulta les livres de Thot, le pere de l'hiſtoire & le premier qui ait laiſſé des mémoires. Ces mémoires étaient conſervés dans les temples; on les communiquait difficilement, mais ils contenaient des traditions paternelles. C'eſt avec cette autorité que Sanchoniaton a écrit l'hiſtoire de Phénicie; il la commence avec le monde, il décrit les premières races des hommes. Parmi ces hommes qui ſont les peres de tous les autres, il cite Taaut ou Mercure, Hélius, Uranus, Chronos ou Saturne: Atlas ſes fils, Perſephoné ou Proſerpine, Athena ou Minerve, Jupiter,

Hercule, &c. Je ne vous dirai pas, Monſieur, que les récits de Diodore & de Sanchoniaton ſoient abſolument les mêmes, ils different par quelques circonſtances : mais c'eſt ce qui doit arriver à une hiſtoire rapportée par différens peuples. Avez-vous jamais ouï conter la même nouvelle publique de la même manière ? Les images, les ſenſations ſont portées à notre ame par des canaux qui nous ſont propres, ce ſont nos organes ; elles s'y modifient néceſſairement & diverſement dans les différens individus. Tous les hommes ne voïent, ni n'entendent de même : l'imagination inégalement répartie vient encore y mettre du ſien ; que de cauſes de variété pour les choſes préſentes ! Combien doit être changé le paſſé qui nous arrive par tant de têtes & d'organes différens ! Mais auſſi la conformité des témoignages ſortis de cette confuſion a la plus grande force, & la vérité de l'hiſtoire ſe fait connoître, ſe dé-

montre par des noms ſemblables , & par le même fond de circonſtances. Nous avons retrouvé dans Sanchoniaton preſque tous les noms des Dieux & des Chefs des Atlantes ; Uranus donnant ſon nom au Ciel , épouſant ſa ſœur , qui fut depuis la Terre ; un des fils d'Uranus tué par l'autre ; Mercure inventant les Lettres & l'écriture. Il eſt vrai que l'auteur ne nomme point les Atlantes , mais il ne le devait , il ne le pouvait peut-être pas. Il écrivait ſur des mémoires Phéniciens ; les Phéniciens avaient tout tranſporté dans leur païs. Selon eux , les premiers hommes habitaient aux environs de Tyr & de Byblos; la ſcène de toutes choſes ſe paſſe en Phénicie : comme les Egyptiens l'ont établie chez eux le long du Nil , vers Memphis , qui n'a été fondée que longtems après : comme les Grecs encore plus modernes , ont fait naître ou vivre ces Héros dans leur petit coin de terre. Sanchoniaton rend donc témoignage à

l'authenticité de l'hiſtoire des Atlantes; mais en même tems ſon récit porte encore les marques de leur antiquité.

L'hiſtoire de Phénicie commence par la Coſmogonie, par la naiſſance du monde. Sanchoniaton décrit ce développement de la matière éternelle. Il n'exiſtait d'abord, dit-il, que le *ſouffle & l'eſprit d'un air ténébreux, un chaos plein de confuſion & ſans clarté.* Cet eſprit amoureux du chaos produiſit l'amour, puis le limon d'où ſont ſortis tous les êtres. Ce n'eſt pas qu'il n'y eût alors des animaux, ils étaient appelés contemplateurs du ciel; ils étaient nés ſemblables au monde, & de la manière dont les œufs écloſent. Ces animaux n'étaient ſans doute autre choſe que les aſtres, doués d'intelligence; car tout-à-coup la matière étant devenue lumineuſe, le ſoleil & tous les aſtres parurent. L'air jeta une ſplendeur de feu, la terre & la mer s'enflammèrent; de-là les vents, les nuages & les pluies. Le

mélange & le combat de toutes ces chofes produifirent les éclairs & les tonnerres. A ce bruit les animaux mâles & femelles, éveillés comme d'un profond fommeil, épouvantés même par ce bruit terrible, commencèrent à fe mouvoir dans les eaux, & à marcher fur la terre. De la nuit & du vent naquirent le premier homme mortel & la première femme, les auteurs du genre humain. Quoique toute cette philofophie foit un pur matérialifme, on peut croire que fi la nuit & le vent ne font pas des noms propres, les Phéniciens ont voulu faire entendre par la nuit l'obfcurité de la création ; & par le vent, le fouffle immortel qui anime la matière. Voilà ce que contenaient ces livres facrés de Tyr & de Biblos.

C'eft une étrange manie de prétendre raconter comment s'eft formé le monde que nous habitons, le monde qui exiftait, lorfque nous n'exiftions pas encore. L'homme n'était pas préfent,

lorſque Dieu diſpoſa & conſomma ſon ouvrage : il n'a point vu ces ténèbres, qui ne ſont que le terme de ſes connaiſſances ; il n'a point vu le combat des élémens, mêlés & travaillés l'un par l'autre ; il n'a point entendu le ſifflement des airs, les orages de la nature, obéiſſant à la voix ſuprême. Il ne ſait ni le moment, où les aſtres ont marché, ni celui où la lumière eſt venue embellir le monde ; ſes connaiſſances commencent à peine avec ſa vie : ſaurait-il s'il eſt né tout entier comme il eſt ; ſaurait-il quand, comment, & où il a commencé d'exiſter, ſi le ſeul témoin de tant de merveilles, ſi leur auteur ne le lui avoit révélé ? Il eſt extravagant de raconter ce qu'on ne ſait pas, & d'expliquer ce qu'on ne peut comprendre. Mais cette démence eſt un grand caractère d'antiquité, lorſqu'elle eſt liée à l'hiſtoire, lorſqu'elle lui ſert de baſe. L'audace & la préſomption ont une certaine meſure. Quand on ſe

vante, on outrepaſſe la vérité, mais on reſpecte la vraiſemblance. Les Romains n'ont point commencé ainſi l'hiſtoire d'une ville deſtinée à maîtriſer l'Univers; les Grecs, tout menteurs, tout hardis qu'ils étaient, n'ont pas oſé ſe porter juſqu'à l'origine, & s'aſſeoir ſur le berceau du monde. Cette manie n'a pu éclorre que chez les nations réellement anciennes, & qui étaient proches parentes des premiers hommes. Pour les peuples qui ont oublié Dieu, le commencement du monde eſt le commencement connu de la race humaine. Au-delà ſont les ténèbres d'un abîme impénétrable : les Phéniciens ont tenté de ſe figurer, de vous peindre cet abîme; mais immédiatement ſur ſes bords, ſur le ſommet du tems & de l'exiſtence, ils ont placé leurs ancêtres qu'ils regardoient comme les premiers hommes; & ces ancêtres ſont ceux des Atlantes. Par-là cette nation ſi fière & ſi jalouſe de ſon antiquité, vous a dé-

claré qu'elle était iſſue des Atlantes, que ces peuples étaient plus anciens qu'elle, & qu'ils touchaient à l'origine des choſes, ou du moins à cette origine préſumée, que le tems n'a pas encore tout-à-fait couvert de ſon voile.

Je ſens qu'il eſt fâcheux de dépouiller les Phéniciens, les Egyptiens & les Grecs, qui, par la voie de l'enſeignement, par une réputation uſurpée, ont paſſé pour les plus anciens, & les plus créateurs des peuples de l'Univers. Mais, Monſieur, l'eſpece humaine a déjà bien des ſiecles d'exiſtence, elle eſt aſſez âgée pour être raiſonnable, pour revenir ſur les idées de ſon enfance; en grandiſſant, nos jugemens doivent paſſer comme nous à la puberté: nous devons prononcer en hommes. J'ai eu un précepteur, je le croïais plein de ſcience & de génie; mais lorſque mes idées ſe ſont étendues, j'ai vu qu'il avait appris lui-même tout ce qu'il m'avait enſeigné. Les Grecs, les Phéniciens, les Egyp-

tiens ont été nos précepteurs, il eſt vrai, mais croïons qu'ils ont appris comme nous. Voilà donc trois grandes nations qui ſont de la race d'Atlas. On a raiſon de dire que ſes deſcendans ont été les Chefs de bien des peuples. Je ſuis vraiment fâché qu'on n'ait pas encore retrouvé l'île, ou du moins la place de l'île célebre d'où ſont ſortis tant de fondateurs. Là fut la première ſource du langage, de l'écriture, des arts & des ſciences; ces ſciences y furent, ſinon perfectionnées, du moins commencées. La Mythologie, une vaſte idolâtrie y eſt née.

Je prévois que vous allez m'arrêter: vous me direz, Monſieur, que ces hiſtoires d'Atlas, d'Hercule & de Saturne n'ont aucune réalité. Jadis on n'y voïait que des fables religieuſes; M. de Gébelin plus ingénieux & plus éclairé, n'y trouve que des allégories. Hercule, c'eſt le ſoleil, Saturne, c'eſt le labourage; ce ne ſont que d'anciennes inſtructions

confiées à la mémoire des hommes ſous la forme de l'allégorie. Je ſerais porté à croire, je l'avoue, que cette allégorie repoſe ſur quelque baſe hiſtorique; mais j'admets tout ce que ces recherches ont d'ingénieux, je veux que tous les réſultats ſoient des vérités; les concluſions que je viens de tirer reſtent inébranlables. L'exiſtence d'un peuple, qui a précédé & produit les Phéniciens, les Egyptiens & les Grecs, n'en eſt pas moins démontrée. C'eſt une étrange métamorphoſe que celle de ces inſtructions, qui ſont devenues des hiſtoires; les peuples, les hiſtoriens de l'antiquité s'y ſont trompés. On ne peut nier qu'ils ont regardé ces perſonnages allégoriques comme des perſonnages réels; ils citent les lieux où Saturne a régné, où Hercule a paſſé. Le peuple, inventeur de ces allégories, n'eſt point l'auteur de ces mépriſes. Nous ne prendrons jamais notre calendrier pour un être réel, nous ne ferons jamais du labourage un vieil-

lard, qui perpétue sa race pour la dévorer. C'est lorsque les langues, les peuples ont changé sur la terre, que l'ignorance a enfanté ces erreurs, en recevant des instructions qu'elle ne pouvait comprendre ; on conçoit tout ce qui doit arriver, lorsque des gens grossiers prennent à la lettre le langage figuré des gens instruits. Je vois donc un peuple, qui avait dressé ces instructions, qui les avait rédigées sous cette forme pour son usage, & des peuples qui ne les ont reçues que pour s'y tromper. Je vois d'un côté la science des choses de la nature, une imagination vive & animée, qui donne au récit & aux préceptes une forme vivante : de l'autre, j'apperçois des ignorans, qui ne connaissent ni la langue, ni les phénomènes de la nature, ni les embellissemens de l'imagination ; assez stupides dans leurs commencemens, pour ne voir dans ces préceptes que des histoires, assez hardis, assez menteurs pour se les

attribuer, & pour en parer leur origine. Nous avons beau faire, nous retrouvons partout les traces de l'ignorance, qui ſuccede à la lumière. Quelques inſtitutions des ſciences ſont conſervées, mais méconnues. Les ſyſtêmes phyſiques donnent naiſſance à des religions, les phénomènes des climats produiſent les fables, les allégories deviennent des hiſtoires. Nous connaiſſons bien les auteurs de ces mépriſes : ce ne ſont pas ſeulement les Phéniciens, les Egyptiens & les Grecs ; c'eſt le peuple où ſont leurs ancêtres communs. Tous les trois ont la même erreur, parce qu'elle eſt née à leur ſource. Mais le peuple qui a dénaturé tant de choſes, le peuple qui apporta ces vérités transformées, eſt plus ancien que ces nations.

Quand même le mot Atlas & tous ſes dérivés ſeraient allégoriques, ce peuple eſt celui que je nomme Atlantique, ce peuple eſt celui qui eſt ſorti de l'île de Platon. Il eſt utile de l'étudier,

de ſuivre ſes pas, & de chercher ſon origine; il nous conduira peut-être aux auteurs de ces allégories. Mais en ne jugeant que les faits, qui ſont actuellement ſous nos yeux, ce peuple eſt intéreſſant par une longue influence. Que de générations ont reçu ſon eſprit, ont adoré ſes Dieux! Tant d'inſtitutions, tant de ſouvenirs laiſſés après lui, font penſer que ſon regne n'a pas été d'un moment, qu'il a eu le tems de prendre une conſiſtance importante. Nous reconnaiſſons le peuple nombreux, riche, puiſſant, conquérant que nous a peint Platon. Des peuplades iſolées & pauvres d'habitans, des familles diſperſées avant de former un corps de nation, n'auraient point aſſez de force pour donner à leur mémoire & à leurs inſtitutions, cette étendue & cette durée. Mais il ne ſuffit pas d'un corps de nation, il faut que ce corps ſoit robuſte, il faut que ſa vie ſoit longue. Tant de peuples, comme tant d'individus, meurent ſans avoir rien fait

fait parmi nous, sans avoir amassé les matériaux d'une mémoire durable ; l'utilité seule nous vaut le souvenir ; l'oubli est le partage de l'inaction & de l'oisiveté. Je commence à croire que ce peuple ne peut être tout-à-fait oublié sur la terre : j'espere qu'il n'est pas impossible de trouver le lieu de son île ensevelie sous les eaux. Ces fondateurs doivent avoir laissé des vestiges de leurs pas, c'est la trace de leurs institutions communiquées. Il n'est plus question d'un petit nombre de témoignages, comme ceux de Platon, de Diodore & de Sanchoniaton, ces institutions sont un peuple de témoins. Nous partirons, Monsieur, quand vous voudrez, pour chercher l'île Atlantide ; nous allons errer sur le globe, comme Cybele cherchant Proserpine ; il faut seulement consulter les modernes sur la route que nous devons tenir. Je ne suis pas le premier qui ait tenté cette recherche ; quelques-uns se sont égarés

avant moi. Si je ne réussis pas, ils m'auront épargné du moins plusieurs manières de m'égarer; mais, je réussirai, car vous êtes dans ma pensée, & votre génie marche devant moi.

Je suis avec respect, &c.



QUATORZIEME LETTRE
A M. DE VOLTAIRE.

Premiere recherche du Peuple perdu.

A Paris, ce 18 Mars 1778.

QUAND on a voulu chercher le peuple Atlantique, il a été naturel, Monſieur, d'étudier & de ſuivre Platon; mais tous ceux qui le ſuivirent n'ont pas été des philoſophes. Sans prétendre à cet honneur, j'écoute Platon, je vous parle, je tâcherai de me rendre digne de l'un & de l'autre.

Platon a dit que ce peuple habitait une île, près d'un continent, & vis-à-vis de l'embouchure où ſont les colonnes d'Hercule. Il n'aurait pu mieux s'exprimer, s'il eût voulu tromper la poſtérité; ou plutôt les circonſtances, des nouvelles inſtitutions ont rendu ſa deſcription équivoque & trompeuſe. On demanda où étaient ſur la terre les

colonnes d'Hercule, on chercha les termes de sa course utile & glorieuse, on les trouva près de Cadiz, au détroit de Gibraltar. Là sont deux montagnes célebres dans l'antiquité, Calpé & Abila; elles n'en faisaient qu'une jadis, Hercule les sépara de ses mains pour ouvrir aux eaux de la Méditerrannée un passage dans l'Océan. Outre ces colonnes de la nature, on voïait dans le temple d'Hercule à Cadiz deux colonnes consacrées à ce demi-Dieu. Le détroit de Gibraltar représentait l'embouchure dont parle Platon; ces monumens guidèrent les modernes, on chercha l'île Atlantide au-delà du détroit & dans l'Océan. On imposa le nom d'Atlantique à cette mer immense qui recelait, ou qui avait baigné jadis l'île Atlantide. Cette île n'était pas si petite, qu'elle ne pût être retrouvée facilement, si elle existait encore. Platon nous apprend qu'elle avoit 3000 stades de longueur & 2000 de largeur; c'est-à-

dire, qu'elle avait une étendue d'environ 150 lieues ſur 100, & preſque égale à celle de la France : mais en même tems il dit que cette île avait été engloutie dans la mer; il ne reſtait donc que l'eſpérance d'en trouver les débris. On crut les appercevoir dans les petites îles des Canaries, qui ſont vis-à-vis le continent de l'Afrique, peu éloignées du détroit de Gibraltar, & qui ne laiſſent voir que les montagnes d'une terre, dont les plaines ſont aujourd'hui recouvertes par la mer. Cette idée était ingénieuſe : cependant, Monſieur, toutes les îles ſont des parties élevées ſur le fond de de la mer, ce ſont les montagnes de ces abîmes. On aurait pu dire la même choſe de tous les petits Archipels ſemés ſur le globe; cette idée n'était appuïée que ſur les colonnes placées au détroit, & qui ſemblaient montrer de loin l'ancienne place de l'île Atlantide. On eût cependant mieux aimé retrouver l'île entière : Colomb en fournit l'oc-

casion, lorsqu'il découvrit l'Amérique. Ce grand continent placé en face de celui de l'Europe & de l'Afrique, un peu loin à la vérité, ce païs fertile & riche en métaux, rappela les descriptions du philosophe ; on y retrouva les richesses & la magnificence de son île, & le nouveau monde fut son Atlantide. Je ne sai si on n'y plaça pas également l'Ophir de Salomon, parce que ce Roi sage y envoïait chercher de l'or, dont on a rencontré des sources intarissables en Amérique. Ces idées, Monsieur, étaient du siecle des érudits, & non du siecle de la philosophie ; examinons les hypothèses à l'aide de ses lumières.

Il faut que nous passions en Amérique, non pour la voir telle qu'elle est, les Européens l'ont dénaturée ; leur industrie a déjà changé & embelli cette terre nouvelle, comme leur cruauté l'a dépeuplée. Vous, Monsieur, qui avez été poëte avec tant de philosophie, votre imagination féconde & vraie

vous montre également bien les choſes, ou comme elles ſont, ou comme elles ont été. Il faut rendre au nouveau monde ſa face antique ; il faut le voir comme au tems de Colomb.

C'était un ſol fertile, mais inculte, une terre neuve & vierge. Un ſol inculte ne peut porter que de nouveaux habitans, une terre vierge n'a connu l'homme que depuis peu. La nature avait hériſſé cette terre de forêts, de lianes, qui rempliſſant les intervalles des arbres, faiſaient du tout un maſſif preſque impénétrable. Les plaines étaient remplies d'herbes hautes, formant encore de petites forêts, & tout cela n'était peuplé que de reptiles & d'inſectes monſtrueux, engraiſſés & groſſis de la ſubſtance de la terre, qui n'avait qu'eux à nourrir. Ce n'eſt pas ainſi qu'elle eſt fertile, quand l'homme s'unit à elle pour la féconder de ſon induſtrie. Toutes les autres eſpeces ſe retirent ou périſſent ; l'homme conſommateur ne partage que

malgré lui. Sous ſa main, la nature ne produit plus qu'utilement; la face de la terre ſe dépeuple d'herbes paraſites: au lieu de ces apparences de luxe, la culture établit celles de l'ordre & de l'économie; l'ordre naît du beſoin de vivre, l'économie annonce une grande population. Auſſi cette grande population n'exiſtait nulle part en Amérique; on n'y trouva que deux peuples policés & aſſez nombreux, les Mexicains & les Péruviens, qui habitaient les bords de l'Océan oriental & pacifique. Mais ces peuples étaient trop jeunes, trop récens pour concevoir l'envie de quitter leur patrie; ils n'étaient pas aſſez nombreux pour emploïer la reſſource des colonies. D'ailleurs le reſte du continent preſque déſert, leur eût laiſſé la liberté de s'étendre. Ce n'eſt donc ni du Mexique ni du Pérou, que ſont ſortis les Atlantides; ce n'eſt pas non plus des autres parties du continent, peuplées d'eſpace en eſpace par quelques hordes,

par quelques familles réunies, ſous le nom de peuple, dont toute l'indnſtrie ſe bornait à la chaſſe, à la pêche & aux premiers beſoins.

L'Amérique a tant de beaux climats! On ne quitte point un païs fertile pour le laiſſer déſert, ſur-tout quand il faut monter ſur des vaiſſeaux, & s'entourer de dangers. Mais des vaiſſeaux, les Américains en avaient-ils au tems de Colomb & de Cortez? Je n'ai lu nulle part que la marine du Mexique & du Pérou fût floriſſante. Sur les autres côtes on ne trouve que des pyrogues deſtinées à la pêche, & qui ſuffiſent à peine pour paſſer d'une île dans une autre : ce n'eſt point avec de tels ſecours qu'on entreprend le voïage d'Amérique en Europe. Ces pyrogues ſont le premier état de la marine ; mais il y a bien loin de ces commencemens à ſa perfection.

Voulez-vous que je vous diſe, Monſieur, qu'avec ces petits bateaux pour la pêche & ces promenades à la vue des

côtes, ſur une mer unie & tranquille, je ne conçois pas encore la naiſſance des navigations éloignées. Je vois que ſur terre on s'eſt éloigné de plus en plus de ſon aſyle, parce que la crainte diminue en raiſon de ce que l'eſpérance augmente, parce que les dangers ne ſont pas plus grands dans une marche plus longue. L'homme eſt ſûr de la ſolidité de la terre qui le porte, mais il n'en eſt pas de même ſur mer; il n'y a point de comparaiſon entre la mer tranquille & la mer agitée. Elle a des abîmes dans ſon ſein, on ſait qu'elle les ouvre tout à coup: on voit du rivage le ſpectacle des tempêtes; on voit la ſurface s'élever en montagnes, & ſe creuſer en précipices. Quelle apparence que l'homme, ſans des raiſons preſſantes, ait pu confier ſa vie à une barque frêle & légere, pour devenir le jouet de ces flots puiſſans. Spectateur des dangers & des caprices de cet élément, il n'a pas dû même éprouver un orage; il

voïait toujours la terre, la rame l'y ramenait au premier ſigne d'inconſtance. Et d'ailleurs, Monſieur, pourquoi s'éloigner des côtes où étaient ſes biens, ſes eſpérances ? Contre quels biens, contre quelles promeſſes aurait-il échangé ſes poſſeſſions & ſa vie ? Nous ne donnons, nous ne faiſons rien pour rien. Qui avait dit à l'homme qu'en traverſant cet élément, il trouverait au-delà des dédommagemens qui valuſſent ces ſacrifices. L'homme quoique craintif, a des momens de témérité ; il eſt imprudent, il ſacrifie beaucoup pour des eſpérances légères ; mais encore faut-il qu'il eſpere quelque choſe. Le Groenland eſt un païs dur & affreux, ſes habitans nagent comme des poiſſons ; leur canot eſt renverſé par une vague, ils le retournent, & s'y replacent pour continuer la pêche. Cependant on ne voit point qu'ils ſe haſardent à tenter des voïages, pour s'éloigner d'une terre qui ne leur donne rien. C'eſt que

la naiſſance & l'habitude y ont concentré toutes leurs eſpérances, toutes leurs idées de bonheur; & l'on veut que l'homme habitant d'un beau païs, d'un grand continent, qui ouvre un champ vaſte à la curioſité & au deſir de changer de lieu, ait été ſe livrer à des mers inconnues & terribles. Je ne trouve dans notre nature qu'une origine vraiſemblable de cette hardieſſe. Nous aimons la liberté, tout ce qui nous borne & nous arrête nous ſemble inſupportable. Je concevrai qu'on a pu braver la mer, quand elle a été un obſtacle; mais elle ne peut l'être, que lorſqu'elle ſe préſente de toutes parts, & lorſqu'en mugiſſant, elle ſemble dire à l'habitant des îles, je briſe ſur tes côtes pour t'y rendre eſclave. Ce ſont les Inſulaires qui ont dû tenter la navigation proprement dite. Cette entrepriſe eſt celle de l'homme enfermé, priſonnier dans une île où ſa curioſité eſt bientôt ſatisfaite, & ſes deſirs trop reſſerrés. Vous ſavez, Monſieur, ce

que le désespoir fait faire pour sortir de prison : joignez au pouvoir de l'ennui & de la gêne, l'augmentation de la population, un nombre d'hommes excédant les subsistances, & vous aurez encore la force du besoin qui commande, & qui balançant une mort par une autre, fait accepter le danger avec l'espérance. Ce sont donc les Insulaires qui sont venus apprendre aux habitans du continent, qu'on pouvait braver la mer & la traverser pour chercher des habitations nouvelles. Il a donc fallu chez ces Insulaires l'industrie, les arts pour construire des navires, & le besoin pour en prescrire l'usage. Les habitans du continent n'ont profité de cette leçon & de cet exemple, que lorsqu'ils se sont approprié les arts, lorsque l'industrie les a animés, & lorsque le luxe leur a créé des besoins factices, non moins pressans que les véritables, mais nécessaires pour motiver ces entreprises téméraires. Alors on a vu faire à la cupidité,

ce qui avait été tenté par le désespoir.

Si des flottes ont amené jadis des conquérans en Europe & en Asie, ces conquérans n'étaient point sortis de l'Amérique; elle avait trop peu d'habitans dans ses régions immenses, les Américains étaient sans industrie; aussi n'ont-ils jamais abordé sur nos rivages avec des vaisseaux. Ils ont été assez étonnés de voir les nôtres, quand nous leur avons rendu une visite dont ils se seroient bien passés; c'est nous qui leur avons montré *l'appareil, inouï pour ces mortels nouveaux, de nos châteaux aîlés qui volaient sur les eaux* (a). Il faut donc renoncer à trouver l'Atlantide en Amérique, & avec d'autant plus de raison, que Platon nous dépeint cette île comme assez proche du continent. Cette circonstance, qui exclut le nouveau monde, nous ramene aux Canaries : ces îles sont peu éloignées du

(a) Vers d'Alzire.

détroit de Gibraltar & des colonnes d'Hercule, ou des montagnes qui resſerrent le paſſage. A la rigueur, des pyrogues, des radeaux & l'induſtrie d'un peuple barbare pouvaient ſuffire pour paſſer en Afrique. Je ne cherche point à affaiblir les opinions que j'attaque, & je ne paſſerai point ſous ſilence un fait qui ſemble concourir à placer l'île Atlantide dans les Canaries. L'ancienne Egypte eſt remplie de la mémoire des Atlantes & des noms de leurs chefs. Si ces peuples ſont ſortis des Canaries, on doit retrouver dans ces îles quelques uſages ſemblables à ceux de l'Egypte; c'eſt en effet ce qu'on obſerve à Ténérife. Un peuple nommé les Guanches y habite encore; il a des ſouterreins qui lui ſervent de tombeaux. Ces ſouterreins ſont fermés, leur entrée eſt un ſecret confié à une ſucceſſion de vieillards, qui ſe le tranſmettent. Les morts y ſont conſervés ſous la forme de momies, depuis un tems dont la durée eſt in-

connue (*a*). Les Guanches ont un ſecret pour les embaumer, comme les Egyptiens, avec cette différence que ceux-ci enveloppoient leurs momies de bandelettes chargées de caractères, qui faiſaient ſans doute l'hiſtoire des morts, & que les Guanches les ont laiſſé nues en les couſant dans des peaux; & n'ont pas tracé leur hiſtoire, parce que peut-être ils n'écrivaient pas. M. le Chevalier de Borda a récemment apporté deux de ces momies, l'une d'homme, l'autre de femme, toutes deux bien conſervées & tirées de l'île de Ténérife; elles ſont dans le cabinet du Roi.

On ne peut nier que cette conformité avec l'Egypte ne ſoit remarquable; mais comme elle eſt unique, nous ne voïons pas qu'on en puiſſe rien conclure. Cet uſage eſt au nombre de ceux qui peuvent être univerſels, parce que leur ſource eſt dans le cœur humain. L'amour

(*a*) Hiſt. génér. des voïag. *in*-12 t. VI, p. 252.

filial, le respect des ancêtres, appartiennent à la nature simple & pure, qui réside entre la nature brute & la nature corrompue. Cet usage pourrait donc se retrouver par-tout où les sentimens d'humanité & d'amour ont été développés par la société, où une instruction commencée a permis d'inventer les opérations chymiques des embaumemens. Les Chinois, qui n'ont point l'art des parfums, conservent seulement les images de leurs ancêtres; les Egyptiens comme les Guanches conservaient les corps mêmes. Si c'était une affaire d'imitation, il faudrait que cet usage parti des Canaries eût presque fait le tour du monde pour arriver à la Chine. Je respecte infiniment la tranquillité des anciens, sur-tout des hommes méridionaux; je sai que la chaleur les rend paresseux. Je n'aime point à leur faire faire ces longs voïages; & si vous le voulez bien, Monsieur, nous laisserons les Guanches, les Egyptiens, les Chi-

nois tranquilles, isolés chacun chez eux, & se souciant peu les uns des autres : & vous qui avez si bien peint les hommes de tous les climats, vous me direz que sur toute la surface du globe on peut respecter ses ancêtres, aimer les auteurs de ses jours, & sans imitation en donner des marques semblables. Nos momies ne seront donc point une preuve que les Atlantes sont sortis des Canaries. Il semble que si la mer eût englouti l'Atlantide, en laissant ses montagnes à découvert, les eaux qui les séparent ne devraient pas être profondes. Les terres récemment couvertes sont des mers nouvelles qui ont peu de fond. Je n'ai point vu les journaux des sondes de ces parages ; mais il ne m'est point revenu qu'on y rencontre plus d'écueils & plus de bas fonds qu'ailleurs. Il faut donc convenir qu'on n'y place l'Atlantide qu'à cause du voisinage des colonnes d'Hercule ; mais on n'y trouve aucun monument, aucune tradition

qui se rapprochent du récit de Platon, de Diodore de Sicile, & des autres auteurs Grecs qui ont parlé des Atlantes. Au contraire, ces auteurs en multipliant les traditions, les placent toujours dans des païs différens & très-éloignés des Canaries. Accordons cependant que ces îles ont pu être le berceau de ce peuple conquérant, & cherchons la route qu'il a suivie, lors de son irruption fameuse. Il est naturel de croire que ses vaisseaux l'ont conduit en Afrique; une chaîne de montagnes conserve encore le nom d'Atlas, chef & pere de ce peuple : mais cette route pour traverser l'Afrique n'est nullement commode. Pardonnez-moi, si je vous mene par des sables encore brûlans, & qui l'ont été bien davantage, si la terre s'est en effet refroidie : les Atlantes ont dû être plus embarrassés que nous, ils formoient une armée destinée à conquérir une grande partie du monde; & je ne conçois pas trop comment ils ont

pu vivre dans un désert de 1000 lieues de longueur, où l'on ne trouve ni eau, ni subsistance. Si l'on m'objecte que je parle d'un païs inconnu, je répondrai qu'il est inconnu, parce qu'il est inhabitable : les anciens en avaient cette idée ; à peine ont-ils supposé quelques habitans, qui y vivaient pour maudire le soleil. Sortons de ces fables où nous sommes entre deux feux, entre le soleil qui frappe perpendiculairement, & la terre qui réfléchit de même ; le peuple Atlante n'a point passé par-là ; il aura pris le bord de la mer rafraîchi par le voisinage des eaux. Il a donc traversé les roïaumes de Maroc, de Fez, d'Alger, de Tunis & de Tripoli, qui ne sont aujourd'hui que des repaires de brigans. Il faut avouer que les Atlantes, qui ont laissé tant d'institutions, qui ont fondé tant de villes sur leur passage, n'ont rien fait pour cette longue partie de leur route. Ils n'y ont laissé ni leurs Dieux, ni le nom de leurs Chefs ; les Phéniciens

qui ont fondé Carthage, les Romains qui l'ont aſſujettie, nous en auraient dit quelque choſe. Cette indifférence des Atlantes n'eſt pas naturelle; ce n'eſt pas ainſi que les hommes ſe gouvernent, quand ils vont à la découverte des païs nouveaux : ils entrent en jouiſſance, dès qu'ils le peuvent ; ils fondent des habitations, dès que le païs leur offre des avantages. La côte de Barbarie ne méritait pas cette indifférence : elle eſt abondante en grains & en fruits excellens; elle a des métaux & de l'or; elle nourrit différentes eſpeces d'animaux, & ſur-tout des chevaux dont la vigueur ne s'éteint qu'à la mort : ce qui était une grande reſſource pour des peuples qui avaient tant d'envie de courir le monde. Cette côte eſt encore recommandable par le nombre de ſes ports. Abondance & richeſſes dans le païs, facilité du commerce par la mer, tout devait y fixer les Atlantes, ou du moins les engager à y laiſſer des colo-

nies ; car il n'eſt pas ſage de négliger ce qu'on tient pour ce qu'on eſpere. Après avoir ſuivi toute la côte, après avoir fait ce long trajet, ſans avoir entendu dire un mot des Atlantes, nous arrivons enfin aux bouches du Nil & à Memphis ; cette ville, ainſi que celle de Saïs dans le Delta, étaient pleines de leurs monumens & de leur mémoire. Mais les Egyptiens n'ont pas toujours habité cette partie inférieure de l'Egypte, ils nous apprennent eux-mêmes qu'elle était jadis couverte par la mer ; ils nous diſent qu'ils ſont deſcendus de la partie haute de l'Egypte, qu'ils ont d'abord habité cette ville de Thebes renommée par ſes cent portes ; & quand nous entendrons les Ethiopiens, ils nous diront qu'ils ſont les ancêtres du peuple Egyptien. Si les Atlantes, comme on n'en peut douter, ont précédé ce dernier peuple, il faut donc que nous les faſſions arriver en Ethiopie, ou tout au moins dans la haute Egypte : alors,

Monſieur, plaçons-nous à Thebes, le Nil deſcend vers la mer, & fuit devant nous; conſidérons vers la gauche la route immenſe & difficile, que les Atlantes ont dû faire pour parvenir des Canaries juſqu'à Thebes, les difficultés qui ont dû leur faire rebrouſſer chemin. La haute Egypte étoit défendue au midi par la mer, au couchant par des déſerts impraticables. L'Egypte ſerait reſtée inconnue aux Atlantes; cette mer, ces déſerts les auraient arrêtés, & ils feraient retournés bien vîte vers la belle côte qu'ils avaient négligée. Si nous portons au contraire nos regards vers la droite, nous appercevrons l'Aſie, qui n'a point de déſerts brûlans comme l'Afrique, qui eſt animée d'une nombreuſe population, témoin vivant de ſa haute antiquité, & qui ſur-tout eſt pleine de la mémoire & des inſtitutions des Atlantes. Ces peuples ou leurs deſcendans ſont venus en Egypte, je ne vois pas qu'il y ait lieu d'en douter; ce fut le terme de

leurs voïages & de leur conquête. Mais le reste de l'Afrique garde un profond silence à leur égard ; & puisque l'Asie retentit du nom des Atlantes, si nous cherchons leur route, il ne faut pas, ce semble, en demander davantage, ils sont venus par l'Asie. Cette conclusion est naturelle & même démontrée. Une seule considération pourrait nous arrêter en Afrique ; c'est celle du Mont Atlas, qui porte leur nom & de la Libye, où Platon dit qu'ils avaient porté leurs conquêtes. Mais j'ignore dans quel tems le nom d'Atlas a été imposé à ces montagnes ; c'est peut-être la suite de l'idée, qui place l'Atlantide dans les Canaries : & comme il leur aurait fallu traverser l'Afrique pour arriver en Egypte, comme Atlas a régné sur des contrées maritimes & occidentales, les Géographes lui ont fait un roïaume dans ces déserts, & ils ont donné son nom à la chaîne de montagnes qui le partage. Ces montagnes

ſont encore honorées du nom de la lune, quoique Diane n'y ait pas plus régné qu'Atlas. Quant à la Libye, nous en pourrons trouver une ou pluſieurs en Aſie (*a*); rien n'eſt plus commun ſur la terre que ces noms ſemblables, tranſportés dans les différens lieux par les peuples dans leurs migrations. François I a fait bâtir Madrid dans le bois de Boulogne; les Anglois ont porté le nom de l'Angleterre & de ſes villes dans l'Amérique ſeptentrionale; nous y avons renouvelé Orléans, Chartres, Toulouſe: cela n'ôte rien à l'exiſtence de nos villes d'Europe; & leurs émules en Amérique cauſeront peut-être quelque jour bien de la confuſion dans l'hiſtoire. La Libye d'Afrique, au moïen de ces exemples, peut avoir été nommée du nom d'une province plus ancienne

(*a*) Maxime de Tyr dit que les Libyens habitaient le païs des Heſpérides, *in diſſert. XXXVIII, c.* 225. On verra dans la vingt-unieme Lettre que le jardin des Heſpérides n'était pas en Afrique.

dans l'Aſie. Les vraiſemblances & les probabilités philoſophiques doivent donc nous déterminer à chercher les Atlantes en Aſie. Nous allons à la voix des témoignages, ce ſont eux qui dirigent notre route ; & puiſqu'ils nous appellent en Aſie, il faut bien que je vous y conduiſe.

Je ſuis avec reſpect, *&c.*



QUINZIEME LETTRE
A M. DE VOLTAIRE.

Suite de la recherche des Atlantes.

A Paris, ce 21 Mars 1778.

Nous voilà donc revenus en Aſie, Monſieur, c'eſt le berceau du monde, le centre de l'antiquité; & c'eſt là que nous aurions d'abord cherché les Atlantes, s'il n'avait pas été néceſſaire de rappeler quelques modernes qui s'étaient égarés vers l'extrémité occidentale de l'Afrique, & qui même avaient traverſé la mer avec Colomb, pour pouſſer leurs recherches juſqu'en Amérique. Il faut effacer les idées anciennes avant d'en propoſer de nouvelles. Si l'on a nommé Atlantique la mer où ſont les Canaries, d'où l'on a voulu faire ſortir les Atlantes, cette dénomination eſt moderne; l'Aſie nous offre auſſi une mer Atlantique, revêtue de ce nom depuis un

tems qui remonte à Hérodote, il y a près de 2200 ans. Cet historien dit que la mer Atlantique, gissante au-delà des colonnes d'Hercule, n'est autre chose que la mer rouge. Strabon & Diodore de Sicile ont placé l'Arabie sur les bords de cette mer, à laquelle les enfans d'Atlas ont donné leur nom (*a*). M. Baer, correspondant de notre Académie des Sciences, est un de ceux qui se sont occupés de déchiffrer l'énigme que Platon nous a laissée. Je le cite avec reconnaissance. Il a trouvé les colonnes d'Hercule, non loin de la mer rouge; c'est dans le temple d'Hercule à Tyr. La statue de ce Dieu est toujours accompagnée de deux colonnes, dont l'une était consacrée au feu, l'autre aux nuées & aux vents. Elles portaient tantôt le nom de *colonnes*, tantôt celui de

(*a*) Hérodote, liv. I.
Strabon, liv. XVI.
Diodore de Sicile, liv. III, §. 20, t. I, p. 403.
M. Baer, essai sur l'Atlantique, p. 41.

bornes, de *frontières* (*a*). Nommer ces colonnes, c'était indiquer un temple d'Hercule ; ces colonnes annonçaient encore des bornes ; elles étaient les limites & les repos de la course de ce fameux voïageur ; les temples d'Hercule sont ses stations. Je n'examine point si Hercule est un chef réel, déifié après sa mort, ou si c'est un emblême de la nature ; mais je vois un peuple qui se transporte de païs en païs avec son Dieu, qui le pose à chaque lieu où il arrive, où il demeure, & qui dressant un temple pour y prier, y déploïe les signes de son culte, & y inscrit le terme actuel de ses voïages. Ne pourrait-on pas découvrir, Monsieur, l'esprit de la consécration de ces colonnes ? Elles étaient un monument de reconnaissance, une marque de la joie naturelle au terme d'un voïage. Les peuples n'ont voïagé

(*a*) Hérodote, liv. I.
M. Baer, *ibid.* p. 47.

en corps, que pour trouver de plus beaux païs, un ſol fertile, regardé par un ſoleil favorable ; il eſt donc tout ſimple que l'une des colonnes fût conſacrée au feu céleſte, ou au ſoleil. Mais pourquoi l'autre était-elle dédiée aux nuées & aux vents ? Ce ſerait à tort qu'on aurait recours à l'agriculture pour expliquer cette dédicace. Ces remarques des nuées contraires, ou des vents nuiſibles, appartiennent à une demeure continuée dans un lieu fixe. Un peuple arrivant n'eſt pas agriculteur ; & le nom de ces colonnes indique qu'elles ont été placées au *terme* du voïage, au moment de l'arrivée. J'y vois un indice que les Atlantes étaient navigateurs, qu'originairement ils étaient venus par mer, & qu'en conſacrant ces colonnes à la reconnaiſſance, ils en avaient dédié une au Soleil qu'ils cherchaient, & l'autre au Vent qui le leur fit trouver, en dirigeant leur courſe ſur la mer. Cette explication me paraît auſſi bien

fondée, aussi naturelle que philosophique. Elle se rapporte avec la conjecture que je vous ai proposée sur l'origine de la navigation. Les Atlantes sont un des plus anciens peuples, la mythologie, le culte des Egyptiens & des Grecs sont ses institutions, peut-être en a-t-il encore fondé bien d'autres. Il est donc très-possible qu'il soit le premier auteur de la navigation ; & cet art que nous avons tant perfectionné est sorti d'une île, comme je l'ai annoncé.

Le long de la mer, où l'on trouve les villes commerçantes de Tyr & de Sidon, sont la Phénicie & la Judée. M. Baer pense que cette dernière province est l'Atlantide de Platon. Il trouve des rapports entre les noms des douze fils de Jacob, & des freres d'Atlas. Ces ressemblances supposées vraies, ne seraient pas extraordinaires. La Bible renferme la tradition la plus suivie, & la mieux conservée ; c'est la source la plus pure de l'histoire. Mais malgré ces

rapports, ingénieusement exposés par M. Baer, nous ne pouvons nous arrêter dans la Palestine : ce n'est point là le terme de nos recherches. Nous demandons l'île Atlantide ; ce païs entre l'Euphrate & la mer n'est point une île, & le récit de Platon ne nous paraît laisser aucune équivoque là-dessus.

Mais que les Atlantes aïent passé dans ce païs, qu'ils y aïent laissé des institutions, c'est ce qu'il n'est pas possible de révoquer en doute. Les Scythes devenus trop nombreux par une population excessive, descendirent de leurs montagnes, dit Strabon (*a*), & se jetèrent sur le roïaume de Pont, sur la Cappadoce ; & *Acmon*, un de leurs chefs, bâtit sur les bords du Thermodon une ville nommée de son nom *Acmonie*. Il entra ensuite dans la Phrygie, il y bâtit une seconde Acmonie (*b*). Or,

(*a*) Strabon, *Geog.* liv. II.

(*b*) Stephanus, au mot *Acmonid.* Mythologie de Bannier, t. II, p. 21.

Monsieur,

Monsieur, cet Acmon était pere d'Uranus, qui épousa Titée sa sœur, comme nous l'avons appris par le récit de Diodore (*a*). Cet Acmon était donc un des chefs des Atlantes, il les amena dans la Phrygie, & ces villes d'Acmonie sont leur ouvrage. Vous voïez, Monsieur, si j'ai eu raison de vous dire que les Atlantes sont la tige commune des Phéniciens & des Egyptiens. J'observe en même tems que ces faits sont d'une haute antiquité, puisque par des calculs assez probables, nous faisons remonter l'existence de la ville de Tyr & celle de Thebes en Egypte jusqu'à 2700 ans avant notre ère (*b*). Acmon, chef des Atlantes, venu avec les Scythes, & descendu comme eux du Caucase, semble nous indiquer de chercher le peuple Atlantique vers ces montagnes. Mais nous n'avons pas encore

(*a*) Voïez ci-dessus, p. 53.
(*b*) Hist. de l'Astron. anc. p. 153 & 161.

épuifé les témoignages de la Phénicie. Adonis y était adoré : né du commerce inceftueux de Myrrha & de fon pere Cinyre, Adonis fut beau comme le fruit de l'amour. Vénus le vit, & en devint éperdûment amoureufe ; elle quitta les bofquets d'Amathonte pour les forêts du Liban, & fuivit fon jeune amant à la chaffe. Diane, à la prière de Mars jaloux, fit bleffer & tuer le Prince par un fanglier. Il ne refta à Vénus qu'une fleur née du fang d'Adonis ; c'eft l'anémone. Adonis defcendu aux enfers, & deftiné à enflammer les Déeffes, infpira les mêmes fentimens à Proferpine ; & lorfque Vénus demanda à Jupiter fon pere, le retour de fon amant, le maître des Dieux ne dut pas être peu embarraffé entre ces deux femmes, dont l'une voulait ravoir ce que l'autre voulait garder. Leurs droits étaient les mêmes, ce font ceux de l'amour ; c'était le cas du partage. Adonis revit chaque année la lumière pendant

ſix mois en jouiſſant de Vénus, & fut les ſix autres mois dans les bras de ſa maîtreſſe nocturne. On inſtitua une fête en ſon honneur, on prenait chaque année ſon deuil, on le pleurait; & puis la joie renaiſſait au moment où la vie lui était rendue. Les mêmes fêtes ſe célébraient en Egypte pendant quarante jours pour Oſiris perdu & retrouvé. On ne peut nier la reſſemblance de ces uſages des deux peuples. Le ſoleil & la lune étaient adorés en Phénicie ſous les noms d'Adonis & d'Aſtarté, comme ils l'étaient en Egypte ſous les noms d'Oſiris & d'Iſis. Il ne faut point s'étonner de la différence de ces hiſtoires; dans le tems où on n'écrivait pas, elles étaient ſujettes à s'altérer. Quand les fables voïagent, quand elles durent pendant des ſiecles, elles ſe modifient dans l'eſprit des hommes & dans le cours des générations, comme les animaux & les végétaux tranſplantés. Le climat maîtriſe les êtres par la tempé-

rature, & les idées par le caractère qu'il impose aux peuples. D'ailleurs vous savez, Monsieur, combien le même fait raconté chez deux peuples pendant des siecles, peut être changé par l'amour du merveilleux, par défaut de mémoire, ou par excès d'imagination. C'est beaucoup, si après un long-tems, les traits principaux ne sont pas effacés & se ressemblent encore : ces traits originaux subsistent pourtant dans les deux fables d'Osiris & d'Adonis. Nous croirons donc avec les anciens, avec Macrobe & Plutarque, que ces deux cultes étaient originairement les mêmes. Nous n'examinons point si ces divinités ont été des hommes déifiés ; dans une si grande obscurité ces questions sont difficiles & toujours mal résolues : & si Osiris a jamais été un homme, placé après sa mort dans le soleil, revêtu de ses caractères & de son culte, vous ne serez point embarrassé du voïage que les Egyptiens lui font faire, depuis les fables

inhabités de l'Inde (*a*) jusqu'aux glaces de l'Ourse. Vous n'êtes point la dupe de la vanité des peuples ; pour peu qu'ils soient anciens, ils veulent que tout ait commencé chez eux, ils veulent être le centre & la source de tout. Si vous y consentez, Monsieur, nous retournerons le voïage d'Osiris, nous le ferons s'accomplir dans un sens contraire ; & nous dirons que parti des glaces de l'Ourse, il est parvenu jusqu'aux sables inhabités de l'Inde, c'est-à-dire, de l'Ethiopie, & jusqu'aux lieux où la chaleur extrême de la zone torride permettait de s'avancer : mais en même tems Osiris, issu de Saturne, un des Dieux des Atlantes ramene à ce peuple l'origine de la fable. Voilà donc encore une présomption pour faire descendre ce peuple de quelque contrée septentrionale plus ou moins voisine de l'Ourse.

(*a*) L'Inde, c'était l'Ethiopie. Hist. de l'Astron. anc. p. 294.

Comme il n'eſt point né en Egypte, comme il n'y eſt point venu par l'Afrique, il faut néceſſairement qu'il ait paſſé par la Phénicie, & qu'il y ait établi le culte d'Adonis & du Soleil, avant de le porter en Egypte. Ceci n'eſt pas une pure ſuppoſition, ni une conjecture philoſophique, c'eſt un fait atteſté par Lucien. Suivant ce philoſophe, le culte d'Adonis fut apporté dans la Phénicie, par un Scythe nommé Deucalion. Deucalion était fils de Prométhée, ce qui à la rigueur pourrait ne ſignifier qu'un deſcendant de ce Prince, habitant du Caucaſe, où la fable lui fait dévorer le foie par un aigle. Quel que ſoit le ſens de cette fable, Prométhée eſt né en Aſie; ſa mere, dit-on, ſe nommait *Aſia*; il tient aux Atlantes par ſon frere Atlas (*a*), & au Caucaſe par le rocher où la fable l'attache. C'eſt donc

(*a*) Héſiode, théogonie, v. 508.
Bannier, mythologie, t. II, p. 117.

encore à ce peuple Atlantique, toujours ramené vers le Caucase d'où il est descendu, qu'appartient l'institution du culte d'Adonis & d'Osiris.

Nous ne doutons point que ce culte n'eût le Soleil pour objet; c'était la pensée de Macrobe & de Plutarque, plus savans que nous sur cette matière, parce qu'ils étaient plus voisins de l'antiquité; ils ont été suivis par le plus grand nombre des modernes. M. l'Abbé Bannier n'est cependant pas de cet avis; il ne peut croire que le deuil d'Adonis, la joie de son retour à la vie soient les emblêmes de la perte du Soleil & de son retour. « Le soleil, dit-il, pour s'éloigner pendant l'hiver, descend-il aux » enfers? Abandonne-t-il les hommes, » surtout dans la Syrie & dans la Phénicie, où les hivers sont si courts, » & souvent plus supportables que les » étés? Si c'étaient des Lapons, ou des » Sibériens qui eussent institué cette » fête, on pourrait croire que l'absence

» totale du Soleil les y aurait portés ; » mais on ne saurait se le persuader des » habitans de la Syrie, qui jouissent » toujours d'un ciel serein, & où l'iné» galité des jours n'est pas même fort » considérable. D'ailleurs, si ce système » était vrai, il aurait fallu célébrer la » fête d'Adonis dans des tems diffé» rens de l'année, & à six mois l'un de » l'autre ; au lieu qu'on ne la célébrait » qu'une fois l'an, & dans un mois » éloigné des deux équinoxes, qui au» raient mieux marqué le moment où » le soleil commence à s'éloigner, ou » à s'approcher de notre pôle (*a*) ».

M. l'Abbé Bannier plaide pour moi. Il ne croit point à cette explication ingénieuse de Macrobe, lorsqu'on la suppose l'ouvrage des Phéniciens ; il y croirait, s'il elle était née dans la Sibérie : ses difficultés étaient naturelles. Le motif des fêtes d'Adonis, l'esprit du culte

(*a*) Bannier, Mythologie, t. I, p. 558.

& des cérémonies étaient une énigme ; l'idée que je vous ai proposée, Monsieur, les origines trouvées dans le Nord sont la clef de cette énigme. Voïez, je vous prie, le progrès des choses, voïez comment les idées se tiennent, & comment l'évidence naît de leur association. Plutarque & Macrobe connaissaient dans leur source les motifs de ces usages ; pour nous, nous avions peine à croire que ces motifs fussent nés dans la Syrie, où ils semblent étrangers : il a fallu quinze siecles pour découvrir les origines du Nord, qui rendent ces motifs vraisemblables, & qui les ramenent au physique des climats. Il n'était point nécessaire que le deuil & la joie fussent séparés par l'intervalle d'une demi-année, comme le pense l'Abbé Bannier. Ce n'est que sous le pôle où la mort du soleil dure six mois ; en descendant plus bas, le soleil a une vie plus longue, il cesse de vivre ou de paraître pendant un tems plus ou moins

long : à la latitude de 68°, on ne le perd comme Osiris que pour quarante jours. Voilà donc la durée du deuil déterminée. Les équinoxes ne sont point les momens où le soleil commence à s'approcher ou à s'éloigner des pôles, le soleil ne change sa route qu'aux solstices ; monté au plus haut, ou descendu au plus bas, il se prépare à descendre ou à remonter. La fête placée dans un tems éloigné des deux équinoxes, se célébrait à l'époque du solstice, & c'est encore une circonstance, qui démontre le motif que M. l'Abbé Bannier s'efforçait de rejeter. Alors, Monsieur, nous pouvons appliquer à cette fête d'Adonis, d'Osiris ou du Soleil perdu & retrouvé, tout ce que nous avons dit sur la mort & sur la renaissance du Phénix (a). L'astre des jours ne meurt pas plus en Syrie qu'en Egypte ; on n'y connaît pas l'hiver ; on s'apper-

(a) Huitieme Lettre à M. de Voltaire, p. 251.

çoit à peine que le ſoleil s'éleve moins ſur l'horiſon. L'individu qui ne ſouffre point de ces changemens, ne peut ni s'en affliger, ni s'en réjouir. S'il avait à ſe plaindre de quelque choſe, ce ſerait de la chaleur exceſſive des étés, & du retour du ſoleil qui la cauſe. Le phyſique du climat eſt donc contraire à l'eſprit des fêtes, il faudrait ſe réjouir à la mort d'Adonis, & s'affliger de ſa renaiſſance. Cependant, Monſieur, la Syrie & l'Egypte étaient remplies de temples & de villes dédiées au Soleil: il était adoré ſous le nom d'Héliogabal dans la ville d'Emeſſe (*a*); près du Liban était Héliopolis, nommée depuis Baalbeck (*b*), fameuſe encore par ſes ruines ſubſiſtantes; on trouve une autre Héliopolis, dans l'Egypte & la grande Thebes, plus voiſine du tropique, ville où le Phénix renaiſſait, &

(*a*) M Danville, géog. anc. t. II, p. 134.
(*b*) *Ibid.* p. 135.

où le Soleil était encore adoré (*a*) ; il l'était également dans Tyr, sous le nom d'Hercule. M. de Gébelin a montré par les raisons les plus vraisemblables, que les travaux & la vie de ce Héros n'étaient que des allégories de la course du soleil. J'ai rapporté dans l'histoire ancienne une fable déjà liée à l'astronomie. Hercule, dit cette fable, s'avance vers la Scythie ; mais gelé & morfondu par les glaces du Nord, il se repose sur sa peau de lion ; à son réveil il ne voit plus ses chevaux, il parcourt la Scythie pour les chercher (*b*). Hercule privé de ses chevaux, c'est le soleil qui au solstice est quelque tems immobile, sans monter ni descendre à l'égard des pôles : il se repose sur sa peau de lion, parce qu'en effet le solstice d'été était jadis placé dans le signe du lion. Mais pourquoi le lieu de la

(*a*) *Ibid.* t. III, p. 22 & 34.

(*b*) M. de Gébelin, allégories Orient. p. 246.

ſcène eſt-il dans la Scythie ? Le ſoleil ne s'élève que ſur l'Inde, & les parties méridionales de la Perſe, il eſt bien loin d'atteindre le zenith de la Scythie. Pourquoi d'ailleurs Hercule ou le Soleil y arrive-t-il gelé & morfondu ? N'eſt-ce pas la peinture de raïons faibles & languiſſans, de raïons lancés obliquement comme ceux qui arrivent dans la Scythie la plus ſeptentrionale. On ne s'amuſe gueres à peindre que ce qu'on éprouve ; comment avoir l'idée d'un ſoleil froid ſous un ciel où il brûle ? Comment dire qu'il arrive gelé & morfondu, au moment où il eſt armé de tous ſes feux, & revêtu de toute ſa gloire ? On ne peut admettre de telles inconſéquences ; & comme il n'y a pas lieu de douter qu'Hercule ne ſoit l'emblême du Soleil, il faut conclure que cet emblême, relatif au ſoleil de la Scythie, en a été apporté dans la Syrie, comme le culte d'Adonis, d'Oſiris, ſymboles du Soleil, qui ne meurt que pour ces climats. Ces faits

& ces explications, Monfieur, nous conduifent à chercher comment les inftitutions s'établiffent, quelles font les affections & les idées qui les produifent. Le culte du Soleil dans la Syrie & dans l'Egypte eft démontré par les villes qui lui étaient confacrées. Mais oublions ces villes, dépouillons-nous de nos connaiffances fur l'antiquité; les cultes de tous les peuples font évanouïs pour nous, & je m'adreffe à vous, philofophe, poëte fenfible, qui avez fi bien faifi les impreffions phyfiques, les mouvemens de la nature dans toutes les fituations; je vous montre le foleil, le plus bel ouvrage du Créateur, le plus utile de fes dons à la terre, & je vous demande en quels climats il a été d'abord adoré. Il me femble que vous me répondez : les bienfaits du foleil ne peuvent être par-tout également fentis; il faut commencer à s'éclairer des lumières de la phyfique, pour connaître fon pouvoir fur la végétation; fon action eft

moins marquée dans les païs fertiles qu'il favorise le plus. Quelquefois cette action trop forte devient nuisible & destructive. Sous la zone torride, où le soleil regne en despote, il est maudit par ses sujets (*a*). Au-delà des tropiques, dans l'Inde, dans la Perse, son autorité est encore un abus; on le fuit, on évite ses regards, comme ceux des tyrans; on voïage la nuit, la nuit est le tems de l'amour & du plaisir; on ne voit que des palais de marbre, des eaux jaillissantes; on parle avec volupté de ces ombrages, qui sont un asyle contre une chaleur redoutée. Les eaux & les forêts auraient des autels dans ces climats, si la reconnaissance en avait élevés; mais on n'y dut point adorer le soleil. Dans des climats plus doux, plus tempérés, où il n'a qu'une chaleur utile, elle est presque habituelle; on n'admire, ni on

(*a*) Hérodote, liv. IV.
Strabon, liv. XVII.

n'adore ce qu'on voit tous les jours. L'homme apprécie les biens attendus, désirés ; le moïen de le rendre ingrat, c'est de prodiguer les faveurs. L'habitant des campagnes endurci par la peine, voit lever l'aurore sans admiration, la chaleur de midi l'invite au sommeil, le soir est desiré comme le tems du repos. Le soleil de tous les jours n'est pour lui que l'annonce du travail ; mais dans ces climats les saisons sont différentes, & les affections varient comme elles. L'homme est triste pendant l'hiver, il se réjouit au printems, qui ouvre toutes les richesses. Il sent le soleil réchauffer la nature, enfanter l'amour : les oiseaux mêmes & l'homme le saluent par des chansons & par des hymnes. Les poëtes du midi chantent l'ombre & les bocages ; le printems n'est célébré que dans les zones tempérées. Là commence la dévotion pour le soleil ; mais elle est nuancée sur le globe comme la chaleur, ou, pour mieux dire, elle augmente

à proportion que la chaleur diminue : & si nous voulons apprécier les effets de cette dévotion, il faut la chercher dans les lieux où elle a toute son intensité. Nous sommes d'autant plus reconnaissans, que nous avons été plus malheureux. Sommes-nous nés dans les climats durs que le soleil abandonne pendant un tems de l'année ; sa perte nous apprend ce qu'il donne par ce qui manque en son absence : tout languit, tout meurt autour de nous. Si l'homme résiste par sa vigueur, il la sent s'affaiblir ; le cours des liqueurs se rallentit dans notre machine, lorsque les fleuves se glacent ; on conçoit que le mouvement & la vie peuvent cesser. Les desirs s'élancent vers le soleil absent, on l'attend comme un sauveur pour renaître avec lui ; les hymnes sont prodiguées à son retour : & si jamais il a pu se montrer en Dieu secourable, c'est lorsqu'il accorde le premier raïon à cette terre affligée. Cependant ennuïé de ces ab-

ſences répétées tous les ans, l'homme a deviné qu'il fallait ſuivre le ſoleil ; il a levé l'habitation ; il eſt deſcendu avec lui pour s'approcher de l'équateur : & lorſqu'il a rencontré un climat plus doux, rendu fertile par une chaleur modérée, il a béni le ſoleil dans ſa préſence habituelle, & il a adoré le bienfaiteur qu'il était venu chercher. Les habitans des climats chauds ont d'ailleurs une molleſſe, qui affaiblit toutes les affections ; ils n'ont pas aſſez d'activité pour une vive reconnaiſſance. Le ſoleil le plus ſouvent les incommode, il eſt toujours trop populaire. Dans l'Orient on adore les ſouverains deſpotiques qu'on ne voit jamais, on ne peut adorer le ſoleil qu'on voit tous les jours.

Ces principes me ſemblent vrais ; j'ai peine à concevoir qu'on puiſſe ſe refuſer à l'évidence de ces idées. Si elles étaient venues les premières, vous verriez, Monſieur, avec quel dédain les idées

contraires seraient rejetées ! Mais l'opinion en vieillissant devient aveugle ; c'est un malheur pour la vérité de venir tard. Cependant j'ai un sentiment si vif de la réalité de ces idées, que j'espere qu'elles seront senties & adoptées. Il me paraît impossible que le culte du soleil soit né dans la Syrie & dans l'Egypte, il y a été apporté comme celui d'Adonis l'a été par le Scythe Deucalion. En effet, nous trouvons que les Massagetes, nation Scythe établie au-delà du Jaxartes (*a*), avaient, & peut-être uniquement, le culte du soleil (*b*). Cet astre est donc adoré vers 45 ou 50° de latitude, & dans les régions tempérées, où il se montre tous les jours à ceux qui ont pu descendre du Nord pour le chercher. Cette origine septentrionale, donnée au Dieu de la lumière & de la chaleur, n'est pas si extraordinaire,

(*a*) M. Danville, géog. anc. t. II, p. 318.
(*b*) L'Abbé Bannier, Mythol. t. I, p. 670.

qu'elle manque de témoignages. Les Grecs nous en fourniſſent eux-mêmes la preuve. N'avaient-ils pas un Apollon Hyperboréen ? Qu'eſt-ce qu'un Apollon du Nord, ſi ce n'eſt un Dieu de ces païs froids, un Dieu étranger, adopté depuis dans la Grece ? Les Dieux naiſſent aux lieux où leur culte commence ; leurs voïages ne ſont que la communication de ce culte. Apollon tua les Cyclopes, & cacha ſon dard derrière une montagne au païs des Hyperboréens (*a*). La Scythie renfermoit un peuple, nommé les Arimaſpes, qui comme les Cyclopes n'avaient qu'un œil (*b*). Apollon, cachant ſon dard derrière une montagne au païs des Hyperboréens, a bien l'air du ſoleil ſe couchant dans ces contrées pour ne ſe lever de long-tems. Au reſte, Monſieur, la vénération des Hyperboréens pour Apollon eſt un fait de

(*a*) Hygin, aſtron. poët. liv. II, c. 15.

(*b*) M. Danville, géog. anc. t. II, p. 321.

l'hiſtoire, & que l'on retrouve encore dans les fables. Ce païs était le lieu de la naiſſance de Latone. Tous les habitans y ſont les prêtres de ſon fils; ils chantent continuellement des hymnes en ſon honneur, les villes ſont pleines de muſiciens, qui célebrent ſes bienfaits. Le Roi, qui eſt le Grand Prêtre, eſt iſſu de Borée. Apollon ſe manifeſte, & deſcend tous les dix-neuf ans, au renouvellement du cycle lunaire, chez ſon peuple favori (*a*). Lorſqu'Ovide raconte la querelle de Latone & de Niobé, & la mort des enfans de cette femme orgueilleuſe, tués devant ſes yeux par les fléches d'Apollon & de Diane, on voit que les Grecs avaient appliqué d'anciens faits & d'anciennes fables à des noms de leur hiſtoire. Car Ovide fait Niobé, fille d'une de Pléïades & petite-fille d'Atlas (*b*): Latone,

(*a*) Diod. de Sic. liv. II, t. I, p. 307 & ſuiv.
(*b*) Ovide, métam. liv. VI.

née du géant Cée (*a*), était de la famille des Titans ; aimée de Jupiter, elle devint mere du Dieu du jour & de la chaste Déesse des nuits. Ces histoires & ces fables se rapportent donc toujours au climat du Nord, où Diodore fait naître Latone, où le soleil son fils était particulierement adoré ; & en même tems elles se rapportent aux Atlantes, qui paraissent descendus du Caucase, & qui étant les mêmes que les Titans (*b*), renfermaient les races de Niobé, de Latone, & de leurs enfans. Remarquons, Monsieur, que ces aveux des Grecs sont précieux, c'est la vérité qui, comme l'éclair, s'échappe du nuage épaissi sur elle. Les Grecs, pour s'approprier tout, ont défiguré l'histoire ; tout ce qui avait quelque célébrité devait être né chez eux. Ils n'avaient point d'intérêt à inventer ces origines du Nord;

(*a*) Diod. liv. V, t. II, p. 303.
(*b*) *Ibid.* t. II, p. 301.

là le mensonge, la vanité nationale sont en défaut, les Grecs sont vrais, lorsqu'ils se trahissent. Le culte d'Osiris en Egypte, d'Adonis en Syrie, enfin le culte du Soleil en général est d'une haute antiquité, il remonte à plus de 2800 ans avant notre ère. A cette époque, les hommes voïageoient peu ou point du tout, les peuples étaient circonscrits, les hommes vivaient dans leurs familles. On pourrait donc conclure de ces mœurs seules, que si les cultes, les fables du Nord, ont été connus dans le Midi, c'est qu'ils y ont été apportés. Mais une métaphysique raisonnable, une philosophie sage nous enseignent, en considérant la nature de l'homme, que ce culte du Soleil ne peut être né que dans le Nord. Les traditions recueillies par les Grecs, plus inquiets & plus voïageurs que les autres peuples, nous font suivre la trace de ce culte jusqu'au-delà du Caucase. On voit même par les fables qu'ils se sont ap-

propriées, mais qu'ils ont mal travesties, que les cultes d'Adonis & d'Osiris appartiennent à une latitude encore plus élevée vers le Nord que le Caucase. Les mêmes traditions nous conduisent sur la route des Atlantes jusqu'au pied de ces montagnes ; le culte du Soleil est par-tout établi sur cette route, depuis la Scythie jusqu'aux confins de l'Ethiopie. L'Osiris de l'Egypte, l'Hercule de Tyr, sont de la famille d'Atlas. Ces peuples sont donc l'origine de toutes les institutions : ces temples magnifiques du soleil sont leur ouvrage ; le culte, les cérémonies furent dictés par leur esprit ; tout ce qui est mythologie, idolâtrie, dérive de cette source ; Saturne, Jupiter, Junon, Proserpine, Apollon, Diane, Minerve, Hercule sont nés chez eux. Nous ne plaçons point notre Pharamond ailleurs que chez les Francs ; le Romulus des Romains ne fut pas Egyptien. On a vu des peuples travestir l'histoire des autres pour se l'approprier ;

on n'en a point vu se dépouiller de la leur pour en revêtir des étrangers. Il faut convenir que les Atlantes ont eu une grande influence sur la terre antique ! si ces noms de la fable ne sont que des allégories, tout ce qu'elles ont d'ingénieux appartient aux Atlantes ; si la fable est une tradition réelle, mais altérée, l'ancienne histoire est toute entière leur histoire : ils ont tout fait, tout produit dans la Phénicie, l'Asie mineure, la Grece, l'Egypte, & leurs traces subsistent dans les ruines des monumens, consacrés aux usages que ce peuple avoit dictés. Les faits qui s'accumulent le rendent donc plus intéressant. Cependant, Monsieur, ce peuple est perdu comme celui qui fut l'auteur des sciences ; il n'a pas encore un asyle sur la terre. Tout respire son souvenir, excepté le païs d'où il est parti pour conquérir une partie de l'Univers. Ce silence de sa patrie m'étonne, il faut qu'elle soit restée déserte, il faut qu'elle ait disparu, comme Platon nous

le raconte. C'eſt à nous qui cherchons ce peuple, de ſuivre la trace de ſes pas; mais arrêtés par le Caucaſe, dois-je vous propoſer de le franchir pour entrer dans ces régions froides, aujourd'hui preſque déſertes, d'où ſont ſortis ces voleurs de peuples & d'empires, ces tigres qui ont dévoré les agneaux du midi? Les empires les plus floriſſans ont commencé par l'uſurpation. Je crains bien que les Atlantes, quoique fort anciens, n'aient été un peu tigres comme leurs ſucceſſeurs. Je n'oſe vous dire que les Atlantes ont pu être voleurs comme les autres: peut-être avaient-ils envahi les contrées qu'ils ont animées de leur eſprit, & peuplées de leurs inſtitutions. Pour éclaircir ce doute, il faut interroger le reſte de l'Aſie. J'aime mieux vous mener dans la Perſe; c'eſt une contrée chérie du ciel. Vous y retrouverez ce ſoleil que vous aimez; c'eſt le païs de la poëſie, née de l'influence active de cet aſtre. J'ai beſoin

pour m'inſtruire de me concilier la bienveillance de ces peuples ; je me préſenterai vos ouvrages à la main, je lirai vos vers, & je leur dirai : voilà l'homme qui a perfectionné le bel art que vous avez peut-être inventé.

Je ſuis avec reſpect, *&c.*



SEIZIEME LETTRE
A M. DE VOLTAIRE.

Des anciens Perſes, & de leur plus ancienne hiſtoire.

A Paris, ce 26 Mars 1778.

Nous ſommes dans un autre monde, Monſieur, en entrant dans la Perſe; mais c'eſt un monde ancien: on y voit par-tout les traces d'une culture antique, & ces grands monumens qui ſont les ouvrages du tems & de la puiſſance. Vous connaiſſez les ſculptures ſingulières que M. Danville a décrites (*a*), ces figures giganteſques taillées dans le roc, & qui forment de vaſtes bas reliefs; on dit que c'eſt un monument de la gloire de Sémiramis, il eſt certain que la tradition en eſt perdue. S'il appartient au regne de cette Reine, il doit

(*a*) Mém. de l'Acad. des Belles-Lettres.

remonter à des tems très-reculés, à plus de vingt ſiecles avant notre ère ; on ne peut pas même fixer cette époque. Sémiramis eſt de l'hiſtoire fabuleuſe de la perſe : elle régna dans ces commencemens, dans ces origines où l'obſcurité enſevelit tout, d'où quelques grands noms s'échappent pour vivre dans le tems ; mais ſans témoins, ſans preuves, & ſeuls avec leur gloire. Ce peuple eſt fier, dédaigneux, comme les nobles, qui craignent de mêler leur race, & qui n'en connaiſſent point la ſource. Depuis que vous avez quitté la Phénicie, les noms, les idées ne ſont plus les mêmes, l'hiſtoire a changé. Voïez ces hommes revêtus de longs habits blancs, la tête ceinte d'une tiare ; ces prêtres ſont les philoſophes de la nation ; ce ſont les Mages qui portent le nom le plus antique de la ſageſſe (*a*).

(*a*) Dans les Langues orientales, le mot *Mage* ſignifie ſage.

Les temples n'ont plus de ſtatues, les Dieux n'ont plus la forme humaine : le plus actif des élémens repréſente la puiſſance ſuprême; les Mages environnent un autel d'où la flamme s'éleve, & porte leurs vœux à l'Eternel.

Nous avons fait peu de chemin, Monſieur, & voilà un grand changement. L'idolâtrie ne ſubſiſte plus : ici le culte eſt pur comme le feu qu'on y révère. Ces mœurs, ces religions différentes ſont la lumière de l'hiſtoire. Quoique la nature ait placé les Perſes auprès des Phéniciens, on voit clairement qu'ils n'ont point la même origine; ou du moins que ſortis de branches déjà ſéparées, avant de s'être rapprochés par le voiſinage, ils s'étaient éloignés par les mœurs. Si une ſeule émigration développée, étendue de lieux en lieux, de ſiecles en ſiecles, a produit les Phéniciens, les Phrygiens, les habitans de l'Egypte, de l'Aſie mineure, de la Grece & de l'Italie, les Perſes ſont le fruit

d'une émigration différente. Il n'en faut pas d'autre preuve, que le grand caractère que nous venons de saisir.

Cette circonstance me fait peur, je crains d'avoir perdu la trace des Atlantes; Saturne, Atlas, Jupiter, Hercule sont inconnus. Cependant le tems a beau diviser les familles, il est d'anciens titres qui se conservent. Entrons dans les archives de l'histoire; avant de consulter la religion & la philosophie, il faut approfondir la tradition. Interrogeons les Mages qui en sont dépositaires. Vous avez dit que tous les philosophes sont freres, que tous les gens éclairés sont du même païs, je demande en votre nom, ils ne peuvent rien refuser au Mage de Ferney. Voici ce qu'ils me révelent.

Il y eut autrefois dans l'Orient une race de créatures nommées *Dives* & *Peris* par les Persans, & *Ginn* par les Arabes. Les Grecs en ont fait leur *Dios*, les Romains leur *Divus*, nous en avons

fait le *Génie*. Obſervons que cette race doit avoir été regardée comme excellente & ſupérieure, puiſqu'elle nous ſert à déſigner l'Être ſuprême, & le don de l'eſprit le plus rare. Son nom renferme aujourd'hui tout ce que les hommes admirent & honorent le plus ſur la terre. Vous, Monſieur, à qui la nature a donné le génie, vous devez vous intéreſſer à cette race illuſtre, vous en êtes l'héritier.

On dit que Dieu avant la formation d'Adam créa les Dives, & leur donna le monde à gouverner pendant l'eſpace de ſept mille ans. Les Péris leur ont ſuccédé, & ont occupé la terre pendant deux autres mille ans (*a*). Les Dives étaient puiſſans & forts, c'étaient des Géans (*b*), les Péris étaient meilleurs & plus ſages. La fable, qui ſe mêle à tout pour tout défigurer, dit que les Dives étaient mâles & les Péris fe-

(*a*) Herbelot, bibliot. orient. p. 298.

(*b*) *Ibidem*, p. 387.

melles : cependant ces deux eſpeces étaient diſtinctes, elles ne ſe réuniſſaient point par l'attrait des ſexes ; elles étaient plutôt ennemies. Je m'étonne de ce qu'on a fait les Dives ſi méchans ; j'ai aſſez de confiance à la ſignification des mots, je crois que c'eſt la tradition la mieux conſervée des idées antiques. Or je vois dans l'Orient que le *Divan* eſt l'aſſemblée des miniſtres, dépoſitaires de l'autorité ; ce mot répond à celui de *Conſeil* parmi nous. Les Orientaux déſignent donc l'autorité par l'idée de force & de puiſſance qu'ils ont empruntée du mot Dive, comme nous déſignons cette autorité par l'idée de ſageſſe qui tient au mot Conſeil. Ces dénominations peignent en même tems les mœurs. On regne en Aſie, parce qu'on eſt fort, on commande en Europe, parce qu'on eſt ſage. Ce n'eſt pas tout, Monſieur, le mot Divan ſignifie encore un recueil d'ouvrages, de penſées (*a*), en un mot

(*a*) Herbelot, p. 298.

une ſource d'inſtructions. J'en conclus que les Dives étaient puiſſans & inſtruits, puiſque malgré la haine qu'ils ſe ſont attirée, malgré l'opprobre de la méchanceté dont ils ont été couverts, la tradition de leur force & de leur eſprit s'eſt conſervée à jamais, dans la langue de ceux qui de race en race les ont maudits.

Gian, ou *Gian-ben-Gian*, était le monarque des Péris ou Fées. Il fut fameux par des expéditions militaires & par de ſuperbes ouvrages. Les pyramides d'Egypte ſont des monumens de ſa puiſſance. Le bouclier de ce Prince, auſſi fameux que celui d'Achilles, fut longtems conſervé, & paſſa comme un héritage de génération en génération. Ce bouclier était myſtérieux, il eût fallu un poëte comme Homere pour le décrire. Ce bouclier ſervait, non contre les armes de la guerre, mais contre celles de la magie. L'aſtronomie préſidait à ſa compoſition, il détruiſait les

charmes, les enchantemens; & cette tradition rapporte à ces tems anciens les arts utiles & les arts nuisibles. Gian-ben-Gian régna pendant 2000 ans sur les Péris. Après ce tems *Eblis* (le diable (*a*)) fut envoïé de Dieu pour les chasser à cause de leurs désordres, & pour les confiner dans la partie de la terre la plus reculée. Gian-ben-Gian fut attaqué, vaincu dans un combat général & la nation dispersée. Je vous prie d'observer, Monsieur, que je vous offre la réponse à la plus pressante de vos objections; je vous donne les nouvelles que vous demandez de mon peuple antérieur. Ces traditions renferment évidemment la notion d'un peuple détruit & perdu. Les Orientaux l'ont exprimée dans une ancienne épitaphe,

(*a*) Le même qu'*Azäel*, *Scheitan* en Arabe, *Satan* en Hébreu.

Herbelot dit que le mot *Eblis* est formé du mot grec *Diabolos*, pag. 307; mais celui-ci doit plutôt être formé de l'autre.

où on lit : *Qu'eſt devenu le peuple de Gian, fils de Gian ? Regarde ce que le tems en a fait* (*a*). Vous voïez que les Orientaux vous répondent eux-mêmes, & vous conduiſent par la main à l'origine de leur race, pour vous montrer le peuple que je vous ai indiqué. Vous n'exigez pas que je vous rapporte les annales de ce peuple, ſes livres de ſcience & la part qu'il eut aux inſtitutions ſubſiſtantes. En vous les rapportant, je dépoſerais contre moi ; ce qui eſt antique n'eſt pas ſi bien connu. Je vous ai montré d'une part des inſtitutions, qui réclament des auteurs dignes de nos éloges : de l'autre, je vous ai montré dans les Atlantes des hommes, qui ont peuplé une partie du monde, qui ont laiſſé leur eſprit dans un culte étendu & longtems reſpecté. Je vous rappelle ici un peuple également ancien, qui a laiſſé une longue mémoire après lui, une idée

(*a*) Herbelot, p. 396.

de force & d'inftruction, un peuple à qui l'on rapporte des monumens impofans, tels que les pyramides d'Egypte. Ces peuples qui ont eu tant d'influence fur la terre, peuvent avoir fondé l'aftronomie, qui a été depuis prefque oubliée.

Salomon, ou *Soliman*, fut le nom générique des anciens & puiffans Monarques de l'Orient; les Orientaux en comptent jufqu'à 72. Les montagnes de *Caf* renfermaient une galerie bâtie par un géant nommé *Argenk*. Là étaient les ftatues de ces Solimans, fous des figures fouvent fort extraordinaires; les unes avaient plufieurs têtes, plufieurs bras; d'autres portaient des têtes d'éléphant, de buffle, de fanglier. Voüs voïez, Monfieur, dans cette tradition l'origine de ces idoles, chargées d'une infinité de têtes ou de mains, que l'on trouve dans la Sibérie, jufqu'au Japon & dans l'Inde (*a*). *Canoun*, ou *Fanoun*

(*a*) Voïez la troifieme des Lettres à M. de Voltaire, p. 122.

était la capitale de ces Solimans. Trois d'entr'eux y avaient régné 1000 ans; les plus authentiques, c'est-à-dire, ceux dont les noms ont été conservés, sont au nombre de neuf (*a*). *Caherman-Catel* trouva dans le païs de *Schadoukian* une colonne de marbre d'une grandeur & d'une grosseur extraordinaires, posée sur une base qui portait une inscription gravée en caractères Bialbaniques, maintenant inconnus aux Orientaux, mais alors intelligibles : elle commençait ainsi, *je suis Soliman Hakki* (*b*). Si l'on ajoute ce nom aux neuf autres, on aura les dix générations comptées par Bérose avant le déluge.

Caiumarath fut, selon les Persans, le premier de leurs Rois, le premier Roi du monde, & le même que l'Adam des Hébreux. Quelle que soit son antiquité, aucun Persan ne conteste que le premier

(*a*) Herbelot, p. 820.
(*b*) *Idem, ibidem.*

il monta ſur un trône, & leva le tribut ſur les peuples. Ce tribut fut une juſte reconnaiſſance ; il avait retiré les hommes des cavernes où ils habitaient, il leur fit bâtir des maiſons & des villes ; il inventa les étoffes pour les ſubſtituer aux peaux dont on ſe couvrait, & la fronde pour ſe défendre. Mais ſi Caiumarath fut le premier à monter ſur le trône, il fut auſſi le premier à en deſcendre ; il le quitta pour adorer l'Être ſuprême, & ſe repoſer en paix devant lui. Il lui reſtait un fils nommé *Siamek*, auquel il remit la couronne en ſe retirant du monde ; mais bientôt ſon fils mourut aſſaſſiné par les Géans. Le pere remonta ſur le trône pour venger ſon fils, pour retrouver ſon corps. C'eſt en le faiſant inhumer, qu'il ordonna d'allumer un grand feu ſur la foſſe ; il ſouhaita que ce feu y fût entretenu & conſervé ; de là naquit le culte du feu dans la Perſe (*a*). Mais cette origine n'eſt

(*a*) Herbelot, p. 243.

pas bien trouvée ; elle ne tient ni à la néceſſité, ni à la nature, qui ſeules peuvent rendre les inſtitutions durables. Il eſt évident que les Perſes incertains de cette origine, ont voulu rendre leur culte plus antique & plus impoſant, en l'attribuant au premier de leurs Rois. *Huſchenk*, fils de Siamek, petit-fils de Caiumarath, fut ſon ſucceſſeur. Ce nom ſignifie ſage & prudent. On lui donna du conſentement des peuples le ſurnom de *Piſchdad*, qui ſignifie le juſte & le légiſlateur, parce qu'il fut l'auteur des plus anciennes loix de l'Orient. Ce titre honorable paſſa à ſes ſucceſſeurs, qui formèrent l'ancienne dynaſtie des *Piſchdadiens*. C'eſt lui qui fouilla les mines, qui en tira les métaux pour le ſervice de l'agriculture & de la guerre ; il arroſa les terres par des canaux ; il fonda la ville de *Sous*, aujourd'hui la ville de Suze, celle d'Iſpahan, celle de Babel ou de Babylone : ces origines ſont, comme vous le croïez bien,

fort incertaines. Il eſt auſſi peu vraiſemblable que ce Prince ſoit l'auteur d'un livre intitulé, *la ſageſſe éternelle*, & ſurnommé le teſtament de Huſchenk. Vous ne jugerez pas ce teſtament plus authentique que celui du Cardinal de Richelieu ; mais ſi ce Cardinal n'eût pas été un grand politique, on n'aurait pas mis ſous ſon nom des conſidérations bonnes ou mauvaiſes ſur le gouvernement. Si Huſchenk n'avait pas été un monarque ſage & éclairé ; s'il n'avait pas laiſſé une mémoire reſpectable, on ne lui aurait pas attribué ce livre de la ſageſſe des tems, ouvrage qui mérite d'être eſtimé, & qui ſubſiſte encore. Les expéditions militaires de ce Prince ſont décrites dans une eſpece de Roman. Nous ne pouvons pas nous en moquer, puiſque nous avons les hiſtoires des Chevaliers de la table ronde & des douze Pairs de Charlemagne. Nous ne creuſons pas l'antiquité pour y bâtir nos

fables ; notre ignorance descend à des tems assez modernes : mais enfin ces fables témoignent qu'Amadis, Rolland furent de braves Chevaliers français, dont les faits d'armes ont mérité l'exagération des peuples, & les embellissemens des poëtes. Nous devons juger de même les Romans Persans. Huschenk, disent-ils, fit ses exploits, monté sur un cheval à douze pieds, qu'il eut peine à dompter. Cet animal, né de l'accouplement d'un crocodile & de la femelle d'un hyppopotame, fut trouvé dans l'*île seche*, ou nouveau continent. Il fallut user de force & de stratagême pour le soumettre ; mais dès qu'Huschenk s'en fut rendu maître, il n'y eut point de géans qu'il ne terrassât, point de peuples qu'il ne pût conquérir. Vous voïez, Monsieur, que les héros ont toujours eu des montures merveilleuses. Cependant ce malheureux Prince fut tué par un grand quartier de roche que

les Géans ſes ennemis, lui lancèrent dans les détroits des montagnes de *Damavend* (*a*).

Les Dives, que le Diable avoit chaſſés aux extrémités de la terre, ſubſiſtaient encore ; ils étaient cantonnés dans les montagnes de Caf. J'expliquerai ailleurs la poſition de ces montagnes. Les Dives paſſaient leur tems à tourmenter les Péris par une guerre continuelle, & à faire des courſes dans la Perſe & dans l'Inde ; ils ſerraient leur butin dans des cavernes. Vous voïez, Monſieur, l'antique ſource de nos idées populaires, que les diables amaſſent & recelent des tréſors, cachés dans les flancs des montagnes, ou dans les vieux châteaux abandonnés. *Thahamurath*, petit-fils de Huſchenk, fut le troiſième Roi de Perſe. C'était un héros, le plus redoutable ennemi des Dives ; il fut ſurnommé *Div-bend*, le vainqueur des Dives ou

(*a*) Herbelot, p. 464.

des Géans. Il les pourſuivait, les combattait par-tout, & après les avoir vaincus, les tenait enfermés dans des grottes ſouterreines. Vous avez lu, Monſieur, les Mille & un jour; ces contes qui ſont le tableau des mœurs & de la croïance Orientale : vous pouvez vous ſouvenir d'avoir vu les *Affrites*, les génies malfaiſans, ainſi enchaînés dans les entrailles de la terre. Thahamurath fonda des villes, telles que Babylone, Ninive, Amida, Diarbeck, &c., mais je ne vous garantis point ces traditions; je vous raconte des fables où nous cherchons des vérités antiques, comme Virgile tirait de l'or du fumier d'Ennius.

Thahamurath avait comme Huſchenk ſa monture, mais une monture plus rare & plus vîte. C'était un oiſeau nommé *Simorg-anka;* on l'appelait le grand Oiſeau, l'oiſeau admirable, le griffon merveilleux. Cet oiſeau eſt raiſonnable, il poſſede toutes les langues,

& il eſt capable de religion (*a*); on n'en donne pas d'autres détails. Mais cet oiſeau ne ſerait-il pas le Phénix inventé dans le Nord, tranſporté dans l'Egypte, & dont les Orientaux auraient changé la deſcription & l'hiſtoire? Je ſuis d'autant plus porté à le croire, que ſi nous écoutons cet oiſeau, il dit de lui-même qu'il a vu les créatures & les révolutions des ſiecles écoulés avant Adam (*b*). Il a vu naître, finir douze fois le grand ſiecle de 7000 ans; & quoique ſi vieux & ſi inſtruit, il ne ſait combien il lui en reſte à voir (*c*). Cet être qui voit tant de choſes ſucceſſives pourrait bien être le ſoleil, qui éclaire les générations des hommes & des empires, & qui dure, tandis que tout paſſe ſur la terre. Les montagnes de Caf étaient ſans doute bien éloignées, puiſque Thahamurath eut beſoin de cet

(*a*) Herbelot, p. 1016.

(*b*) *Ibid.* p. 810 & 811.

(*c*) *Ibid.* p. 1017.

oiſeau pour s'y tranſporter ; il y ſecourut les Péris, il vainquit le géant Argenk, le géant *Demruſch.* Celui-ci tenait priſonnière *Mergian Peri*, c'eſt-à-dire, la fée Mergiane qui eſt de notre connaiſſance ; Grace à Thahamurath qui l'a délivrée, elle a paſſé en Europe où elle a été naturaliſée. Cette Fée engagea le Prince dans une nouvelle guerre contre le géant *Houdkouz* ſon ennemi ; il y périt, ſoit qu'il n'eût plus ſon oiſeau, ſoit que ce fût le terme inévitable de ſa deſtinée (*a*).

Giamſchid, ſon frere ou ſon neveu, lui ſuccéda ; c'eſt lui qui fonda la ville d'*Eſtkekar*, ou de Perſépolis : j'en ai parlé dans l'hiſtoire de l'aſtronomie ancienne (*b*). Ce Prince après avoir régné 700 ans, ſe crut immortel, & voulut avoir les honneurs divins. Dieu le punit, il fut détrôné, & il paſſa 100 années à parcourir le monde. Les Orientaux

(*a*) Herbelot, p. 1017.

(*b*) P. 129 & 353.

lui donnent le nom de *Dhulcarnein*, qui signifie *aux deux cornes*, c'est l'épithète des conquérans, qui ont subjugué les deux extrémités du monde, l'Orient & l'Occident. Alexandre mérita ce surnom, il fut le second vainqueur de l'Asie dans la mémoire des Orientaux (*a*). L'usurpateur *Zohac* fut cruel, les Orientaux ont chargé sa mémoire de l'invention des supplices (*b*). *Feridoun*, fils de Giamschid, remonta sur son trône après sa mort. Ce jeune Prince reconquit son roïaume à l'aide d'un forgeron, qui ameuta le peuple, & qui se faisant un étendard de son tablier de cuir, attaché au bout d'une lance, a mérité, après avoir chassé l'usurpateur, que Feridoun conservât cet étendard singulier, l'ornât de pierres précieuses, & en fît la bannière des Rois de Perse. Les Arabes s'en emparerent dans une bataille gagnée contre les

(*a*) Herbelot, p. 395 & 317.

(*b*) *Ibid.* p. 948.

Perses, sous le califat d'Omar ; & l'on dit que l'armée entière fut enrichie du partage de cette précieuse dépouille. Féridoun, aïant pris l'usurpateur Zohac, le tint enfermé dans les montagnes de Damavend. Ces montagnes & celles de Caf étaient les prisons universelles ; on y enfermait les géans & les malfaiteurs : c'était la Sibérie de cet empire. Le diable y avait relégué les Dives ; les hommes y repoussaiènt leurs ennemis. Feridoun fut un des héros de la Perse; on ne sait même s'il n'est pas le Dhulcarnein célebre dans l'ancienne histoire, & dont la tradition ne permet de fixer ni le tems, ni le nom propre. Il était sage ; c'est lui qui a dit, *la vie de l'homme est un journal, il n'y faut écrire que de bonnes actions. Quand un homme de bien est sur le point de passer dans l'autre vie, que lui importe de mourir sur le trône ou sur le pavé ?* Féridoun manqua cependant de sagesse par cette indifférence ; il eût dû mourir sur le trône ;

trône, mais il en descendit, & partagea ses états. L'aîné de ses fils eut la Perse, les deux autres la Tartarie & la Chine. Il se retira du monde comme Caiumarath, sans être plus heureux que lui dans sa retraite; elle fut troublée par l'ambition & les querelles de ses fils. Il reprit le gouvernement; mais les liens politiques une fois rompus, se renouent mal: un Roi qui remonte sur le trône, n'y remonte jamais qu'avec faiblesse. Féridoun reçut des outrages de ses fils; *Irage* son fils aîné & chéri fut massacré, on lui en envoïa la tête. *Manugeher*, fils de cet Irage, vengea par la mort de ses oncles le meurtre de son pere, & l'affront de son aïeul (*a*). Mais les peuples sur lesquels il régnait s'amolissaient, la Perse ne pouvait résister à la Tartarie; le midi a toujours été subjugué par le Nord. *Afrasiab*, fils d'un de ses oncles, lui

(*a*) Herbelot, p. 347 & 348

fit long-tems la guerre ; Manugeher eut peine à conserver un Empire qui était sur son déclin. Les derniers Rois furent *Naudar*, fils de Manugeher, *Zab*, *Gustab* ; mais toujours troublé par les invasions des Tartares, cet état ne retrouva quelque tranquillité que sous un étranger nommé *Caicobad*, qui fonda une nouvelle dynastie. Il se disait de la race des Peischdadiens ; mais la preuve qu'il n'en était pas, c'est qu'il a fondé une dynastie, & que sa tige a pris un autre nom. Voilà, Monsieur, le tableau de l'ancienne histoire des Perses. Je ne dirai pas qu'aucun fait ne puisse être contesté ; mais la masse des faits, la succession des Rois, les guerres soutenues & détaillées, annoncent un fond d'exactitude (*a*). S'il s'y est mêlé des fables, c'est que l'imagination & la

(*a*) La chronologie est assez bien suivie pour appuïer cette assertion. Ces Peischdadiens ont régné pendant 2451 ans sept mois. *M. Anquetil*, *Zend Avesta*, tome II, p. 417.

mémoire se sont associées : l'une crée & ajoute, tandis que l'autre raconte. C'est votre faute, ou du moins celle des poëtes vos prédécesseurs. Vous avez succédé à Virgile, à Homere ; Homere avait remplacé Orphée ; Orphée entendit tous les poëtes de l'Orient, dont le tems a englouti la gloire : ce sont eux qui ont conservé la tradition ; mais en l'altérant pour l'embellir, pour la faire retenir. Et sans ces embellissemens que saurions-nous ? Dans l'espece humaine, encore plus sensible que curieuse, plus avide de plaisir que d'instruction, rien ne plaît généralement & long-tems, que par l'agrément du style ; la vérité seche aurait été tuée par l'ennui. Vous avez tout mêlé, tout assimilé pour rendre tout intéressant. Vous avez donné à la nature une ame & une volonté ; ses causes sont des passions, ses mouvemens ont des motifs, chacun de ses phénomènes est un être agissant comme nous, sensible comme nous, & qui

nous touche par ces reſſemblances. L'homme, qui ſe retrouve partout, n'oubliera les principes cachés ſous ces emblêmes, que lorſqu'il pourra s'oublier. Vous avez tranſporté au contraire la nature & toute ſa puiſſance dans l'hiſtoire, où la vérité ne place que des hommes & des moïens humains : mais ces hommes ſont grands, avec ces moïens ils ont fait de grandes choſes! l'orgueil, crainte de ſe meſurer, aurait détourné la vue ; vous avez appelé des génies qui commandaient aux fleuves, aux vents, aux orages, des génies amis de l'homme, qui maîtriſaient, liguaient les élémens pour favoriſer ſes entrepriſes. Vous avez imaginé la fortune pour conſoler l'incapacité ; la force naiſſait de la hauteur de la taille, le courage était une inſpiration divine : l'activité du génie, préſent partout, la célérité des opérations, n'étonne plus quand votre héros eſt porté par un oiſeau. Si je dois m'étonner, c'eſt que ces

héros avec de tels secours, n'en aient pas fait davantage. Je m'applaudis du triomphe de l'humanité dans des tems où elle était favorisée; je rends hommage à la supériorité, par l'art que vous avez de placer hors de mon espece, ce qui n'est réellement que sa perfection : rien n'est plus ingénieux, ni plus adroit pour faire durer la gloire malgré l'envie, & pour amener le vulgaire à s'entretenir volontiers des grands hommes.

Si la vérité morale & physique est respectée dans vos fables, si le vieillard déjà glacé reconnaît la passion de sa jeunesse, dans l'amour portant la flamme & les fléches, dans l'amour sur-tout couvert d'un bandeau, s'il reconnaît sa vanité passée dans Narcisse amoureux de son image, si au moment où l'on se retire de Bacchus & de l'Amour, on voit *le tems qui nous prend par la main* (a), de même la vérité est ornée, mais non pas détruite dans les poësies historiques.

(a) M. de Voltaire, tome II, pag. 129.

Un petit Prince a enlevé une jeune femme, de petits Rois unis ont ſaccagé une ville, & un grand poëte en a fait une hiſtoire mémorable ; un autre grand poëte a chanté un Prince chéri de ſa nation : nos anciens Romanciers, qui tenaient un peu à la poëſie, ont célébré les exploits du tems de Charlemagne. Les anciens poëtes Perſans, les Hiſtoriens, les Romanciers que d'Herbelot a dépouillés pour compoſer ſa bibliothèque orientale, ſont auſſi croïables que ceux d'Europe. Tous ces faits ont exiſté, toutes ces couleurs brillantes ont été placées ſur un fond vrai. Les premiers vers n'ont été produits que pour conſerver la tradition, pour la rendre vivante : l'imagination y a ſemé ſes fleurs ; mais vous en avez tant fait naître de ces fleurs, que vous m'aiderez à les diſtinguer ; ce qui reſtera nu & ſimple ſera l'hiſtoire formée de la vérité, & digne des regards de la philoſophie.

Je ſuis avec reſpect, *&c.*

DIX-SEPTIEME LETTRE
A M. DE VOLTAIRE.

Des Fées & des Péris.

A Paris, ce 31 Mars 1778.

Les Fées, comme vous le voïez, Monsieur, sont nées en Asie; la féerie est un fruit de l'imagination vive & brillante des Orientaux. Ce païs de Schadukian, autrement nommé le Ginnistan, était la patrie de ces êtres fantastiques : la ville capitale était de diamans (*a*). Vous n'en serez pas surpris : ces êtres avaient à leur disposition toutes les forces de la nature; les élémens leur obéissaient; ils avaient la puissance de créer, ils l'ont emploïée pour la magnificence de leur demeure, ou pour satisfaire les hommes qui demandent surtout des richesses. Et quand les diamans,

(*a*) Herbelot, p. 765.

les marbres précieux n'auraient été que le produit d'un charme, quand cette magnificence n'aurait été qu'une illusion, il n'en faut pas davantage à notre faible espece. Ce qu'elle possede la tourmente, ce qu'elle croit posséder la rend heureuse. L'illusion est assise aux commencemens de la vie, & quand l'âge & la vérité viennent, les illusions s'effacent, & le bonheur s'éloigne avec la jeunesse. Ces êtres bienfaisans qui pouvaient nous enrichir, qui nous apportaient de la protection & des secours, ont vécu dans l'esprit de l'homme, parce qu'il se sent faible, parce qu'il cherche de l'appui dans la nature contre les dangers qui l'entourent, & souvent contre lui-même. Aucun homme n'avait vu des fées, n'avait été secouru par elles, mais l'histoire était remplie de leurs bienfaits ; on citait des héros, morts à la vérité depuis long-tems, qu'elles avaient comblés de biens & de gloire. C'en était assez pour la géné-

ration vivante & avide de ces fables ; le bonheur qu'on n'eut point hier peut arriver demain ; on a tout, quand on a l'efpérance.

C'eft, Monfieur, une idée bien fingulière que celle de ces efprits qui nous entourent, qui vivent d'une manière invifible dans les élémens, ou qui réfident dans toutes les parties de la nature pour en animer les productions. Comme dans notre vie traverfée, nous fentons le befoin d'une vie meilleure, nous fentons par notre foibleffe, par notre dépendance, que la nature eft mue par quelque chofe de plus puiffant & de plus parfait que nous. Ce fentiment intérieur a dirigé l'imagination, qui plus groffière ou plus délicate, a donné naiffance à différens êtres, à différentes efpeces d'efprits que nous devons diftinguer. Quand l'homme a découvert la fubftance immortelle, qui annoblit fon exiftence, il l'a dérobée à la deftruction, il lui a donné avec

justice l'immortalité. La matière peut circuler sans cesse, elle enveloppe les ames ; mais elle seule est destructible. Nous tenons à la terre, nous craignons de la quitter, nous jugeons par le moment présent que les ames doivent être bien aises d'y revenir. Ces ames, qui voltigent autour des lieux chéris de leur existence mortelle, sont une de ces especes d'esprits. Les *Lutins*, les *Lemures*, les *Larves* des Romains étaient les ames des méchans. Elles conservaient l'envie de nuire, elles ne nous suivaient que pour nous faire du mal. De là les sacrifices, les expiations pour les adoucir & pour les éloigner. Les ames des bons étaient nommées *Lares* ; tout les rappelait, les fixait aux lieux où elles avaient été heureuses ; &, ce qui est plus encore, où elles avaient fait le bonheur des autres. On les croïait assises au bord des foïers domestiques ; c'est là que dans les soirées d'hiver, le pere déjà blanchi par l'âge

inſtruiſait en leur préſence la jeune famille. Ces Lares étaient la protection, la défenſe commune, il ne fallait pas les perdre de vue ſans néceſſité, il fallait les invoquer pour le retour. Le même principe, qui chez les Atlantes avait fait écrire dans le ciel les noms des ancêtres, les plaçait ici dans la maiſon paternelle pour la rendre plus chere. A la Chine, les tablettes, où ces noms tracés ſont expoſés à la vénération filiale, ont encore la même ſource; tant le reſpect de l'âge & de la vertu eſt gravé dans le cœur humain! Mais, Monſieur, ce retour des eſprits ſéparés des corps, ces ſuperſtitions, que par leur but, j'oſerais appeler des ſuperſtitions morales, tiennent à la croïance de l'ame immortelle. Chez les peuples privés de la révélation, elles n'ont pu naître qu'avec cette croïance, & lorſque l'homme plus libre de ſes appétits groſſiers, a connu ſon empire & ſa véritable nobleſſe. Ces ſuperſtitutions ont donc été produites

dans un tems de lumière ; elles ont été durables, parce qu'elles tenaient à la ſenſibilité. Les génies protecteurs, les génies tutélaires des Empires & des hommes étaient autre choſe. J'y apperçois l'eſprit des peuples, le caractère de l'homme, c'eſt ce qui fait le bonheur des empires & la ſageſſe de la vie. Le génie du peuple Romain fut le pouvoir de l'orgueil inflexible & de la vertu guerrière ; le génie de Socrate la lumière de ſon eſprit. *Éloignez-vous d'Octave*, diſait-on à Marc-Antoine, *votre génie redoute le ſien.* Quand les chefs ſont aux priſes, ils combattent par leurs caractères, il faut que le faible cede au plus fort. Le génie n'était donc que cet aſcendant, ou la vigueur de l'ame & de la penſée, qui ſouvent ſemble maîtriſer la fortune. Mais le vulgaire n'eſt point fait pour ces expreſſions métaphyſiques, il s'accommode mieux des êtres qu'il crée. Il en imaginait de forts & de faibles qui combattaient

pour nous : les fortunes étaient diverſes, mais les revers n'humiliaient pas : on n'avait à ſe plaindre que d'avoir eu un génie trop faible. Voïez, Monſieur, comme nous gardons toujours quelque trait de la vérité dans nos erreurs. Le génie eſt en effet le ſeul agent ſur la terre, il n'y a d'homme à homme que la différence des génies.

Les Dieux inférieurs du paganiſme appartiennent encore à une lumière mêlée d'ombre & d'erreur. Les Nymphes des bois & des fontaines, les Divinités des fleuves & de la mer, celles des vents, ne repréſentaient que les phénomènes de la nature. Ce ſont, nous l'avons dit, les cauſes ſecondes, enſeignées par les philoſophes, perſonnifiées par le vulgaire ; c'eſt le reſte d'un ancien ſyſtême phyſique, mal ſaiſi, mal compris dans des conceptions étroites. La chaîne de Platon n'eſt que l'idée de ces êtres, mais reſtaurée dans une conception ſublime, élevée à la hauteur du

génie du philoſophe, qui, s'effraïant de l'intervalle apperçu entre la divinité & l'homme, en a voulu remplir la diſtance par une échelle d'êtres intermédiaires. Vous voïez tout ce que cette génération ſuppoſe; avant cette réhabilitation d'une idée philoſophique, avant Platon, il a fallu des ignorans qui défiguraſſent le beau ſyſtême phyſique, imaginé par des prédéceſſeurs, cachés derrière la nuit, qui ſe leve à l'époque de la barbarie. Cette filiation nous conduit donc pour l'origine de ces idées à un tems où l'on était éclairé.

Les Fées ne ſont point tout cela, Monſieur; ce n'eſt ni l'aſcendant du caractère qui lutte contre la fortune, ni ces reſtes de l'exiſtence humaine, voltigeans autour de nous, revêtus de nos affections, animés encore du regret que nous ſentons à quitter la vie: ni ces cauſes perſonnifiées, ces êtres qui ne ſont que le mouvement de la nature, chargés par nous de faire couler les

fleuves, végéter les arbres, souffler les vents, & soulever les flots. Les Fées sont les filles du tems, qui embellit & exagere le passé. Les fées, les génies sont des êtres purement humains, revêtus de notre propre forme, souffrant, vieillissant, mourant comme nous. Ces génies ne sont pas comme le vôtre, qui est immortel & qui ne vieillit point; ils ont seulement conservé, comme vous, la longue vie des premiers siecles. Ils ne sont pas sujets à la mort dans nos Romans modernes, mais prenez garde que cette immortalité est notre ouvrage. Les Orientaux ne pensent point ainsi. Lisez les Mille & un jour, où leurs mœurs & leurs opinions sont peintes par eux-mêmes, vous y verrez qu'on annonce à Cheheristani, femme de l'Empereur de la Chine, la mort de son pere Roi des génies (*a*). D'Herbelot vous déclarera formellement que les Dives n'étaient

(*a*) Mille & un jour, t. I, j[r] 18.

point de purs esprits ; ils avaient des corps, ils étaient soumis à la mort (*a*). Voilà la marque la plus certaine de l'humanité. Les Perses appellent *Divmardum*, un animal sauvage qui a la figure humaine (*b*). C'est le faune, le satyre des anciens, c'est l'Orang-outang de nos jours. Nous en pouvons tirer cette conclusion que le mot Dive a été primitivement le nom de l'homme ; l'idée attachée à ce mot s'est amplifiée par l'éloignement des tems, par l'obscurité de la tradition ; elle s'est dénaturée en passant dans la langue des Perses. Les hauts faits des Dives, la force dont ils étaient doués, les ont depuis élevés au-dessus de l'homme, en ont fait une espece distincte & supérieure, comme la sagesse & la prépondérance des vieillards ont consacré le mot même, & en ont fait un titre de supériorité (*c*). Ces

(*a*) Herbelot, p. 831.

(*b*) *Ibid.* p. 298.

(*c*) Les grands sont appelés seigneurs, &c. , *seniores*, plus âgés, vieillards.

Dives,

Dives, ces Péris avaient régné sur la terre pendant 9000 ans ; disent les traditions fabuleuses des Persans. Lorsque la terre fût donnée à Adam & à ses enfans, ceux-ci releguèrent ces créatures anciennes & privilégiées dans les montagnes de Caf. Ils eurent cet avantage sur une espece, qui en avait tant sur la leur. Ne reconnaissez-vous pas ici, Monsieur, ce qui a dû se passer jadis. Les hommes, en se multipliant, se sont réciproquement repoussés ; les plus forts ont chassé les plus faibles : des peuples se sont élevés, tandis que d'autres ont été détruits. La vie de Gian, fils de Gian, Monarque des Péris, est celle d'un homme ; il bâtit des pyramides ; il fait des expéditions militaires (a) : s'il a vécu 2000 ans, c'est qu'on compte sa dynastie, la durée de sa race comme la prolongation de sa vie. Les Dives ont régné 7000 ans, ils ont été forts ;

(a) *Suprà*, p. 146.

c'est-à-dire, puissans; méchans, c'est-à-dire, conquérans: ils ont tourmenté, poursuivi les peuplades isolées, qui étaient sans union & sans défense. Ils habitaient sans doute sous un climat dur qui donne de la vigueur, & dans des lieux agrestes, où le besoin du travail nécessite l'industrie. Ces tigres du Nord pillaient les plaines, & déposaient leur butin dans les cavernes des montagnes. Les agneaux du midi las de ces excursions désolantes, se sont rassemblés, ils tenaient cette bénignité d'un sol plus fertile & d'un ciel plus favorable; leur société a formé un Empire, qui fut celui des Péris: les agriculteurs sont doux, hospitaliers & bienfaisans. Les Dives cependant subsistaient toujours, & la guerre s'établit entre les deux peuples. Les Péris se fortifièrent contre un ennemi commun par l'alliance des anciens Persans, lorsque leur empire fut fondé par Caiumarath. C'est pourquoi vous voïez Hufchenk, Feridoun, le vainqueur

des Dives, se transporter aux païs des Dives & des Péris, secourir ceux-ci contre ceux-là, & rendre la paix aux uns en repoussant, en contenant les autres dans les montagnes. Les Orientaux nous attestent qu'un ancien peuple, que plusieurs peuples même, ont été détruits. *Qu'est devenu le peuple de Gian, fils de Gian ? Regarde ce que le tems en a fait.* Les Dives & les Péris ne vivaient donc plus que dans la mémoire des hommes, & ne se retrouvaient que dans les Romans. On vous explique la source de cette puissance surnaturelle, en vous disant que les Dives étaient des Géans. Toutes les traditions de la terre s'accordent pour faire de ces géans une des premières races des hommes. La circonstance de la hauteur de leur taille annonce que leur vigueur était grande, mais humaine ; elle prouve que la différence individuelle était physique.

Ces montagnes de Caf sont décrites

par des fables ; elles font pofées fur une pierre : Dieu l'agite, quand il veut faire trembler la terre. Quiconque aurait une parcelle de cette pierre pourrait faire des miracles ; elle eft d'une feule émeraude, & les raïons qu'elle réfléchit font la couleur azurée du ciel. C'eft fans doute la fource des mines de pierres précieufes ; des débris de ce pivot du monde viennent toutes nos richeffes. Ces montagnes de Caf font très-vaftes, & toutes les autres n'en font que les branches ; c'eft là que les aftres fe levent & fe couchent. On dit, *lorfque le foleil parut fur les montagnes de Caf* ; on dit *depuis Caf jufqu'à Caf*, pour dire d'une extrémité du monde à l'autre. Il faut paffer pour y arriver un très-grand efpace de païs ténébreux, où le foleil ne porte point la lumière. Nul homme n'y peut aborder, s'il n'eft conduit par quelque intelligence fupérieure, par quelque fée ou génie. Auffi eft-ce là que les Dives ont été relégués, lorfque l'homme

fut créé par Dieu pour prendre l'empire de la terre (a). Ne voïez-vous pas, Monſieur, dans ces traditions l'hiſtoire d'un peuple qui ſuccede à un autre ; l'obſcurité des tems qui confond tout, & l'orgueil d'une nation qui exagere la puiſſance des vaincus pour embellir la victoire. Le long eſpace, les païs ténébreux qu'il faut traverſer pour arriver à ces montagnes, ne vous indiquent-elles pas qu'elles ſont éloignées par une aſſez grande diſtance. Je ne vous dirai pas que ces païs ténébreux indiquent les climats du Nord ; car il faut des preuves plus fortes pour ces concluſions importantes. Mais je demande ſi les habitans d'une plaine unie, jouiſſant d'un horizon ſans bornes, ou qui du moins n'y verraient que des éminences iſolées, ſe figureraient la terre comme entourée d'une ceinture de montagnes ? S'ils diraient que le ſoleil paraît ſur leur cime,

(a) Herbelot, p. 230 & 231.

& se couche derrière elles ? S'ils mesureraient l'étendue du monde par le cercle de ces montagnes? Je pense que les expressions de la langue sont précieuses à l'histoire & à la philosophie. Ces expressions peignent ce que les hommes ont continuellement sous les yeux ; les mœurs & les objets physiques du païs. Ces expressions me décelent un peuple qui a habité des contrées montueuses, un vaste vallon couronné & défendu de toutes parts par des rochers sourcilleux. Le soleil ne se montrait & ne disparaissait qu'à leur sommet ; le monde était renfermé dans leur enceinte, & la pensée qui n'osait les franchir, y trouvait les limites de l'étendue. On reconnaît dans cette habitation l'origine du respect des hommes pour les montagnes, & du culte qu'ils voulaient y rendre à l'Être suprême. Vous vous rappelez, Monsieur, la vénération des Chinois, des Indiens pour les montagnes, les pélérinages que la dévotion

fait entreprendre à ces derniers ; ce grand vallon me paraît avoir fourni les races des Chinois, des Indiens & des Perſans.

Je le crois d'autant plus volontiers, que je remarque l'affection des Perſans pour les Péris. Ces Péris ſont bons, ils étaient puiſſans, mais pour la bienfaiſance. Je vois entr'eux & les Perſans une alliance & des ſecours réciproques : ce fait eſt déciſif dans un tems où les peuples étaient iſolés ; ce ſont des colonies qui aident la métropole. Voïez comme les Perſans ont exagéré la puiſſance des Dives, qui ont été vaincus par les Péris ; voïez comme la terre était heureuſe ſous la puiſſance de ces fées ! Ne place-t-on pas leur regne à la tête de l'hiſtoire des Perſes ? Les peuples de l'antiquité s'ignoraient, ou ſe mépriſaient entr'eux ; on n'a cet amour & ces ſoins que pour les auteurs de ſa race (*a*).

(*a*) Suivant le témoignage de M. Danville, la Perſe dans l'Ecriture porte le nom de *Paras*. Géog. anc. p. 267.

Le païs des fées est aussi nommé Schadukian, nom qui signifie *plaisir* ou *desir* (*a*). Ces mots rappellent toutes les idées de l'âge d'or. Le plaisir, c'est le bonheur goûté près de ses peres, dans cet âge d'illusion où tout est plaisir ; le desir, c'est le regret de l'avoir quitté. La Capitale est appelée la ville de diamans, ce qui annonce qu'elle appartenait à un païs riche. Eh ! dans ces premiers tems ne l'était-on pas ? L'homme même ne l'a jamais été depuis. On n'est riche, que lorsqu'on n'a rien à désirer, alors il possédait tout. Quand l'Ecriture nous peint les richesses des Patriarches, nous concevons une idée de leur opulence ; mais cette opulence est relative à leur simplicité. Qu'on nous donne leurs richesses, le luxe aura bientôt dévoré leurs troupeaux, & nous serons pauvres avec leur héritage. Il n'en est pas de même, lorsqu'un peuple compare son

(*a*) Herbelot, p. 765.

état présent à son état anciennement passé ; les relations, les détails sont perdus ; On dit, nous manquons, nous sommes pauvres ; nos aïeux ne manquaient pas, ils étaient riches. Mais comment l'étaient-ils ? C'est ce qu'on ne peut savoir, quand les détails sont oubliés : l'imagination y supplée ; elle enrichit ces hommes simples, des objets de nos desirs présens. Les hommes en descendant dans le roïaume de Golconde, au païs des mines de pierres précieuses, y ont trouvé des richesses nouvelles ; ils ont placé à leur origine des mines encore plus fécondes, parce que le païs qu'on regrette vaut toujours mieux que le païs qu'on possede. Il ne faut qu'imaginer ce que les gens qui aiment le merveilleux, ajoutent à la vérité dans leurs récits, supposer une longue filiation, un grand tems qui obscurcit les faits, qui en livre la peinture à l'imagination, & l'on se convaincra qu'on peut parvenir aisément à

une ville de diamans ; ces descriptions & ces fables me rappellent la peinture de l'âge d'or. Nous avons dit que ces idées se perpétuent de race en race : loin de se perdre, elles s'accroissent, le merveilleux se reproduit de lui-même.

Mais vous me demanderez, Monsieur, comment & pourquoi les auteurs de la race des Persans ont été transformés en Péris ? Comment de l'idée d'hommes semblables à nous, on a passé à celle de ces êtres puissans pour le bien ou pour le mal, qui ne sont plus des créatures de notre espece ? Rien ne paraît plus naturel & plus aisé à concevoir que cette métamorphose. Comme Physicien, vous savez que la lumière physique part d'un centre, & qu'elle diminue par la distance : les lumières de l'esprit s'affaiblissent de même. Supposez des colonies envoïées ; les colonies sont moins éclairées que la métropole ; c'est là que le mouvement réside, le cœur y bat, & la chaleur du

ſang y eſt plus grande que celle du même ſang chaſſé aux extrémités. Les colonies naiſſantes ont bien autre choſe à faire, que de s'occuper des progrès de la lumière ; il faut reconnaître le païs, défricher la terre, bâtir des maiſons & des villes, pourvoir à tous les beſoins de la ſociété. Dans ces tems anciens où les connaiſſances n'étaient pas fixées, conſervées par l'imprimerie, où l'on n'écrivait que ſur la pierre, & ſeulement les faits importans, le reſte était confié à la mémoire. Vous ſavez comme elle eſt ſujette à tout altérer. En fait de lumière, on perd lorſqu'on ne gagne plus. *L'ame eſt un feu qu'il faut nourrir, & qui s'éteint s'il n'augmente* (a). Imaginez enſuite des diſtances, qui rendent les communications difficiles, des révolutions qui détruiſent le peuple auteur de ces colonies, & vous conviendrez, Monſieur, qu'elles devaient dégénérer,

(a) M. de Voltaire, tome II, p. 129.

jusqu'à ce qu'elles eussent acquis assez de force pour recommencer les progrès. Mais en même tems que les lumières s'affaiblissent, que quelque ombre s'y mêle, le souvenir du passé s'aggrandit dans cette ombre, l'ombre est le païs des chimères ; c'est parce qu'on y voit mal, qu'on y voit ce qu'on veut. Vous savez, Monsieur, tout ce que la vérité & la flatterie ont dit du beau siecle de Louis XIV. Figurons-nous une colonie de Français, établie aujourd'hui dans quelque contrée éloignée & sans communication, s'y mêlant avec les habitans naturels, leur racontant les merveilles de ce regne célebre, la magnificence de Versailles, les mers unies, les eaux montant sur les montagnes pour y porter les bateaux, le Roi étonnant, maîtrisant jadis l'Europe par son ascendant ; s'ils ajoutent que dans cette Europe il existe un peuple qui voit la mer au-dessus de sa tête, & qui a la puissance de la contenir ; une Souve-

raine qui fait marcher les rochers ſur les eaux, pour venir ſervir de degrés à la ſtatue d'un grand homme ; ſi ces récits paſſent de bouche en bouche & de génération en génération, il ne faudra pas beaucoup de tems pour que les Européens deviennent un peuple de géans, & ſemblent des êtres d'une nature puiſſante & ſupérieure à l'homme. Louis XIV ſera le Monarque des génies, Catherine II une Fée qui anime le Nord par le flambeau du génie brûlant au milieu des glaces. Je conçois donc qu'on ait placé dans le païs des Fées une ville de diamans, parce que les poëtes ont vu couler dans le ſiecle d'or des ruiſſeaux de lait & de miel, ce qui n'eſt pas moins extraordinaire. Je conçois que les hommes de ce ſiecle, s'ils ont fait réellement de grandes choſes, ont pu devenir des génies & des fées, lorſque les races ont dégénéré, lorſque les ſiecles d'incapacité ſont arrivés. En comparant les races préſentes aux races paſſées,

en reconnaiſſant la ſupériorité de celles-ci ; la faibleſſe humaine a été étonnée, l'orgueil a peut-être murmuré ; & d'après le calcul des forces préſentes ſur leſquelles nous eſtimons toujours la nature, on a placé hors d'elle tout ce qui ſemblait la ſurpaſſer. Imaginez donc, Monſieur, ſi les ſiecles des Péris avaient eu leur Voltaire, ce que les Orientaux auraient pu en penſer. Auraient-ils cru qu'un ſeul homme pût réunir tant de genres différens. On aurait fait de vous ce qu'on a fait d'Hercule ; on vous aurait décompoſé pour vous rendre vraiſemblable : on aurait pris de votre génie l'idée d'une intelligence ſupérieure, & on aurait eu raiſon.

Donnons-nous la peine de conſulter la nature, nous y trouverons la ſource & le modele de toutes nos inſtitutions. L'homme ne crée rien, il a été créé lui-même ; il n'a pas une idée qui ne lui vienne des objets qu'il a ſous les yeux. Sa mémoire en conſerve les ima-

ges, son imagination les déplace, en divise plusieurs dans leurs parties, pour mêler & varier ces parties; cette combinaison est une sorte de création. Les tableaux, les compositions sont notre ouvrage, mais les élémens appartiennent à la nature; ce sont des édifices dont elle a fourni les matériaux. Les Centaures, les figures humaines avec des têtes de chien, ou des pieds d'animaux, sont des exemples de ces déplacemens de parties & de ces compositions. Les Larves & les Lares étaient les ames qui conservaient une vie spirituelle après la séparation des deux substances; les génies tutélaires, la bonne conduite & l'influence du courage & de la sagesse; les Dieux secondaires, les forces de la nature déploïées dans les phénomènes particuliers; les Dives, les Péris, les Fées qui n'étaient rien de tout cela, furent une race d'hommes; mais une race séparée par un long intervalle de tems, une race vue à travers un voile,

& dont l'idée, long-tems vivante dans le souvenir, a été exagérée ou par la crainte, ou par l'amour. Vous voïez, Monsieur, comment on s'enrichit, comment l'esprit humain acquiert dans ses voïages. On m'a fourni assez d'instructions pour passer ce que j'avais promis, & vous donner plus que vous ne m'aviez demandé ; vous voulez des nouvelles d'un peuple perdu, je vous en montre quatre : les Atlantes & un peuple voisin indiqués par Platon, les Dives & les Péris, dont la mémoire est fidellement conservée chez les Persans. Ne craignez-vous point que tant de richesses ne nous embarrassent, que le choix ne devienne difficile ? Vous savez qu'il faut toujours amasser des connaissances sans s'inquiéter de leur usage ; il faut s'en rapporter au tems qui viendra l'indiquer. Nous allons continuer nos recherches ; nous apprendrons peut-être encore quelque chose : jusqu'ici nos efforts ont été inutiles pour trouver le païs

païs des Atlantes, ne perdons point courage, nous pourrons rencontrer celui des Fées. Ce païs des Fées me plaisait infiniment dans mon enfance ; ces génies qui servent si bien les passions, sont desirés de la jeunesse : on n'a jamais ce qu'on cherche au moment qu'on le souhaite ; les illusions nous fuient, quand on se croit prêt à les saisir ! Mais les fées & les génies sont rentrés dans l'ordre des choses naturelles ; ce ne sont plus que des hommes. Aujourd'hui la raison nous éclaire, nous cherchons par des vues plus saines & plus sages ; nous allons prendre la route des montagnes ; & nous arriverons peut-être à ce païs des Fées, la patrie de l'âge d'or des premiers hommes.

Je suis avec respect, *&c.*



DIX-HUITIEME LETTRE
A M. DE VOLTAIRE.

Origine des Perfans, au-delà des remparts de l'Afie.

A Paris, ce 2 Avril 1778.

MONSIEUR, les montagnes où ont habité les Péris, au-delà defquelles les Dives ont été relégués, font les montagnes de Caf & de Damavend. Damavend fut autrefois une ville de la province d'Adherbigian, ou de l'ancienne Médie (*a*); elle eft par 37° de latitude, placée au pied d'une chaîne de montagnes qui va fe joindre au Caucafe : les montagnes de Caf ne font que le Caucafe même (*b*). Cette montagne célebre dans l'antiquité s'étend depuis la mer Noire jufqu'à la mer Cafpienne,

(*a*) Herbelot, p. 283.
(*b*) *Ibid.* p. 231.

puis descendant vers le midi, & se prolongeant au-delà de cette dernière mer, elle se courbe sous le nom d'Imaüs (*a*), pour traverser l'Asie dans sa largeur, & pour atteindre jusqu'à la Chine. Cette chaîne est une division naturelle de l'Asie ; elle sépare les climats septentrionaux des contrées plus méridionales & plus favorisées du soleil. Elle sert aujourd'hui de bornes à la Tartarie : elle a divisé jadis la Scythie en deux parties distinguées par les noms de Scythie au-delà, de Scythie en deçà des monts (*b*). Les Scythes ont donc habité au-delà de l'Imaüs & du Caucase, comme les Dives au-delà des montagnes de Caf. Les Scythes, les Tartares qui leur ont succédé, ont toujours été conquérans & destructeurs, ont souvent vécu aux dépens de ceux qui cultivaient la terre, & amassaient

(*a*) Je donnerai toujours le nom de Caucase à cette chaîne de montagnes qui traverse l'Asie.

(*b*) M. Danville, Géog. anc. t. II, pag. 317.

ses richesses, comme les Dives ont toujours été méchans, redoutés par leurs courses & par leurs guerres; ces Dives voulaient franchir les montagnes, on les y repoussait, on les retenait dans la prison que la nature leur avait marquée.

Ces montagnes offrent des gorges, des défilés où la défense est facile, surtout lorsque l'art profite de l'âpreté des lieux, & ferme des passages déjà resserrés. Dans la partie du Caucase, qui s'étend depuis la mer Caspienne jusqu'à la mer Noire, plusieurs de ces gorges, les seules sans doute qui fussent praticables, étaient fermées par des portes, connues sous le nom de portes Caspiennes, de portes d'Albanie, & en général de portes du Caucase (*a*). Ces précautions annoncent une défense nécessaire contre des courses répétées; un état de guerre entre le nord & le midi

(*a*) M. Danville, géog. anc. t. II, p. 119 & 123.

de l'Aſie. Les plus fameuſes de ces portes ſont au-deſſus de Derbend, vers 45° de latitude ; les traditions diſent qu'elles ont été conſtruites par le grand Alexandre. Mais l'Alexandre Grec aſſez fol pour aller chercher dans l'Aſie des conquêtes inutiles, & une mort prématurée, ne fut point aſſez bien reçu chez les Scythes pour entreprendre de telles conſtructions. Il faut avoir ſoumis les peuples avant de ſonger à les défendre : ce fait n'eſt fondé que ſur une équivoque de nom. Les Aſiatiques méridionaux, & toujours paiſibles, chez qui les grands exploits ſont rares, & les conquérans des prodiges, étonnés de la valeur greque & de la rapidité des conquêtes d'Alexandre, s'embarraſſant peu de ſon vrai nom, qu'ils ne connaiſſaient peut-être pas, lui ont donné le nom de Dhoulcarnein, le nom d'un ancien conquérant, qui vivait dans leur mémoire, peut-être par l'impreſſion du mal qu'il avait fait à l'Aſie ; car nous

devons dire que le nom d'Alexandre a été gravé par la terreur, & ne se prononce jamais sans exécration chez ces peuples tranquilles.

Ces portes sont par conséquent d'une fondation très-antique, puisque vous vous rappelez, Monsieur, que, selon les Orientaux, ce Dhoulcarnein fut Giamschid, ou son fils Feridoun. Vous vous rappelez encore que Giamschid bâtit la ville de Persepolis, qu'il y fit son entrée, qu'il choisit pour commencer l'année, le jour de l'équinoxe du printems, où le soleil passe dans notre hémisphère (*a*); ces circonstances, ces attentions annoncent une sorte de consécration au soleil. Nous avons dit que Giamschid paraît être venu dans la Perse (*b*), & nous en trouvons la preuve ici. S'il a fortifié les gorges vers Derbend, c'est dans le tems qu'il y habi-

(*a*) Hist. de l'Astr. anc. p. 130.

(*b*) Seconde Lettre à M. de Voltaire, p. 43.

tait, ou c'eſt au moment que laiſſant ce païs pour s'établir à Perſépolis, il a voulu aſſurer les frontières de ſon Empire. Mais on peut douter ſi Giamſchid, eſt deſcendu de la Médie & du Caucaſe dans la Perſe, ou s'il eſt parti du centre de ce roïaume pour l'étendre par des conquêtes juſqu'au pied du Caucaſe, qui devenait une borne naturelle ; c'eſt ce qu'il s'agit d'examiner.

En voïageant chaque peuple tranſporte ſes denrées, le Chinois arrive avec du thé, l'Arabe avec du café, le Malais avec des épiceries. Comme le climat nous maîtriſe, les hommes indiquent encore par leurs habitudes les païs où ils ſont nés. Si vous étiez, Monſieur, dans un de ces ports de commerce où toutes les nations ſe réuniſſent, & que vous y viſſiez deux hommes, dont l'un fût vêtu de fourrures, & l'autre portât un paraſol ſur ſa tête, ne concluriez vous pas que le premier ſort d'un climat, où le froid force de dépouiller

les animaux ſauvages pour ſe vêtir, tandis que l'autre quitte un païs où il faut ſe défendre du ſoleil ; tous deux conſervant leurs habitudes dans un climat tempéré, où ces précautions ne ſont pas néceſſaires. Cette concluſion eſt juſte & naturelle ; & en conſidérant ainſi les inſtitutions & les uſages des peuples, on en pénetre plus facilement l'eſprit. Si un homme ſe préſente portant du feu avec lui, vous jugerez que cet homme eſt né ſur une terre ſouvent réfroidie par les glaces ; & ſi cet homme ſe proſterne devant ſon braſier, s'il y fait ſa prière, vous direz, il le remercie avec reconnaiſſance, ou il l'invoque comme un être utile. Cependant, Monſieur, vous avez vu les Mages entourer dans la Perſe l'autel où le feu ſacré eſt adoré ; vous connaiſſez les temples de Rome, où cet élément ſacré était conſervé, & avait un culte ſous le nom de la Déeſſe Veſta. Ces temples avaient été faits à l'imitation

des pyrées (*a*) établis dans la Perse. Ce culte fut apporté d'Asie en Italie par Enée (*b*), ou par les Phrygiens qui vinrent s'y établir. L'adoration du feu, le soin de le conserver, étaient donc les caractères du culte des Mages. Cette conservation n'était pas seulement confiée aux prêtres, chacun devait avoir du feu dans sa maison, ou du moins à l'entrée, & dans cette piece que du nom de Vesta on a nommée Vestibule (*c*). Vous voïez qu'Enée avant d'abandonner sa patrie, retire le feu sacré de son foïer domestique (*d*), pour qu'emportant son pere & conduisant son fils, il ne laissât rien qui lui fût cher aux lieux qu'il ne devait jamais revoir. Dans les tems anciens & modernes le feu a donc été un Dieu de l'Asie. Si la crainte a fait quel-

(*a*) Dans l'Orient, les *Pyrées* sont les temples du feu.

(*b*) Bannier, t. II, p. 365.

(*c*) Ovide, fastes, liv. VI.

(*d*) Eneïde, liv. II.

que Dieu, elle n'a pas fait celui-là ; car on ne se prescrit pas la conservation de ce qu'on craint ; on n'emporte point ce qu'on redoute avec soi, en le plaçant sur la ligne d'un pere & d'un fils.

Ce culte me paraît donc un culte de reconnaissance. Or le feu n'a que deux usages essentiels, celui de cuire nos alimens, & celui de nous réchauffer : on a mangé sans doute long-tems de la chair crue ; la cuisson n'est qu'un rafinement. Quelle que puisse être la gourmandise des hommes, j'ai peine à croire qu'elle mene à la dévotion ; tout ce qui tient à la religion me semble trop respectable pour lui donner une telle origine : ce sentiment qui nous éleve, est né du sentiment des bienfaits. Mais le véritable bienfait du feu est la chaleur qu'il nous rend, quand nous l'avons perdue. Comment cette chaleur artificielle serait-elle un bienfait dans la Perse, où la nature donne une chaleur excessive ? La Perse a de grandes pro-

vinces presque inhabitées par le défaut d'eau. Ne voïez-vous pas qu'on y couche sur les terrasses ? Les poësies ne respirent que l'ombre des arbres ; le plaisir soupire après la nuit, qui l'invite par sa fraîcheur : le soleil n'y voit ni les repas, ni les fêtes de l'amour, la joie attend son départ. Les descriptions des lieux magnifiques ou voluptueux, vous montrent des salles revêtues de marbre, au milieu est un bassin avec des eaux jaillissantes ; cette humidité desirée dans l'ombre de ces lieux fermés, au milieu des marbres toujours froids, indique l'excès de la chaleur. Pour ne pas frissonner à ce récit, j'ai besoin de me rappeler les ardeurs du midi dans les jours si rares de nos étés ; & lorsque je me représente un climat où ces précautions sont nécessaires, je ne conçois pas une fête semblable à celle des Persans, qui allument une fois par an de grands feux pendant la nuit, autour desquels ils font des festins & des

danses (*a*). On fuit la chaleur tous les jours, & dans cette solemnité on semble la chercher pour se réjouir. C'est un ancien usage conservé : c'est la mémoire d'une joie qui ne subsiste plus. Si le feu eût été découvert dans la Perse, je ne crois pas qu'il eût dû exciter beaucoup de reconnaissance ; où l'hiver est inconnu, le feu doit être sans usage. Comment encense-t-on, comment déifie-t-on ce qui est inutile ? C'est dans les climats où le froid exerce un long empire, où réside l'hiver accompagné de glaces perpétuelles & accumulées, que la découverte du feu a été une faveur du ciel, un bienfait pour l'humanité. L'homme qui sentait prêtes à se glacer les sources de la vie, a dû croire que la vie lui était rendue. Le froid est un ennemi que lui suscitait la nature, le feu qui le combat, qui le force à disparaître, ne pouvait être qu'un Dieu

(*a*) Herbelot, p. 341.

bienfaisant & secourable. Vous imaginez, Monsieur, combien l'essence même du feu a favorisé ces idées; le feu, remarquable par le mouvement le plus actif, par la puissance qu'il a de tout détruire: on lui a livré les troncs des arbres, les dépouilles mortes de la terre, & on lui a dit, consumez, vivez pourvu que nous vivions. En même tems le feu a présenté à l'homme, attristé par l'absence du soleil, vivant dans la nuit, une lumière consolante; il a éclairé les ténebres d'une partie de l'année, il en a chassé l'ennui, la peur & toutes les chimères qui voltigent dans l'ombre: il a donc réchauffé les corps glacés, & ranimé, égaïé les imaginations, devenues sombres comme la terre. Ces services valaient bien des autels. Mais ce feu produit par la foudre descendue, ou donné par le hasard dans le choc d'un caillou, ce feu né au sein des glaces, & qui dut y paraître étranger, vous jugez comme il a dû être précieux;

on craignit de le perdre, & de ne pouvoir le retrouver. De là le ſoin de le conſerver ; ce ſoin ſacré confié à des prêtres, à des vierges pures comme lui. On a décerné des peines très-ſévères pour la négligence. Et ſans cela quelle eût été l'abſurdité de ces loix pénales! Les hommes n'établiſſent point d'uſages, encore moins de loix ſans raiſon. Comment dans un païs tel que la Perſe & l'Italie, où les tonnerres doivent être fréquens, où le ſoleil, qui brûle tout, ſemble toujours prêt à produire le feu, aurait-on eu tant de peur de le perdre; aurait-on inſtitué des colleges de Mages & de Veſtales pour le conſerver ? Je vous avoue, Monſieur, que cette origine du culte du feu dans le Nord, dans les climats des glaces & de la nuit, me paraît la ſeule vraiſemblable, & même, ſi j'oſe le dire, la ſeule naturelle. J'applique ici, & encore avec plus de raiſon & de force, tout ce que je vous ai dit ſur la naiſſance du culte du

Soleil. On ne peut s'empêcher de sentir dans la Syrie que le soleil y est nécessaire ; & si cette conviction ne m'a pas paru suffisante pour mener à l'adoration, du moins elle est de justice. Mais ici les preuves sont encore plus fortes & plus sensibles. Non-seulement le feu n'est pas nécessaire, il est inutile dans la Perse ; on ne doit pas l'adorer, on doit le fuir. Voulez-vous une preuve d'un autre genre ? Nous la trouverons dans le nom même du feu : le mot grec est *pyr* ; on le reconnaît dans un ancien mot égyptien *pyramis*, qui signifiait pyramide (*a*) ; mais ce mot pyr est phrygien, c'est Platon lui-même qui le déclare (*b*). Or dans l'Edda suédois, dans l'ancien livre d'un païs où il est difficile de se passer de feu, le feu est nommé *fyr*, *fur* (*c*). Ces dénominations

(*a*) Pline, liv. XXXVI, c. 8.

(*b*) Platon, *in Cratyl.*

(*c*) Rudbeck, *de Atlanticâ*, tom. I, p. 805.

sont évidemment les mêmes ; & d'autant plus que les Grecs, dit-on, prononçaient *pyr*, comme nous prononçons *pur*. Ces deux dénominations *pyr* & *fyr* ont la même source, dérivent du même mot, qu'un peuple a communiqué à l'autre. Mais je le demande, où le feu a-t-il dû d'abord être connu & nommé, si ce n'est dans le climat où son usage est le plus utile ? Ce sont donc les peuples du Nord qui ont apporté le feu, & son nom dans la Phrygie, d'où il a passé dans l'Egypte & dans la Grece. Le feu a donc été recueilli, conservé, adoré dans les climats où il a été nécessaire & bienfaisant ; son culte en est descendu dans les païs plus méridionaux, comme les eaux coulent des montagnes, où elles se déposent & s'amassent. C'est de ce culte qu'on a passé à celui du Soleil, lorsqu'on est parvenu à des contrées où le feu devenait inutile. Le grand feu universel, qui se conserve de lui-même, méritait plus d'hommages,

d'hommages ; l'autre ne fut plus adoré que comme son emblême (*a*).

Alors, Monsieur, puisque nous avons reconnu l'habitant du nord à sa fourrure, nous penserons que l'homme qui porte du feu est son compatriote ; Vous pouvez juger qu'il est étranger dans le païs où le feu est lui-même étranger. Dès que les Perses ont étendu leur empire jusqu'au pied du Caucase, ils ne sont pas remontés vers le nord, ils se sont au contraire portés vers le midi. Giamschid a quitté ces montagnes pour descendre dans les plaines, où il a fondé Persépolis (*b*). Je ne sai si les idées nouvelles que je vous propose répandent un prestige autour de moi ; mais ces conclusions me

(*a*) Les Lapons adorent le Soleil, & respectent le feu comme son image. Voïage en Laponie, œuvres de Regnard, tome I, p. 186.

(*b*) Deuxieme Lettre à M. de Voltaire, pages 42 & 43.

paraissent de la plus grande évidence ; elles me semblent plus sûres que la tradition & l'histoire même : car la tradition est souvent corrompue ; l'histoire est menteuse, la vanité nationale & tant de préjugés l'alterent ! Combien les variations des langues, les équivoques des noms des peuples, les changemens des dénominations géographiques n'y ont-ils pas introduit de notions fausses ! Ici nous ne consultons que les besoins des hommes, les inclinations, les affections, qui y sont relatives, & qui ne changent point ; nous jugeons sur la nature & sur la raison qui sont éternelles & invariables.

Ce n'est pas que l'ancienne histoire, toute obscure qu'elle est, ne joigne quelques faits à la lumière de ces résultats philosophiques. Herbelot vous dira que les premiers pyrées connus ont été trouvés dans l'Adherbidgian, qui est la partie la plus septentrionale de l'ancienne Médie, & toujours sur des mon-

tagnes (*a*). Je vous ai fait remarquer que Zoroaſtre, le reſtaurateur de ce culte, ſorti auſſi des montagnes, avait inſéré dans ſes récits des deſcriptions, qui portent l'empreinte du climat de 49° (*b*), d'un climat plus ſeptentrional que le Caucaſe ; vous voïez que Giamſchid a fortifié cette chaîne de montagnes, ou fermé le paſſage par des portes. Il y habitait ſans doute ; un de ſes ancêtres Caiumarath, qui fut, dit-on l'auteur du culte du feu, y habitait ſans doute également. Toutes les guerres avec les Dives ont leur théâtre près des montagnes de Caf, qui ne ſont que le Caucaſe (*c*). Vous verrez encore par les traditions orientales, que *Surkage*, Géant & Dive du tems d'Adam, régnait ſur les montagnes de Caf. Il obéit à l'ordre de Dieu, il ſe ſoumit au

(*a*) Herbelot, p. 105 & 528.

(*b*) Huitieme Lettre à M. de Voltaire, p. 142.

(*c*) *Suprà* ſeizième Lettre, p. 140 & ſuiv.

pere des hommes ; il défendit à ses sujets de molester les enfans de Seth ; & ce dernier, sur sa demande, lui donna *Rucail* son frere, & fils d'Adam, versé dans toutes les sciences, pour l'éclairer & gouverner ses états. C'est dans ce tems, disent ces mêmes traditions, que Caiumarath commença à régner. Je n'ai garde, comme vous le croïez bien, Monsieur, d'adopter ces traditions entières, je vois qu'elles sont mêlées de fables. Je ne décide point si elles sont relatives aux tems qui ont précédé ou suivi le déluge ; mais je vois qu'elles parlent toujours des montagnes de Caf ou du Caucase. Je vois quels sont les commencemens de l'histoire de Perse ; & lorsque la critique & la philosophie me forcent d'établir que le culte du feu est un culte du Nord, je pense que ce culte a franchi ces montagnes pour descendre vers le midi, & je conclus que c'est au nord du Caucase qu'il faut chercher l'origine des Persans qui ont ap-

porté ce culte. Vous vous rappelerez sans doute ici, Monsieur, l'histoire de Prométhée qui déroba le feu du ciel, & qui, suivant Hésiode, le conserva dans la tige de la plante, nommée férule, dont la moëlle se consume lentement, & où le feu couve & brûle sans endommager l'écorce. Prométhée régna aux environs du Caucase ; c'est sur cette montagne que l'aigle le dévore. La fable, ou plutôt la tradition greque, se joint donc à la tradition orientale. Vous conviendrez que soutenu, guidé par tant de témoignages divers, il est bien difficile que je me sois égaré.

Rubruquis, Carpin, qui voïagèrent dans la Tartarie sous le regne de Saint Louis, il y a plus de 500 ans, rapportent que les peuples qui habitent au-delà de ces montagnes, ont des devins qui purifient par le feu tout ce qui est impur (*a*). Ils adorent le soleil, le feu,

(*a*) Voïage de Rubruquis, p. 239.

le côté du midi comme ſi c'était une divinité (*a*). Dans leurs aſſemblées, dans leurs cérémonies pour l'élection des Kans, ils tournent la face vers le midi, & font vers cette partie du monde leurs génuflexions & leurs prières (*b*). Si vous joignez à ces faits, celui des Maſſagetes, nation Scythe, qui adorait le Soleil, vous conviendrez que le feu, le ſoleil ont été, ſont peut-être encore vénérés, adorés dans cette contrée élevée de l'Aſie, qui fut jadis l'habitation des Scythes, qui eſt aujourd'hui celle des Tartares; & vous aurez de nouvelles probabilités en faveur de l'opinion, que le culte du feu & du ſoleil eſt né au-delà du Caucaſe.

Le même voïageur Rubruquis nous aſſure que ce païs du pied du Caucaſe, & aux environs de Derbend, eſt un lieu délicieux par ſa beauté & par ſa

(*a*) Carpin, p. 325, 326.
(*b*) *Ibid.* p. 415.

bonté. Je conçois que les ancêtres des Perſans y aient été attirés, je conçois qu'ils ont paſſé par le Caucaſe, & qu'ils ont fermé les portes après eux, pour empêcher les Dives leurs ennemis de les ſuivre, & pour jouir ſeuls de cette rencontre précieuſe. Les Péris qui habitaient les vallons de ces montagnes reſtèrent leurs amis ; ils habitaient la métropole de leur colonie.

Le rempart de ces portes Caſpiennes eſt une défenſe ; il prouve un état de guerre. Je me rappelle cette grande muraille, conſtruite par les anciens Monarques de la Chine, pour la défendre contre les invaſions du Nord ; on a donc toujours craint le Nord : & cet ouvrage immenſe qui enveloppe la Chine par le ſeptentrion, démontre combien les peuples, qui en étaient voiſins de ce côté, furent nombreux & redoutables. La petite province de Koanton, entre la Chine & la Corée, eſt enfermée & fortifiée par une longue paliſſade de

pieux, qui la sépare & la défend de ses voisins septentrionaux (*a*). La Corée elle-même s'était enveloppée du côté du Nord, par une forte muraille semblable à celle de la Chine (*b*). Cette muraille a été détruite en partie dans une irruption des Tartares Manchous ; car les précautions contre la force ne prévalent que pendant un tems ; les obstacles irritent les efforts, & tôt ou tard les remparts sont forcés. Mais ce n'est pas tout, Monsieur, on me parle d'un autre rempart qui a existé dans l'Asie ; on le nomme le rempart de *Gog* & de *Magog*. Quelle que soit la barbarie de ces noms, ce n'est pas un son dur qui doit nous arrêter ; l'existence, le lieu de cette nouvelle fortification doit nous intéresser ; je vous propose de la chercher. Ces peuples de Gog & de Magog habitaient,

(*a*) Voïez la carte d'Asie en six feuilles par M. Danville, & la petite carte à la fin de ce volume.

(*b*) Hist. gén. des voïag. t. XXIV, p. 304.

dit-on, sur des montagnes très hautes & très-escarpées, où aucune voiture ne pouvait aller. Les denrées, les marchandises s'y transportaient à dos d'hommes, & de chevres qui sont très-grandes dans ce païs ; on emploïait dix-sept jours à monter & à descendre avant d'arriver à eux (*a*). Ces traditions des anciens peuples nous ramenent donc toujours aux montagnes ; vous voïez par la circonstance des dix-sept jours emploïés d'abord à monter, ensuite à descendre, que ces peuples habitaient un vallon, environné & défendu par des montagnes presque inaccessibles. Nous aurons un conducteur pour notre voïage. Le Calife Vathek, le neuvième de la race des Abassides, l'an 228 de l'hégire, ou 842 de notre ère, fut curieux de savoir si ce rempart, fameux par tant de traditions Asiatiques, avait en effet quelque réalité. Il fit partir un savant nommé

(*a*) Herbelot, p. 479.

Salam, muni de toutes les choses nécessaires, & sur-tout des livres qui faisaient la description de ce rempart. Salam traversa l'Arménie, la Médie septentrionale, & arriva chez le Prince qui régnait à Derbend, au pied du Caucase. Ce Prince lui donna des guides, qui le conduisirent par trente-six journées de chemin vers le Nord, où il trouva des villes ruinées, qu'on lui dit avoir été la demeure des peuples de Gog & de Magog; les maisons n'étaient que des masures sans habitans. Derbend est environ par 42 degrés de latitude; quand ces journées ne s'estimeraient qu'à quatre lieues chacune, les trente-six feroient 144 lieues, qui valent à-peu-près 60°, & placeraient le païs de Magog vers 48° de latitude. Enfin Salam marcha encore pendant vingt-sept jours: on ne dit pas dans quel sens; il y a lieu de croire que c'est vers l'Orient, en tournant au-dessus de la mer Caspienne, & il arriva dans un

lieu nommé en Arabe *Hafna*, à cause de son assiette très-forte, & presque inaccessible. C'est là qu'il vit le rempart, objet de son voïage ; il le trouva entièrement conforme aux descriptions contenues dans ses livres. Il revint par un autre chemin, & mit deux mois de marche pour atteindre Samarcande ; puis se rendit à Samara où siégeait le Calife, & acheva son voïage, qui avait duré en tout deux ans & quatre mois (*a*). Tout ce détail a bien l'air de la vérité. M. Danville, qui a discuté dans un excellent mémoire (*b*) la position de ce rempart, le place vers 48° de latitude. Je conclus, Monsieur, deux choses de tout ce récit ; la première ; que ces remparts ne sont ni les portes Caspiennes, qui n'étaient pas si élevées vers le Nord, ni la grande muraille de la Chine, qui est beaucoup plus à l'Orient ; la

(*a*) Herbelot, p. 470, 471.

(*b*) Mém. de l'Acad. des Inscript. t. XXXI.

feconde, qu'ils n'ont point été conftruits pour fe défendre contre les irruptions des peuples de Gog & de Magog, ou du moins de ces deux peuples enfemble; mais qu'au contraire l'un de ces peuples qui habitait en deçà, s'en eft fait un abri contre l'effort des peuples feptentrionaux.

Je vois donc, Monfieur, le mur & les paliffades de la Corée, la grande muraille de la Chine, le rempart de Gog, les portes Cafpiennes du Caucafe, ouvrages de l'art, fe joindre aux montagnes efcarpées, aux fortifications de la nature pour former une vafte circonvallation, qui fépare le midi d'avec le nord de l'Afie. Ce rempart placé à la Chine à la hauteur du 40e degré de latitude, placé à la hauteur du 42e vers Derbend, de la mer Cafpienne à la mer Noire, fe releve vers le Nord, dans l'intervalle compté entre la Chine & la mer Cafpienne, il fe porte jufques vers le 48e degré de latitude, pour atteindre

la distance de l'équateur, & la demeure du peuple instituteur que j'ai déjà soupçonnée. Ce peuple savant habitait sans doute en deçà des montagnes. Au-delà sont restées les mœurs agrestes, l'ignorance; dans l'intérieur la civilisation s'est établie, les lumières sont nées; & ces barrières élevées contre le Nord étaient la ligne de démarcation, comme au Pérou les montagnes des Cordilières séparent deux saisons de la nature, & portent leurs sommets neigeux dans l'atmosphère, aïant l'été ou le printems d'un côté, & l'hiver de l'autre. Les peuples du Nord, arrêtés par ces remparts, ont erré autour de ces montagnes, ils ont accrû leur force, ils se sont multipliés pour la guerre & pour les conquêtes; tandis que les autres, vivant sous un ciel plus doux, ont commencé à prendre un esprit de paix, ont cultivé les arts & les sciences, & ont porté l'excès de leur population vers le midi, où ils devaient trouver la cha-

leur, la moleſſe, & perdre dans le repos & dans l'abondance le génie qui leur avait marqué une place diſtinguée dans l'hiſtoire des hommes.

Non-ſeulement nous devons chercher vers ces montagnes l'origine des Perſans ; mais nous y devons trouver également, quoique par des preuves moins poſitives, celle des Indiens & des Chinois. La langue du Hanſcrit ne vous a-t-elle pas démontré, Monſieur, que les Brames ſont étrangers à l'Inde (*a*) ? M. le Gentil ne vous a-t-il pas dit qu'ils étaient venus du Nord (*b*) ? Bénarès, la ville la plus ſavante, la plus ancienne, n'eſt-elle pas en même tems une des plus ſeptentrionales de l'Inde ? Elle eſt voiſine du Thibet. Or M. Danville nous apprend qu'une des rivières qui ſe jettent dans le Gange porte le nom

(*a*) 3[e] Lettre à M. de Voltaire, p. 82 & *ſuprà* p. 19.

(*b*) M. le Gentil, Mém. de l'Acad. des Sciences, année 1773.

de Brahma ; elle prend ſa ſource dans le Thibet, où réſide le grand Lama, & elle coule comme les lumières ont jadis deſcendu. Une ancienne relation rapporte qu'il eſt dans l'Aſie, entre la Sérique & l'Inde, un païs habité par des Brahmanes ; M. Danville vous dira que c'eſt le Thibet (*a*). Les habitans mangent de toutes ſortes de viandes, à l'exception de celle de la vache, qu'ils adorent comme la nourrice primitive & reſpectable du genre humain (*b*). Le culte eſſentiel du Thibet eſt donc le même que le culte eſſentiel de l'Inde ? Les Lamas ſont donc des Brames ; & comme ils remontent vers le Nord juſqu'au 50[e] degré de latitude, juſqu'à Selinginskoi, nous aurons une probabilité que les Brames ont tenu cette route pour arriver dans l'Inde ; & cette probabilité ſera confirmée par les péle-

(*a*) Géog. anc. t. II, p. 349, 350.

(*b*) Hiſt. gén. des voïag. t. XXV, p. 349.

rinages que la dévotion fait faire aux Indiens dans cette partie de la Sibérie (*a*). Leur vénération pour le mont Pir-penjal, n'indique-t-elle pas que leur origine fut en effet dans les montagnes du Caucase ? Vous verrez, Monsieur, dans l'histoire de l'Astronomie moderne, que les Chinois ont connu une ville nommée Kant-gù, placée vers 46° de latitude, où l'on suivait la loi des Brames (*b*). Voilà pour les Indiens. Quant aux Chinois, je vous ai déjà rapporté la tradition d'une Princesse nommée Nanca, qui partie du 62e degré de latitude, est arrivée en Chine pour y fonder la ville de Nankin. Cette tradition, quand elle ferait fabuleuse, ferait toujours une présomption en faveur de l'origine septentrionale des Chinois; mais les Orientaux avouent que les noms de Gog & de Magog, de Gin & de

(*a*) Hist. gén. des voïag. t. XXV, p. 370.
(*b*) Hist. de l'Astron. mod. t. I, p. 275.

Magin,

Magin, de Tchin & de Matchin, sont synonymes (*a*). Tchin est le mot oriental dont nous avons fait le nom de la Chine; & quoique les Chinois ne donnent point ce nom à leur Empire, il n'en est pas moins apparent que cette dénomination des Orientaux suppose une descendance. Mais si vous consultez les Chinois, vous en trouverez des traces marquées. La province de Chan-si, la plus septentrionale de la Chine, cette Province qui n'est séparée de la Tartarie que par la grande muraille, fut la première habitée. Les nouveaux venus s'y établirent, après avoir reconnu que le climat était agréable & sain (*b*). Ces étrangers étaient du païs habité depuis par les Tartares Mancheous. Un fleuve célebre y coule sous le nom de Songari; ce fleuve est large, profond, navigable & abonde en poissons. Il prend sa source

(*a*) Herbelot, p. 528.

(*b*) Hist. des voï. t. XXII, p. 225.

dans les montagnes de *Chang-pe chang*, ce qui ſignifie la montagne blanche. Les Chinois racontent beaucoup de fables ſur cette montagne, & ſe vantent d'en être deſcendus comme le fleuve Songari (*a*). Ces traditions ſuffiſent bien pour nous éclairer ſur des origines auſſi éloignées par la diſtance des lieux, que par l'intervalle des tems. On voit que les Indiens, les Chinois, les Perſans ſont partis de la ligne de circonvallation que nous avons tracée dans l'Aſie ; on voit que la tradition greque nous a fait ſuivre les pas des Atlantes juſqu'au Caucaſe & juſqu'à la même ligne : en même tems que cette chaîne eſt une barrière, elle eſt encore une commune origine.

Cette longue ſuite de remparts nous indique donc, Monſieur, une ſéparation totale de l'Aſie en peuples du Nord & en peuples du Midi ; une répétition d'efforts chez les uns, une continuité

(*b*) *Ibid.* t. XXIV, p. 316.

de défense chez les autres. Cette division se trouve marquée dans l'histoire comme sur la carte ; on vous parle des Scythes au-delà & en deçà de l'Imaüs (*a*). On cite les peuples de Gog & de Magog, & on assure que la particule *ma* exprime la position, & signifie en deçà des montagnes. Vous voïez que les Péris retranchés derrière ces montagnes, repoussent sans cesse les Dives leurs ennemis qui tentent de les passer. Cette division est un grand caractère que nous avons dû saisir. Tous les peuples méridionaux de l'Asie sont descendus, sortis de ces montagnes ; mais ils les avaient franchies : leur origine est au-delà, & dans les plaines où habitaient leurs ennemis mêmes. Ces peuples grossiers du Nord sont une ancienne branche du genre humain, qui a fait souche pour l'Asie entière. Si les peuples qui en sont issus ne leur ressemblent plus, c'est

(*b*) M. Danville, géog. anc. t. II.

comme les descendans d'une famille enrichie ; polis & corrompus, ils ne ressemblent point à leurs auteurs rustiques & justes. Si on considere ces nouveaux peuples du Nord du côté de l'esprit & des connaissances, c'est la lie de la race humaine, c'est le dépôt d'une substance épurée : mais si on les envisage du côté de la force, elle leur est inhérente ; ils ne l'ont jamais perdue ; ils sont nés pour se rendre les maîtres de la terre. Cette soif de conquérir, ainsi que le pouvoir de la satisfaire est dans leur nature ; ils sentent ce pouvoir dans leur inaction, comme je sens dans le repos la faculté que j'ai de me mouvoir. Ces Tartares errans, occupant un vaste païs avec peu d'hommes, transportant dans ces déserts leurs troupeaux & leurs tentes, ont un orgueil égal à leur misère ; ils nourissent le desir & l'espérance d'asservir le monde (*a*) ; & lorsque des moines furent

(*a*) Carpin, Voïage en Tartarie, p. 374 & 380.

députés vers eux par S. Louis pour les convertir, ces nomades voulaient que ce Monarque ſi grand & ſi éloigné d'eux leur payât le tribut, & ils répondirent à ſes exhortations par des menaces. Doués de ce caractère turbulent & audacieux, on peut juger, & l'hiſtoire le confirme, que leurs débordemens ont été fréquens. Ils ont ſouvent franchi les montagnes, forcé les retranchemens de la nature & de l'art; les conquêtes & les dévaſtations de Gingiskan & de Tamerlan, ne ſont que des répétitions & de nouveaux exemples. L'hiſtoire de Perſe vous a déjà parlé de l'irruption d'Afraſiab, nous en trouverons encore d'autres. Mais ces Tartares modernes que vous nommez les tigres du Nord, amenés par leurs chefs barbares, ne ſont que de jeunes eſſaims venus à la ſuite des premiers, des rejetons ſortis d'un tronc vigoureux & antique, dont la faux du tems a raſé les premières branches. Ces tigres ont égorgé les agneaux

du midi, qui font cependant de leur race ; le ciel en a fait des agneaux pour qu'ils devinssent une proie plus facile. Dans cette partie du monde, comme dans la fable de Saturne, les peres dévorent leurs enfans ; & comme dans l'histoire des hommes, les freres dépouillent leurs freres. Les terres, les biens sont une occasion de guerre, l'envie harcele la jouissance ; on perd par la force ce qu'on a acquis par elle. La même raison qui a porté le premier essaim d'hommes à franchir ces montagnes, en a amené un second sur ses pas ; c'est le besoin de subsistance & l'attrait d'un beau ciel : il n'a fallu peut-être qu'un petit nombre de générations pour produire ce second essaim. Le premier s'est défendu, s'est muni de remparts ; les prétentions & les attaques ont été repoussées, la possession a prévalu : mais on se fortifiait d'un côté, tandis qu'on s'amollissait de l'autre. Les essaims qui demandaient de nou-

velles demeures, se multipliaient avec les générations, les efforts croissaient, devenaient plus redoutables, en même tems que la défense restait la même, ou devenait plus faible. Ces efforts s'accumulaient contre les remparts des montagnes, comme les eaux s'élevent sur une digue, & finissent par la renverser. Le monde moral & le monde physique ont la même marche; nous nous poussons comme les flots de la mer, & nous nous succédons les uns aux autres. Vous ne serez donc point étonné que les peuples amollis du midi, tant de fois conquis, pillés, égorgés par les Tartares, soient cependant sortis du même païs, & peut-être de la même tige que ces déprédateurs. Ceux-ci avaient été déprédateurs comme ceux-là.

Vous voïez, Monsieur, qu'il nous faut remonter, soit pour les tems, soit pour les lieux dans la plus haute antiquité & dans l'Asie septentrionale, pour trouver les premiers exemples de ces

débordemens, & les païs d'où ces torrens sont descendus. Je vous propose de passer le Caucase, l'Imaüs, & cette vaste chaîne de montagnes qui séparent les peuples connus, les Chaldéens, les Persans, les Indiens, les Chinois du païs où fut leur origine. Je me souviens de vous avoir vanté cette origine, de vous avoir dit qu'elle était regrettée, & qu'elle avait donné naissance à la fable de l'âge d'or; je vous annonce le païs des Fées, & je vous montre des lieux agrestes & sauvages. Je sens que ces montagnes vont vous en dégoûter. Ce n'est pas que vous ne soïez familiarisé avec leur sommet blanchi par la neige & perdu dans les nues, avec leurs flancs creusés en précipices où croissent les pins antiques. C'est là que la nature est grande & imposante! C'est là qu'elle offre des tableaux dignes d'un peintre comme vous! Habitant du mont Jura, on vous a fait peur du Caucase; je vous supplie de me permettre une réflexion.

L'aspect des choses mêmes de la nature dépend de nos idées ; l'imagination les maîtrise, & les transforme à son gré. Si je suis triste, les sites qui m'environnent, la nature elle-même est triste comme moi ; jeune, c'est sa verdeur & sa force qui me frappent ; vieux, je ne vois que sa défaillance. Ce n'est pas le moïen d'embellir le Caucase, que de vous y conduire par l'espérance d'y trouver l'âge d'or. Les torrens qui en ont sillonné les cavités, ne sont point des ruisseaux de lait & de miel ; les pins antiques & sombres ne ressemblent point aux ombrages frais, où la jeunesse se jouait avec l'innocence. Mais, Monsieur, c'est une grande vérité qu'on regrette les lieux de sa naissance ; l'imagination les embellit, & d'autant plus qu'elle a plus le loisir de travailler dans une longue absence ; & lorsque nous les revoïons après cette absence, nos amis n'y sont plus, les habitans sont changés, le tems nous a changé nous-

mêmes : ces lieux ont perdu leur charme réel, celui de la jeuneſſe que nous n'avons plus. Je ne ſerais pas étonné de trouver l'âge d'or dans ces montagnes. Les Suiſſes vos voiſins, dont la plupart habitent des montagnes, vivent du lait de leurs troupeaux, comme les Patriarches, ne vous montrent-ils pas qu'on y peut vivre heureux, y conſerver une image de ces ſiecles de juſtice & d'innocence ? A cette hauteur ſur la terre, on s'éloigne des vapeurs groſſières & peſtilentielles, & les mœurs y ſont pures comme l'air qu'on y reſpire. Je conçois que ces montagnes reſſerrent & contiennent le bonheur ; je conçois qu'elles auraient pu enfanter des regrets. Cependant ſi vous voulez des plaines riantes, nous appercevrons après ces montagnes un païs immenſe ; il a des cantons fertiles, agréables, & qui ont pu mériter le ſouvenir : nous y pouvons trouver le berceau que les peuples ont orné de tant de fables. Nous marchons

à tâtons dans l'antiquité, nous suivons une trace faiblement marquée, une trace où tant de vestiges sont effacés; je ne puis ni tout deviner, ni tout vous dire, il me suffit que le fil qui nous conduit ne se rompe pas. Je vous ai déjà amené par des faits liés jusqu'au pied du Caucase; nous allons entrer dans la Tartarie, & je me consolerai des vrais détails d'une histoire ensevelie presque entière dans l'oubli, si j'en puis saisir les principaux traits, vous indiquer la marche que les hommes ont suivie, vous restituer les peuples perdus que vous redemandez, & ressusciter ainsi des vérités qui soient dignes de votre génie.

Je suis avec respect, *&c.*



DIX-NEUVIEME LETTRE
A M. DE VOLTAIRE.

Considérations ſur le local de la Tartarie & ſur ſa population.

A Paris, ce 9 Avril 1778.

En vous tranſportant ſur ces montagnes, Monſieur, je vous ai conduit au lieu le plus haut du globe, ou du moins de l'Aſie; je vous place par la hauteur du ſol comme la nature vous a placé par le génie. Mais cette élévation où nous ſommes, ne conſiſte pas dans les ſeules éminences: les plaines qui ſont à nos pieds, ſont les larges ſommets d'autres montagnes: ces ſommets ont porté jadis des empires. Nous n'avons point de mot pour nommer ces grandes terres, élevées ſur d'autres terres comme nos collines ſur nos petites plaines; permettez-moi de déſigner ces terres ſous le nom de *plateaux*. Le langage familier fournit des

termes que l'uſage peut annoblir ; les mots ſe généraliſent, & ſur-tout s'aggrandiſſent avec les idées. Vous appercevez de la hauteur où vous êtes, que l'Aſie s'incline devant vous ; elle deſcend vers la mer glaciale, par des plans diſtribués comme des gradins, par ces *plateaux*, qui ſe ſuccedent, différemment élevés & ſouvent enfermés par des cercles de montagnes plus hautes. Vous êtes à la ſource de la fertilité, les eaux qui la produiſent s'amaſſent autour de vous ; c'eſt le grand réſervoir de la plus vaſte partie du monde. Regardez vers le midi, vous voïez couler l'Indus, qui ſe ſouvient d'avoir été traverſé par Alexandre ; le Gange, où les Indiens ſe purifient ; vers la droite le Ghoango, où le Fleuve jaune de la Chine s'avance à la mer du Japon ; mais ſi vous regardez le Nord où mes pas vous conduiſent, vous verrez deſcendre à la mer glaciale l'Oby, accompagné de l'Irtiz, le Jeniſea, la Lena. Toutes ces ſources,

tous les biens qu'elles doivent répandre font à vos pieds. Vous êtes en même tems fur les limites de la chaleur & du froid. Ce n'eft pas la diftance à l'équateur qui feule refroidit l'atmofphère, c'eft la hauteur où nous fommes, c'eft fur-tout l'expofition. Devant vous tout defcend vers le nord ; tout eft frappé de fes vents glacés, ils viennent jufqu'aux montagnes ; mais ces vents y font repouffés, comme l'ont été quelquefois les peuples ; & derrière cette grande chaîne, les plaines qui s'abaiffent vers le midi ne reçoivent que fes douces influences. Ce grand efpace, le lieu du départ de tant de fleuves, eft encore femé de hautes montagnes ; elles renferment de vaftes vallons, où les hommes tranquilles, à l'abri des vents & des conquérans ont pu former des établiffemens & fonder des empires. Voïez, Monfieur, fur votre droite & vers l'Orient, le premier de ces vallons ou de ces plateaux immenfes, défendu au

nord par les monts Altaï, à l'Occident par une chaîne (*a*), qui va ſe joindre aux montagnes du Thibet; une autre chaîne court à l'Orient (*b*), & diſtribue des rameaux qui cloſent ce plateau du côté de la Chine. Il eſt fermé au midi par les montagnes du Thibet. Ce plateau a une étendue de 22 ou 23° en latitude, c'eſt-à-dire, de 5 à 600 lieues, & dans ſa plus grande largeur il peut en avoir 3 ou 400 (*c*). En avançant au centre de l'Aſie, vous découvrez au pied du rempart de Gog & de Magog un ſecond plateau, également enfermé & circonſcrit par des montagnes (*d*). Il eſt placé au 49[e] degré de latitude comme la France; il a preſque la même étendue,

---

(*a*) Elle ſe nomme *Mouſſart.* Voïez le mémoire lu à l'Académie de Pétersbourg en préſence du Roi de Suede, le 13 Juin 1777, par M. Pallas, ſur la formation des montagnes, p. 17.

(*b*) Elle ſe nomme Khangai. *Ibid.*

(*c*) Ce plateau eſt indiqué ſur la carte par le N°. 1.

(*d*) N°. 2 ſur la carte.

& peut-être a-t-il influé, comme elle, sur les progrès des sciences. En avançant vers l'Occident, vous trouvez les monts Oural qui partent de la mer glaciale, précisément à l'endroit où l'Oby s'y précipite. Cette chaîne de montagnes monte vers le midi, en faisant les limites de l'Europe & de l'Asie ; elle court vers la mer Caspienne, & conduit, soit à la gauche, soit à la droite de cette mer, vers les plaines élevées de la Sibérie & de la Tartarie méridionale ; ce sont de moindres plateaux (a) formés au midi par le Caucase. Les Russes y habitent Astracan, les Tartares Samarcande. Là fut peut-être un premier terme de courses, un repos des peuples voïageurs & conquérans. Ces lieux déjà élevés facilitaient l'escalade des montagnes ; ils furent habités en attendant qu'on pût passer le Caucase, & en forcer les retranchemens.

(a) Nos. 3 & 4 sur la carte.

Ne

Ne croïez pas, Monſieur, que toutes ces contrées au-delà du Caucaſe ſoient infertiles. Ce lieu qui fournit l'eau à tant de régions, en manque à la vérité pour lui-même ; c'eſt la bienfaiſance qui s'appauvrit pour enrichir les autres. Cependant par-tout où vous verrez des rivières, vous trouverez la fertilité. Dans le païs de Karaſm, qui borde la mer Caſpienne, ſur un des plateaux dont je viens de vous parler, on voit des déſerts ſans productions ; mais malgré la hauteur du ſol & l'atmoſphère réfroidi, les plaines arroſées ont d'excellens pâturages. On y ſuit l'*Amu*, le *Keſel* dont les bords ſont riches & agréables ; ils produiſent des fruits délicieux & des melons célebres, qui ſont des témoins que le païs conſerve de la chaleur. Si nous montons plus au nord, nous trouverons le païs des Eluths ou Kalmuths, l'une des diviſions des Mongols. Ce peuple eſt errant ſur le ſecond plateau défendu par les remparts de Magog ;

c'eſt, dit-on, le plus beau climat du monde. Cette région eſt d'une bonté & d'une fertilité extraordinaire dans toutes ſes parties (*a*). S'il y a des déſerts ſans culture, c'eſt que les hommes y manquent plutôt que l'eau; ces déſerts eux-mêmes ſont fertiles. La nature vigoureuſe y éleve une herbe haute & abondante; les terres abreuvées par des fontaines ou par des rivières, ſi elles étaient bien cultivées, nourriraient un beaucoup plus grand nombre d'habitans. Mais il n'y a que les Tartares Mahométans qui aujourd'hui ſoient agriculteurs, encore ne labourent-ils que ce qui eſt préciſément néceſſaire à leur ſubſiſtance. Ils vivent de leurs troupeaux qui vivent de l'herbe; on change de camp avec la ſaiſon. Chaque horde ou chaque tribu a ſon canton, dont elle habite la partie méridionale en hiver, & celle du nord en été (*b*). Vous voïez

(*a*) Hiſt. des voïag. t. XXV, p. 39.

(*b*) *Ibid.* t. XXV, p. 41 & 42.

donc, Monſieur, l'inclination de ces peuples ; la marche de la nature eſt à découvert : ces peuples ſuivent le ſoleil. Mais ce qu'ils font en petit & dans leur territoire, croïez-vous qu'ils ne l'aient pas fait en grand & ſur l'étendue du globe ? Croïez-vous que la chaleur ne les ait pas appelés de loin ? Doutez-vous qu'elle ait fait entreprendre de longues migrations ? Ils parcourent ſans peine leurs poſſeſſions, comme nous allons de la ville à la campagne ; mais quand ils ont voulu de plus grands changemens, on a eu beau leur oppoſer de la réſiſtance, les tribus ſe ſont unies, les hordes ſe ſont ſerrées en corps de peuple, pour la ſurmonter par l'effort de la maſſe. Si ce peuple ne cultive pas, c'eſt que tous ſes biens ſont dans ſa force ; ſa force conſiſte dans ſon cheval & dans ſes armes : ſon cheval le fait vivre par des courſes, ſes armes doivent lui donner l'empire du monde. Il ne ſe regarde point comme établi, il n'eſt que

paſſager dans un païs, où il attend le moment de la conquête. *L'herbe*, dit-il, *eſt pour les bêtes, l'homme doit ſe nourrir de chair.* A ce mot vous devez reconnaître un peuple du Nord. L'habitant du Midi eſt ſobre ; un Indien ne conſomme qu'un peu de riz ; un Chinois vit avec deux ſols par jour.

En avançant vers l'Orient, nous trouverons ſur le troiſième & immenſe plateau, qui borne la Chine à l'Occident, une autre diviſion de Mongols ; ce ſont les Tartares Kalkas. Ils habitent depuis le 50e degré de latitude, juſqu'au Thibet : le grand déſert nommé *Kobi* ou *Chamo* eſt une de leurs poſſeſſions. Ce déſert dans quelques parties eſt abſolument ſtérile, ſans arbres, ſans herbe, parce qu'il eſt ſans eau (*a*). C'eſt le ſort & le malheur de tous ces plateaux, où les hommes, comme dans bien d'autres cas, ſouffrent de leur élévation ; mais aux deux ex-

(*a*) Hiſt. des voïag. t. XXIV, p. 395.

trémités de ce désert, au nord & au midi, des montagnes s'élevent pour former des rivières. Le Kerlon, le Selinga ont des eaux poissonneuses, & arrosent des plaines vastés, fécondes & bien peuplées (*a*). C'est pourtant aux environs de Selinginskoi, au 50ᵉ degré de latitude, que les Tartares Kalkas trouvent ces avantages. A l'autre extrémité, le Thibet a des plaines fertiles au milieu de ses montagnes affreuses. Ces montagnes sont comme entassées l'une sur l'autre, c'est Ossa sur Pelion; elles sont si contiguës, qu'à peine laissent-elles un passage à des torrens, qui tombent avec un bruit terrible (*b*). Mais ces horreurs de la nature sont des retranchemens utiles; ils ont renfermé des plaines heureuses & une retraite presque inaccessible. C'est là que les Brames fugitifs, & peut-être poursuivis, se sont cachés; la terre les a retirés dans les flancs de

(*a*) Hist. des voïag. t. XXIV, p. 397.
(*b*) *Ibid.* t. XXV, p. 321, 323.

ſes montagnes, & ils y ont vécu avant de porter la lumière dans l'Inde.

Il y a donc aſſez de fertilité dans quelques-unes de ces contrées, pour que les hommes venus peut-être d'un climat plus dur, aient pu s'y plaire, y former un aſſez long établiſſement dans l'ignorance d'une terre meilleure, ou pour attendre l'occaſion d'aller plus loin, & la poſſibilité de l'uſurpation. Mais croïez-vous, Monſieur, que ces contrées en général n'aient pas été plus fertiles qu'elles ne le ſont aujourd'hui? Croïez-vous qu'elles aient toujours été auſſi froides & auſſi ſeches? Ces queſtions valent bien la peine d'être examinées. Pardonnez, ſi je m'arrête, mais nous ne voïageons que pour nous inſtruire; à quoi ſert de voir tant de choſes, ſi la raiſon ne mûrit pas les idées reçues? On dit que tout homme eſt gardé, accompagné par un génie, je le crois volontiers dans ce moment, j'en ai un près de moi; & puiſque j'ai

été si heureusement partagé, trouvez bon que je le consulte en vous interrogeant. N'est-il pas vrai qu'un païs peuplé ne peut être qu'un païs fertile ? Cependant ces grandes contrées de la Tartarie ne sont plus aujourd'hui que de grandes solitudes ; les hommes y sont semés çà & là : jadis ils y furent serrés, & ils s'en échappèrent, comme les eaux d'un fleuve, gêné dans ses rives, se débordent dans les campagnes. Cette région presque déserte fut le siege d'une énorme population, il en est sorti des débordemens d'hommes. Pourquoi la nature n'y semble-t-elle plus faire qu'avec épargne & des végétaux & des humains? La stérilité & la solitude s'accompagnent & se suivent. Est-ce la stérilité qui a nécessité la solitude, ou la solitude qui a amené la stérilité ? Lorsque l'espece humaine s'éloigne ou devient plus rare, les forêts prennent sa place, & réfroidissent l'atmosphère ; le sol se resserre, la terre se durcit ; l'homme seul a droit

d'ouvrir son sein, & de faciliter sa transpiration. Il s'éleve moins de vapeurs, les sources diminuent, & la fécondité tarit avec elles. L'homme par son action, par son mouvement semble être destiné à entretenir le mêlange des élémens & leur circulation; il se nourrit des fruits de la terre, comme les animaux qui le suivent, & leurs dépouilles la fertilisent: il découvre le sol, il remue les terres, & les vapeurs montent pour retomber en rosées. Laissez faire la nature, les eaux s'amasseront dans les lieux bas, qui ne seront plus qu'humides & froids, les plaines ne seront que des marais: la sécheresse s'établira dans les lieux hauts qui deviendront froids & arides. Voïez ce qu'était l'Amérique au tems où on la découvrit, & jugez combien la Tartarie peut avoir été changée par le défaut d'habitation & de culture.

Je conçois donc que la Tartarie a pu éprouver ces changemens; je conçois qu'elle est devenue plus seche, plus

froide & moins fertile, lorſque la race humaine s'eſt éloignée. Mais elle était donc fertile avant ce divorce ; je n'ai donc pas eu tort de croire qu'une latitude de 49°, égale à celle de la France & de l'Allemagne, avait pu voir jadis en Aſie des empires fondés, des peuples heureux, puiſſans & civiliſés. Je puis aller plus loin, & vous obſerver que les effets ſont toujours proportionnés à leurs cauſes. Les effets phyſiques que je viens de vous détailler ne ſont ni aſſez puiſſans, ni aſſez rapides pour avoir ainſi défiguré la Tartarie. Il y a là quelque choſe que nous devons approfondir. La population ſe meſure d'elle-même ſur la fertilité ; l'une éprouve toujours les viciſſitudes & les pertes de l'autre. Il eſt clair, par les émigrations du Nord, que la multiplication de l'eſpece & conſéquemment la fertilité ont été très-grandes. Si la ſtérilité n'a commencé que dans l'abſence de l'homme, ce n'eſt donc pas elle qui a forcé ſon dé-

part ; ce n'eſt donc pas elle qui a arrêté la reproduction. Le Nord qui, ſuivant Jornandès, fut nommé la pépinière du genre humain, le Nord, qui a certainement peuplé l'Europe & l'Aſie, eſt bien changé ! Il ne me ſemble pas que la Suede, ni le Dànemarck ſoient ſurchargés d'hommes ; la Ruſſie a tant de cantons, qui demandent des habitans ; la Tartarie n'en a pas même aſſez pour conſommer ſes productions diminuées ; quelle cauſe a donc pu produire ces dégénérations ? Comment les ſources de la vie ſont-elles aujourd'hui moins abondantes ? Si c'eſt le manque d'hommes qui a cauſé la ſtérilité, ſi la nature s'eſt laſſée de produire, parce qu'elle ne voïait plus de conſommateurs, nous ne pouvons pas dire que la ſtérilité ait reſtreint les progrès de la génération. Le Caucaſe n'a point arrêté les émigrations, puiſque tant d'émigrations ſucceſſives l'ont franchi ; ce n'eſt pas non plus que les climats méridionaux, ſuffi-

ſamment peuplés, oppoſent une réſiſtance qui contienne les peuples, & les force de vivre chez eux, pour ne multiplier qu'en proportion de leurs ſubſiſtances ; ſi cela eſt vrai de l'Europe forte & induſtrieuſe, cela eſt faux de l'Aſie molle & faible, où l'Inde & la Chine ſont au premier occupant. Les Tartares peuvent ſans crainte accroître leurs familles ; les anciens conquérans, leurs freres, s'amolliſſent pour leur préparer une proie facile & une ſubſiſtance aſſurée.

Il y a donc ici quelque cauſe conſtante, qui à la longue enfante ces changemens. Je vous avoue, Monſieur, que cette cauſe me paraît être la diminution de la chaleur. Les contraires exiſtent dans la nature, mais elle ne produit que par leur mêlange ; tout ce qui eſt exceſſif lui nuit & la rend infertile. Il ne faut à la reproduction abondante de notre eſpece, ni la chaleur du Sénégal, ni le froid du Groenland ; notre pauvre

nature ou brûlée ou glacée, est presque impuissante. Demandez aux Persans, aux Italiens mêmes, si dans la canicule le flambeau de l'amour s'allume à midi, si sa flamme n'a pas plus d'éclat au déclin du jour & dans la douceur de leurs nuits ? Quoique l'homme civilisé ait l'industrie de s'entourer de la saison qu'il veut, la saison de la nature est toujours la plus puissante ; la plupart des enfans naissent ici dans les mois d'hiver, parce qu'ils ont été conçus dans les mois du printems. Nous n'avons cependant ni des étés bien chauds, ni des hivers bien froids ; mais notre mois de Mai est la température moïenne, & le tems de l'amour pour tous les êtres. Je n'ai pas besoin d'observer que l'amour ne se plaît pas au milieu des glaces ; l'amour croît & décroît avec la vie, il doit languir avec elle : en augmentant le froid, on ferait cesser la vie. L'homme a beau allumer des feux, s'enfermer dans un air échauffé, la liqueur

de ſes veines ſe glace, ou bouillonne avec l'atmoſphère, comme celle du barometre indique dans un lieu clos les variations de l'air libre. Voïez ce que fait le froid à la famille des végétaux, comme il diminue le nombre, la hauteur des enfans des arbres, & vous jugerez combien il borne les rejetons des hommes. Enfin les climats du globe où réſident l'été & l'hiver ne ſont féconds que comme nos étés & nos hivers. La fécondité a ſon empire dans les climats où regne le printems de la terre, dans les zônes tempérées déjà favoriſées du génie.

Je n'entre pas ici, Monſieur, dans les conſidérations locales & politiques, qui peuvent favoriſer, ou retarder la multiplication de l'eſpece. Je n'établis devant vous que les principes généraux qui tiennent à la nature. Mais remarquez, je vous prie, l'avantage de l'explication que je vous propoſe; elle rend compte non-ſeulement

des bornes présentes de la population du Nord, mais encore de son excès passé. Si cette population est arrêtée, c'est que les zônes du Nord aujourd'hui sont froides, c'est qu'elles sont au-dessous du terme moïen, du degré où le thermometre de la nature marque la fécondité; si cette population a été jadis excessive, c'est que ces zônes étaient alors tempérées, & qu'elles jouissaient des dons modérés du ciel, dont jouit aujourd'hui le milieu de l'Europe.

Une considération née de l'aspect du païs & des faits de la tradition se joint à ces raisons. Pourquoi, Monsieur, tous les lieux hauts de la Tartarie ont-ils été les plus habités? Dans ce païs singulier où de vastes plateaux, élevés de plus d'une lieue au-dessus du niveau des mers (*a*), forment des plaines, & ont contenu des empires: cette élévation

(*a*) Hist. des voïag. t. XXV, p. 40.

refroidit la température, & y place des climats aussi froids que ceux d'une latitude plus septentrionale. L'eau y manque, cette sécheresse n'est point un attrait. Les bords des rivières offraient des plaines arrosées & plus basses, où le froid d'une latitude plus boréale aurait été compensé par cet abaissement. Cependant vous voïez par l'histoire ancienne de Perse, que toutes les guerres ont leur théâtre au pied du Caucase où nous sommes, les Persans le défendant par le midi, leurs ennemis l'assiégeant par le nord; les Kalkas, les Tangut, les Thibetains habitent un autre plateau; c'est de là que sont sortis ces Mongols & ces Mancheoux, qui ont dévasté, asservi l'Inde & la Chine. Pourquoi donc les hommes ont-ils préféré ces hauteurs? Vous m'ordonnez, pour vous répondre, de consulter la nature. Que demandent les hommes, les hommes composés d'élémens & vivant de leurs produits? Ils cherchent la terre, l'air

& l'eau ; c'eſt-à-dire, un ſol qui produiſe, une atmoſphère bénigne & des eaux fécondes. Le ſol ne manque ni à leurs pas, ni à leurs recherches ; ils ſavent par inſtinct qu'il eſt rendu fertile, par l'influence du ſoleil & par la bienfaiſance de l'eau. Dans leurs courſes, où ils changeaient d'habitation pour être mieux, ils ont dû être appelés par le ſoleil, ils ont dû être conduits par l'eau. Ce principe eſt fondé ſur la connaiſſance de nos beſoins eſſentiels ; il ne nous égarera pas, puiſqu'il a ſi bien dirigé ceux qui habitent aujourd'hui les heureuſes régions de l'Inde & de la Chine. Les hommes ont donc cherché le ſoleil ; leurs pas ont dû ſe porter du Nord au Midi, & en effet c'eſt la direction des veſtiges conſervés dans l'hiſtoire. Mais en cherchant le ſoleil, ils ont dû ſuivre les rivières, ou plutôt remonter contre leurs cours. La rivière les nourriſſait avec du poiſſon, ſes bords offraient des pâturages pour les beſtiaux ;

&

& les forêts des plaines voiſines la reſſource & l'amuſement de la chaſſe. C'eſt ainſi qu'ils ſont arrivés à nos plateaux, où ils ont été retenus par les barrières des montagnes. L'Oby, ce grand fleuve de l'Aſie, avec l'Irtiz qui ſe joint à lui, les a amenés & dans la haute Sibérie & vers les monts Altaï, où ces deux fleuves ont leurs ſources. Le Jeniſea les a conduits preſque au même terme. Ce ſont les monts qu'ils ont traverſés pour entrer dans le circuit des montagnes, où ſe trouve le rempart de Gog & de Magog. La Lena les a conduits vers Selinginskoi, & ſur ce plateau qui commence aux Kalkas, & finit au Thibet. Le Caucaſe arrêtait leurs courſes, c'eſt là que la guerre a commencé. Ceux qui ont paſſé les premiers, ont mis des obſtacles au paſſage des ſeconds ; mais les motifs qui les avaient amenés, les preſſaient de continuer leur marche. Ils voïaient le ſoleil s'avancer vers eux, ils voïaient les eaux deſcendre vers une

autre mer ; fidelles à leurs guides, ils ont voulu marcher au-devant du ſoleil, ils ont voulu pourſuivre les eaux qui les fuïaient. Ils ont accompagné le Kur, l'Euphrate & la fertilité que ces fleuves répandent dans la Perſe & dans la Syrie. L'Indus, le Gange leur ont montré le chemin de l'Inde, & le Ghoango, ou le Fleuve jaune, celui de la Chine. Le principe que nous venons d'établir, & dont nous avons tiré les conſéquences, me ſemble un trait de lumière. Cette marche eſt infiniment probable, puiſqu'elle eſt conforme à la nature : elle eſt vraie, puiſqu'elle eſt confirmée par l'hiſtoire.

Je vous ai donné en ſpectacle, Monſieur, la plus vaſte partie du monde. Elle eſt intéreſſante par ſes émigrations répétées, par ſes révolutions fréquentes; mais plus encore par ſes inſtitutions qui ſubſiſtent encore dans quelques-unes des nôtres ; c'eſt l'eſprit de l'Aſie qui anime l'Europe. Il faut deſcendre des

ſommets qui nous ont permis ce ſpectacle, voir les hommes de plus près, cauſer avec les habitans ; ils nous inſtruiront peut-être de leur ſucceſſion & de leur marche, ou nous les inſtruirons nous-mêmes, en éclairant leurs récits par la philoſophie.

Je ſuis avec reſpect, *&c.*



VINGTIEME LETTRE
A M. DE VOLTAIRE.

Découverte d'un Peuple perdu.

A Paris, ce 12 Avril 1778.

LE premier Tartare que nous devons consulter, Monsieur, est un Khan des Usbecks, Abulghazi, régnant dans le siecle dernier à Karasm, sur les bords de la mer Caspienne. Il a écrit une histoire de sa nation, composée sur la tradition & sur des mémoires originaux.

L'Asie est le païs de la noblesse des hommes. Ce n'est point, comme chez nous, des peuples jeunes, parvenus, dont les titres remontent à peine à douze ou quatorze siecles, & arrivent à la roture d'une souche barbare & presque sauvage. Là tout est antique, tout naît avec la terre, ou avec le déluge qui a fait un nouveau monde. Les Tartares que nous méprisons ont leur généalogie:

ils prennent leur race du second père de l'espèce humaine, de Noë ; & s'ils ne vont pas plus haut, c'est que le déluge les arrête. Je ne vous donne pas cette descendance comme bien prouvée. Mais sans adopter cette origine, il faut écouter avec attention un peuple qui parle de lui-même, & qui embrasse les tems par des événemens liés & par des générations suivies. Japhet, fils de Noë, alla peupler les bords du Jaik & du Volga, au nord de la mer Caspienne. C'est vers le 50e degré de latitude, dans la partie la plus méridionale & la plus élevée de la Sibérie. Turk son fils lui succéda ; c'est la tige & la source du nom de cette nation, que dans l'Orient on nomme plus généralement Turcs que Tartares ; les Tartares ne sont qu'une branche. Taunak, fils & successeur de Turk, fut contemporain de Caiumarath ; vous voïez que cette histoire se lie & correspond à celle de Perse. Le cinquième descendant de Turk fut Alanza-khan ;

c'eſt ſous ſon regne que le peuple amolli par l'abondance, oublia le vrai Dieu pour le culte des Idoles (*a*). Il y eut donc jadis de l'abondance dans la Tartarie. Alanza eut deux fils, Tatar & Mogul, ou Mongol. C'eſt ici que la nation Turque ſe partage en deux branches, en deux Empires : l'un formé vers l'Orient & juſqu'aux bords de la mer du Japon, ſous les loix & ſous le nom de Tatar ſon fondateur ; l'autre vers l'Occident ſous le nom de Mongols. Ceux-ci habitaient l'été une chaîne des monts Altaï, & l'hiver les bords de la rivière de Sir, à l'abri des montagnes qui l'accompagnent du côté du Nord (*b*). Leur poſte était donc entre la mer Caſpienne & le ſecond plateau (*c*) ; voilà l'ancien patrimoine des Tartares Mon-

(*a*) La traduction françaiſe eſt intitulée, *Hiſtoire généalogique des Tartares.*

(*b*) Hiſt. des voïag. t. XXV, p. 105.

(*c*) Celui qui eſt marqué n°. 2.

gols (*a*). Toutes ces montagnes enveloppaient leur habitation, leur patrie; les hommes ont toujours cherché l'abri & la défenſe de ces murailles naturelles: les murs des villes, où les hommes ſe ſont enfermés, ont été primitivement la repréſentation de ces montagnes. Ces Mongols & ces Tartares, quoique freres, étaient diviſés, comme on l'eſt ſouvent dans les familles; ils étaient ennemis par une antipathie toujours plus vigoureuſe, quand elle eſt fraternelle: la loi défendait à une branche de s'allier avec l'autre, & la rivalité de poſſeſſions & d'empires leur mettait ſans ceſſe les armes à la main.

Le petit-fils de Mongol fut un Monarque qui laiſſa une réputation éclatante. Sa naiſſance fut marquée par des prodiges, comme celle de tous les hommes, qui ſe montrent grands dans des ſiecles barbares. A l'âge d'un an,

(*a*) *Ibid.* p. 34.

lorſque ſon pere penſait à lui donner un nom, il le prévint & lui parla lui-même pour dire qu'il s'appelerait Oguz. Il aima la vérité, avant le tems de la raiſon, & comme s'il n'avait pas dû être Prince. On dit que dans ſon berceau, déjà perſuadé de l'unité de Dieu, il ne voulait pas prendre le lait de ſa mere attachée à l'idolâtrie ; il fallut qu'elle promît de ſuivre la croïance de ſon fils. Il ne fit l'amour, il ne ſe maria qu'aux mêmes conditions. On voit par ces récits mêlés de fables, que ce Prince a été réellement éclairé d'une lumière aſſez pure. C'eſt à ſon regne que commence une chronologie ſuivie ; il s'eſt écoulé 4000 ans entre Oguz & Gingiskan ; Oguz ſe trouve placé 2824 ans avant notre ère. Vous pouvez vous rappeler, Monſieur, que dans l'hiſtoire de l'Aſtronomie ancienne, j'ai eſſaïé de réduire par des conjectures le nombre énorme des cycles Tartares, j'ai eſtimé que ces cycles avaient dû commencer

1924 ans avant J. C. (*a*). La chronologie que j'ai eſtimée s'accorde donc très-bien avec la chronologie de cette hiſtoire. Oguz fut un conquérant ; il ſoumit, dit-on, la Tartarie, la Chine & la Perſe (*b*) ; mais ce ne fut ſans doute qu'une guerre de courſes & de pillages, puiſqu'il aurait été embarraſſé des fruits de ſa victoire, ſi on n'avait pas inventé des charriots pour les porter (*c*) : d'ailleurs je conclus que la Perſe & la Chine ne furent point aſſujetties, puiſqu'on n'en trouve aucun ſouvenir dans ces païs, où les traditions ont été ſi bien conſervées. C'était ſous le regne du fils de Caiumarath, ou plutôt de l'un de ſes deſcendans (*d*). Ne voïez-vous pas, Monſieur, que ces Mongols coureurs, pillards, ſont les Dives qui vivaient de butin, ou du moins leurs ſucceſſeurs,

---

(*a*) Hiſt. de l'Aſtron. anc. p. 342.

(*b*) Hiſt. gén. des voïag. t. XXV, p. 108 & 110.

(*c*) *Ibid.* p. 107.

(*d*) *Ibid.* p. 110.

à qui on a donné le même nom, comme occupant le même païs, aïant les mêmes mœurs & les mêmes habitudes (a). Ces gens étaient féroces & puiſſans, on en fit des géans, parce qu'ils étaient peut-être d'une ſtature haute & forte, ou ſeulement parce qu'ils étaient aggrandis par la fraïeur qu'ils inſpiraient.

Cet Empire ſuccomba enfin ſous l'effort des Tartares. Le ſeptième ſucceſſeur de Mongol fut tué & détrôné par le ſeptième deſcendant de Tatar. Kayan ſon fils, & Nagos ſon neveu, échappèrent ſeuls au carnage, & conſervèrent leur liberté. L'hiſtoire en eſt curieuſe : les deux Princes ſe ſauvèrent dans les montagnes les plus eſcarpées. Le beſoin donne des aîles ; ils gravirent à la ſuite & à l'exemple des chevres ſauvages ; ils étaient accompagnés de leurs femmes & des reſtes de leurs troupeaux. Arrivés au ſommet des rochers,

(a) Hiſt. des voïag. t. XXV, p. 113.

ils découvrirent une plaine délicieuse & fertile, où conduisait un défilé fort étroit; ils y descendirent, un établissement y fut formé. Les Princes virent que l'homme, après avoir perdu un empire, loin de toute société, peut être encore heureux, pourvu qu'il conserve sa compagne, & qu'il trouve les richesses de la nature, qui sont l'aliment de la vie & de l'amour. Ce lieu fut nommé *Iganakon*, de deux mots de la langue Mongole, dont l'un signifie *vallée*, & l'autre *hauteurs escarpées*. Cette vallée étoit inaccessible, enfermée dans ses remparts naturels. Vous y voïez, Monsieur, l'exemple de ces vallons dont je vous ai parlé, comme d'une retraite où les hommes vécurent & multiplièrent en paix. Celui-ci dut être bien fertile; la population y fut énorme; en 400 ans les deux hommes avaient fait un grand peuple. Nous croirons, pour ôter le merveilleux, que ces deux Princes étaient seuls de leur race, mais

accompagnés de ſuivans qui leur firent des ſujets, tandis qu'eux ſe chargeaient de perpétuer les maîtres. Quand ce peuple ſe vit aggrandi, quand il ſe ſentit puiſſant, il voulut ſe répandre; ſa retraite devenait une priſon; la fertilité de la terre ne ſuffiſait plus à ſa ſubſiſtance. Mais les rochers impraticables, qui en défendaient l'entrée ne laiſſaient point d'iſſue : le défilé était oublié, ou avait été comblé par le tems & par les dégradations des torrens. On voulait cependant ſortir. Un maréchal, aïant obſervé que la montagne dans certains endroits avait peu d'épaiſſeur, & n'était compoſée que de mines de fer, propoſa d'ouvrir un paſſage avec le ſecours du feu. On porta du bois, du charbon, qui furent placés au pied de la montagne. Soixante-dix grands ſoufflets donnèrent tant d'activité à la flamme, que le métal s'étant fondu laiſſa un paſſage pour un chameau chargé. Les Mongols délivrés ſortirent par cette iſſue. Ils

célèbrent encore un anniverſaire, en mémoire de leur délivrance merveilleuſe; on allume un grand feu, dans lequel on met un morceau de fer. Lorſque le fer eſt rouge, le Khan frappe deſſus le premier avec un marteau, ſon exemple eſt ſuivi par les Chefs des Tribus, par les Officiers & par le peuple même, chacun venant donner ſucceſſivement ſon coup (*a*).

Je vois bien dans ce détail, Monſieur, quelque choſe de merveilleux & d'aſſez ſemblable à Annibal, fondant les rochers des Alpes avec du vinaigre. Mais comme tout ce merveilleux eſt puiſé dans la nature, comme la fable du vinaigre n'empêche pas qu'Annibal n'ait paſſé les Alpes, je penſe qu'il y a un fond de vérité dans cette hiſtoire. Je vois une fête inſtituée, une fête de joie & de commémoration : on n'eſt pas joïeux ſans quelque raiſon, le ſouvenir a

(*a*) Hiſt. des voïag. t. XXV, p. 113, 114 & 115.

néceſſairement un objet ; & dans tous les motifs naturels qu'on pourrait ſuppoſer, il me ſemble que celui qui eſt rapporté par la tradition doit avoir la préférence. Je croirai donc que c'eſt en fouillant des mines, que la montagne a été amincie, & que le ſillon ſuivi a ouvert un paſſage. Cette fête eſt l'expreſſion, la répétition annuelle de la joie des Mongols, en ſortant d'une retraite où ils avaient cependant été trop heureux de ſe voir enfermés & défendus. J'en conclurai deux choſes : la première, que ces vallons clos & habités ne ſont point une chimère ; la ſeconde, que ces peuples avaient l'uſage du fer, & l'art de le tirer des mines. Cette obſervation nous fournira peut-être quelque lumière. Voilà, Monſieur, tout ce que j'avais à vous dire ſur cette hiſtoire. Ces peuples ſont ſubdiviſés à l'infini ; mais les deux meres branches ſubſiſtent autour de la Chine, ſous les noms de Tartares Mancheous, & de Tartares

Mongols. Il eſt inutile que je vous parle de Gingiskan, de Tamerlan, & des autres tigres modernes qui ont ravagé l'Aſie. Nous ne parlons que du vieux tems, nous n'avons beſoin que de l'ancienne hiſtoire.

Cette tradition du travail des mines en Tartarie eſt conforme à pluſieurs autres; l'Abbé Bannier dit que ce païs eſt la patrie des fameux forgerons de la Sicile, nommés Chalybes (*a*). C'eſt de là que ſont venus les peuples qui portent le nom de Sclaves ou de Sclavons (*b*). Ce nom leur vient de la fabrique du fer qu'ils ont apportée en Europe. Herbelot ajoute même que les peuples de Gog, ſont les Tartares nommés Calmuques, & que les peuples de Magog ſont les Chalybes. Vous vous rappelez, Monſieur, qu'Homere décrivant l'île d'Eolie, où le maître des vents tient

(*a*) L'Abbé Bannier, Mythol. t. II, p. 123.
(*b*) Herbelot, p. 470, 794.

ſon empire, la repréſente entourée de rochers eſcarpés & de murs d'airain (*a*). Une île fermée de murs d'airain doit être habitée par des forgerons. C'eſt dans cette île, ou dans celle de Lippara que Diane trouve les Cyclopes occupés à tailler un bloc de fer rouge, pour faire un abreuvoir aux chevaux de Neptune (*b*). Les Grecs qui naturaliſaient toutes les traditions, avaient placé celle d'Eolie dans l'île de Lippara. Il y a bien d'autres & de plus grands exemples de ces déplacemens de lieux.

Dans cette Tartarie où nous ſommes, on retrouve encore la Bulgarie & la Hongrie (*c*). Ainſi ce domaine de la Maiſon d'Autriche, ce roïaume, ainſi que la Bulgarie d'Europe, aujourd'hui une des dépendances de la Porte, ſont

(*a*) Odyſſée, liv. X.

(*b*) Hymne de Callimaque. Note de Madame Dacier ſur le dixieme livre de l'Odyſſée.

(*c*) Voïag. de Carpin, p. 405.

des

des établissemens des Tartares & des peuples septentrionaux. Voilà une preuve de l'usage qu'ont toujours eu les hommes de transporter avec eux les noms de leur païs. Vous voïez, Monsieur, que la Tartarie est un païs plus intéressant qu'on ne pense, c'est le berceau de tous les peuples, c'est le théâtre où les grandes & antiques scènes se sont passées. S'il a été ravagé par les guerres, si la constitution de l'air a changé, si les hommes l'ont presque abandonné pour des païs plus riches & plus désirables, ce n'est pas une raison pour que nous soïons injustes ; n'aïons point l'ingratitude & l'orgueil des parvenus, & dans notre opulence souvenons-nous de notre origine. Vous ne serez point fâché de revoir ces lieux, où vos ancêtres ont passé, & bien des siecles après eux. Nous avons un excellent guide pour ce voïage ; c'est M. Pallas, habile naturaliste, envoïé pour observer la nature dans les vastes domaines de l'Impératrice de

Ruſſie (*a*). Je ne vous parlerai point des débris d'éléphans qu'il a trouvés à chaque pas dans la Sibérie & dans la Tartarie la plus ſeptentrionale (*b*). Nous ſommes accoutumés à voir les éléphans enſevelis ſous cette terre réfroidie. La terre qui les cache aujourd'hui les a portés jadis ; cette concluſion me paraît évidente. Mais ce que M. Pallas nous apprend de plus curieux, ce ſont les reſtes découverts d'un ancien peuple détruit, vers les bords du fleuve Jeniſea, aux environs de Krasnojarsk. Dans la montagne des Serpens (Schlangenberg), des mines ont été travaillées par la main de ces hommes antiques. Ils creuſaient dans les terres ; mais ils étaient arrêtés

(*a*) Le voïage de M. Pallas écrit en Allemand, a été publié en 3 vol. *in-folio*. On en a fait un extrait auſſi en Allemand, & en 2 vol. *in*-8°., dont on m'a traduit quelques morceaux. C'eſt cet extrait que je citerai.

(*b*) Tom. I, p. 317 ; t. II, p. 185, 199, 200, 201, 307, 308, 309, 323, 326, 335, 399, 400.

par le roc & par les corps durs, faute d'inſtrumens de fer pour les couper. On a trouvé une grande partie des inſtrumens qu'ils emploïaient, comme des hoïaux, des coins, des maillets & des marteaux. Les marteaux étaient d'une pierre très-dure, dont une partie était entaillée en forme de manche ; tous les autres inſtrumens étaient non de fer, mais de cuivre. Dans les plaines & dans les montagnes près de l'Irtiſch, les ſépultures qu'on a fouillées, renfermaient des couteaux, des poignards & des pointes de flèches auſſi de cuivre (*a*). Dans d'autres ſépultures près de Kraſnojarsk & du Jéniſea, on a trouvé communément des inſtrumens, des armes & des ornemens en cuivre & en or. Les païſans ſont fort avides de ces dépouilles ; malgré les défenſes du gouvernement, ils troublent cette dernière retraite de l'humanité, & le repos des

(*a*) Voïage de M. Pallas, t. II, p. 399 & ſuiv.

morts. Dans le séjour que M. Pallas fit à Krasnojarsk, ils lui apportèrent, & il acheta beaucoup de ce vieux cuivre, & différentes curiosités tirées de ces tombeaux, comme des bouts de lances, des pointes de fleches, des maillets ou marteaux de guerre, des poignards très-proprement travaillés, des lames de couteaux, toutes sortes de figures d'animaux fondues en cuivre & en bas relief : c'étaient des élans, des rennes, des cerfs, &c., & d'autres figures entierement inconnues. La matière était ordinairement d'un cuivre fin, ou d'un métal semblable à celui des cloches. On a assuré M. Pallas qu'on trouve encore dans ces sépultures les tréteaux de bois sur lesquels les morts étaient posés ; ces tréteaux sont ornés de figures d'animaux fondues en ronde bosse. Il est remarquable que le fer ne paraît point dans aucune de ces dépouilles de l'antiquité. Ces dépouilles, qui constatent l'état des arts & les bornes de l'industrie de ce tems,

font le caractère distinctif du peuple qui les a laissées. Les Mongols ont connu très-anciennement l'usage du fer ; cet ancien peuple ne fut donc point de la race des Mongols. Il a pu être chassé par eux, mais il a dû les précéder. Dans les mines de la montagne des Serpens, on a trouvé un squelette d'homme à moitié pétrifié ; à côté de lui était un sac de cuir rempli de cet ocre où l'on trouve l'or : les étais qui soutiennent les terres dans ces mines sont pétrifiés ; cette pétrification contient quelquefois du cuivre & de l'or. Il s'est donc écoulé assez de tems pour que la nature, en opérant ces pétrifications, ait travaillé à la formation des métaux, bien plus lente sans doute que celle des pierres ; & ce qui ne nous étonnera pas, ce qui semble en effet naturel, c'est que ce même tems a suffi pour détruire toutes les pierres dont les hommes avaient pu construire des édifices ; on n'en trouve aucun vestige. Cependant, Monsieur,

vous connaiſſez trop bien le progrès des choſes, les inventions qui doivent être ſimultanées, pour ne pas avouer que les hommes qui ont fouillé des mines, doivent avoir auparavant conſtruit des maiſons. Les peuples errans, qui vivent de ce que la nature leur donne, n'ont que des beſoins naturels ; c'eſt la ſociété, née ſeulement dans les demeures ſtables & fermées, qui produit les beſoins factices. Ce n'eſt point en courant dans un déſert qu'on invente les arts, qu'on apprend à diſtinguer les métaux, preſque tous cachés par la nature dans des terres différemment colorées. L'uſage de ces métaux ne peut être qu'un beſoin de la ſociété. Il faut du loiſir & du repos pour l'invention ; & combien d'inventions ne ſuppoſe pas l'art de fondre les métaux, de les fabriquer & de les mouler ! Je crois appercevoir un ordre qu'on ne peut intervertir : les hommes n'ont d'abord remué la terre que pour la rendre plus fertile ; ils n'ont

fouillé, pénétré dans son sein pour en retirer des pierres, qu'après avoir construit des huttes avec des troncs d'arbres, qu'après avoir emploïé les cailloux pour en remplir les intervalles. Les pierres plus grosses & réunies ensemble devaient former un abri plus solide & plus durable : les flancs ouverts d'une montagne leur ont montré des bancs de ces pierres ; ils ont creusé la montagne, ils sont entrés dans le sein de la terre ; les carrières sont les premières mines qui aient été ouvertes. Avant d'inventer les arts métallurgiques, il a fallu que les minéraux excitassent l'attention & la curiosité par leurs couleurs variées : il a fallu que le hasard les plaçât dans un feu assez fort pour les fondre, pour les séparer des sels & des soufres qui les déguisent : alors le métal devenu liquide s'est montré, & s'est durci bientôt pour servir aux besoins de la société. Il me paraît donc hors de doute que ce peuple avant de s'occuper des mines, a dû avoir

des maisons, des édifices ; & puisqu'il n'en reste aucuns débris, c'est que le tems, un longtems les a lentement dévorés. L'histoire fournit la preuve de cette antiquité ; ce peuple ne peut avoir été que très-ancien, puisque les descendans de Turk & de Mongol qui ont connu le fer, qui ont habité à-peu-près les mêmes païs, ne sont venus qu'après lui. M. Pallas pense que leur véritable demeure doit avoir été dans les plaines & sur les montagnes *agréables* près du fleuve Jéniséa. Ce qui le lui fait présumer, c'est que les choses précieuses qu'on y a trouvées en ornemens d'or sont très-bien travaillées, sont faites avec beaucoup d'art & de goût ; au lieu que près du fleuve Irtisch, les instrumens découverts sont de cuivre, faits grossierement, sans goût & sans ornemens. C'est une habitation du même peuple, mais lorsqu'il était moins avancé dans les arts. Les Russes de Sibérie n'ont aucune lumière sur cet ancien peuple ;

cependant le nom s'en est conservé par la tradition, ils le nomment Tschouden, ou Tschoudaki. Ce nom va nous dévoiler son origine & ses émigrations : car quoiqu'il ait disparu de dessus la terre, les langues vivantes conservent les vestiges de son existence. Un savant de Strasbourg (M. Oberlin), m'apprend que jadis les Finois étaient appelés Tschouden, ou Tschoudès (*a*). Vous voïez, Monsieur, que quand nous cherchons des origines, notre destinée est de nous avancer toujours vers le Nord. Krasnojarsk, où nous avons trouvé cet ancien peuple, est par 56° de latitude septentrionale; la Finlande est au delà du 60e, & touche au cercle polaire; mais ce qui est plus extraordinaire, c'est la différence énorme en longitude, cette différence est de plus de 70°, ce qui fait près de 900 lieues.

(*a*) Lettre de M. Oberlin, à M. Genet, à la tête des Recherches sur l'ancien peuple Finois, par M. Idman, p. VI.

Vous avez vu que les Hongrois ont laiſſé une Hongrie en Aſie: on croit avoir reconnu quelque analogie entre leur langue & la langue Finoiſe (*a*). M. Idman compte la Suiſſe au nombre des païs où l'on rencontre des traces de l'ancien peuple Finois: & en effet ſon nom même y eſt conſervé. Il exiſte en Suiſſe une famille noble & antique qui porte le nom de Tſchoudi, & ſi par haſard nous trouvions que le peuple dont elle eſt iſſue a été diſtingué par la vertu, les lumières & les talens, un des deſcendans de cette famille vous prouverait qu'elle n'a point dégénéré (*b*).

Ces petits faits fourniſſent de grandes concluſions. Les langues ſont infiniment utiles pour la recherche des origines: elles dépendent de la conformation de l'individu. L'organe de la parole eſt le

(*a*) *Ibid.* p. VII.

(*b*) M. le Baron de Tſchoudi, ancien Bailli d'épée de Metz.

plus flexible de tous, le plus capable de perfection, & en même tems d'altération. Vous savez, Monsieur, comme il est maîtrisé & varié par le physique des climats. Ce physique qui fait le génie des langues, préside aussi à la conformation de leurs mots. Le son, l'inspection des caractères nous apprennent qu'un mot est Chinois, Indien, Grec, &c. Si vous trouviez dans les contrées les plus éloignées, les plus étrangères, une famille qui portât le nom de *Franc*, n'en concluriez-vous pas qu'elle a une origine françaïse ? Et cette origine est encore plus marquée dans les mots qui s'éloignent le plus des sons primitifs, & où ces sons ont été modifiés par beaucoup de consonnes, comme le nom de Tschoudi. M. Nils Idman, Pasteur d'Abo en Finlande, a fait un ouvrage curieux, où il montre des conformités singulières entre la langue Finoise & la langue greque ; on peut y consulter la liste

des mots où cette conformité eſt remarquable (*a*) : nous ne devons nous occuper ici que des généralités. Nous remarquerons que les Finois, anciens deſcendans des Scythes, ont été les premiers habitans connus du Nord (*b*). Leur langue, qui ſe parle encore ſans altération & dans ſa pureté primitive, paraît être la langue des Scythes (*c*). Mais ils ſe ſont mêlés à des races étrangères ; les traces de leur origine, de leur gouvernement & de leurs mœurs, ne ſe conſervent que dans la mythologie, dans la langue & dans les anciens uſages.

Les Finois célebrent une fête bien ſingulière par ſa conformité avec une fête Greque. Cette fête tombe au mois de Décembre, elle ſe nomme *Ioulu* ;

(*a*) Recherches ſur l'ancien peuple Finois, par M. le Paſteur Nils Idman, ouvrage traduit par M. Genet le fils déjà connu par la traduction de l'hiſtoire d'Eric XIV.

(*b*) *Ibid.* p. 13.

(*c*) *Ibid.* p. 14 & 15.

c'était le tems de l'année où les Finois se livraient le plus au plaisir de la table. Suidas parle d'une fête Greque nommée *Ioleia*, célébrée en l'honneur d'Iolaos, ancien héros honoré chez les Athéniens. On nommait encore *Oulos* & *Ioulos* les hymnes consacrées à Cérès. Ces deux fêtes se ressemblent donc, & par leur nom & par leur objet. Pouvons-nous croire que ce sont les Grecs qui ont porté cette institution si loin de chez eux, ou bien que le peuple Finois est venu la chercher pour l'établir chez lui ? Ni l'un ni l'autre n'est vraisemblable (*a*). Défaisons-nous, Monsieur, de nos vieux préjugés. Les Grecs nous ont instruits, leurs écrits ont perfectionné chez nous l'éloquence & la poësie, leurs historiens, leurs orateurs, leurs poëtes font nos délices & notre étude : mais ils n'ont point été les précepteurs du monde ; ils n'ont point

(*a*) *Ibid.* p. 69.

éclairé l'Aſie, où quelquefois ils ont été chercher des lumières ; ils n'ont point porté leur langue dans le Nord ; c'eſt le Nord qui a peuplé l'Europe & l'Aſie. Les conformités d'uſages, d'inſtitutions & de langage ſe ſont étendues de branche en branche, & découlent de cette origine. Ce n'eſt pas le pere qui reſſemble à ſes fils, ce ſont eux qui ont les traits de leur pere : cette reſſemblance deſcend & ſuit la nature. Les Grecs ont voïagé, mais dans les païs riches & éclairés ; ils ont établi des colonies, mais dans l'Aſie mineure, dans la Méditerrannée, & dans les climats ou préférables, ou au moins ſemblables au leur. Si quelque particulier, comme Pithéas, s'eſt avancé vers le pôle, ce voïage a été fait une fois ; & quand il aurait été répété, un particulier n'eût rien changé ni dans les inſtitutions, ni dans le langage des peuples lointains & étrangers. Ce n'eſt que la conquête ou un commerce de tous les jours, & long-

tems continué, qui peut mêler les peuples, confondre leurs uſages, & allier leur langue par des adoptions de mots. Les Grecs n'ont point fait ces conquêtes, & le commerce dont nous parlons n'a d'exemple que dans l'Europe moderne & civiliſée.

Après avoir conſidéré les peuples qui habitaient en deçà du Caucaſe, nous commençons, Monſieur, à connaître leurs ennemis, les peuples qui vivaient au-delà de ces montagnes. C'eſt d'abord un peuple détruit, portant jadis le nom de Tſchoudes, qui n'a été reconnu dans nos tems modernes, que par les travaux qu'il a faits ſous terre, & par les dépouilles des tombeaux : les inſtrumens du travail ſont reſtés dans les mines pour marquer ſon induſtrie ; la cendre des morts ne paraît plus, mais les métaux des ornemens & des armes, cachés & défendus par la terre, ont réſiſté aux outrages du tems. C'eſt enſuite le peuple Turck, & ſes deux bran-

ches, les Tartares & les Mongols : ce peuple n'a été que destructeur ; il n'est connu que par des essaims de barbares, venus dans le midi de l'Asie. C'est lui qui tant de fois l'a ravagée dans les tems de l'histoire ; & presque de nos jours. Ses propres récits ne nous apprennent point qu'il ait été instituteur. Ce peuple ancien, qui travaille les mines, me semble plus intéressant. J'aime mieux qu'on fouille la terre, qu'on entre dans son sein, que de la parcourir pour la dévaster. Ce peuple s'est cependant beaucoup étendu ; il a jeté des rameaux depuis les monts Altaï, dans une longueur de 900 lieues, jusqu'en Finlande. Son nom a été transporté, & se retrouve dans la Suisse. Malgré cette étendue de possessions, qui démontre & une grande population, & la puissance qui la suit ; ce peuple a été oublié comme celui que j'ai apperçu dans l'antiquité : il augmente la liste des peuples perdus. Il l'a été en effet jusqu'à l'époque du voïage de

de M. Pallas, dont les découvertes font récentes. Quelle eft donc la deftinée des peuples ? Pourquoi les uns laiffent-ils une mémoire fi longue, tandis que les autres font effacés du fouvenir ? Cela ne viendrait-il pas de ce que la mémoire des injures eft plus profondément gravée que celle des bienfaits ? Je ferais tenté de conclure que ce peuple n'a point fait de mal au monde. Je vois qu'Alexandre n'eft point encore oublié dans les Indes, quoique ce fléau n'ait fait qu'y paffer. Je vois que les Dives & les Géans font encore redoutés dans l'Afie. Je penfe que ce peuple a vécu dans la paix & dans le filence ; il s'eft étendu par des colonies, il n'a fait de conquête que fur la nature ; il a changé des déferts en habitations ; tout cela peut s'oublier, ce ne font que des bienfaits. Comme il n'a rien pris à perfonne, perfonne ne s'eft plaint ; comme il n'a rien brifé, rien détruit, il n'a point excité de ces haines qui fe perpétuent, de ces cla-

meurs qui retentiſſent dans les échos de l'hiſtoire, comme le tonnerre dans les montagnes. Cette concluſion ne fait pas honneur à l'humanité, mais peut-être n'en eſt-elle pas moins vraie. Au reſte, Monſieur, je ne prétends pas louer aux dépens de la vérité le peuple des Tſchoudès qui nous eſt peu connu. Je ſerais porté à croire que s'il a vécu dans la paix, s'il n'a point commis d'injuſtices, c'eſt un mérite qu'il doit peut-être aux circonſtances & à ſon antiquité ſur la terre; dans les tems où elle était peu habitée, on pouvait s'étendre ſans violence. L'eſpece humaine a toujours été la même: l'homme eſt doux quand il eſt ſatisfait; c'eſt le beſoin, ce ſont les déſirs comprimés par des obſtacles qui le rendent violent & injuſte. Si j'ai conclu que les Tſchoudès n'ont point fait de mal, de ce qu'ils n'ont point laiſſé de mémoire, on pourrait conclure encore qu'ils n'ont point fait de mal, parce qu'ils n'en ont point

trouvé à faire, parce qu'ils ont été fort anciens, & que n'aïant point de voisins, ou du moins n'en aïant que de fort éloignés, la terre était à eux. Peut-être sont-ce leurs colonies qui portant d'autres noms, & se trouvant rapprochées des autres peuples, sont devenues conquérantes & usurpatrices.

La découverte de ce peuple est infiniment curieuse ; vous jugerez, Monsieur, combien elle a dû m'intéresser ! Je ne puis vous dire encore si ce peuple est celui qui a cultivé l'Astronomie & les Sciences dans l'antiquité de l'Asie ; je vous ai prévenu que je ne pourrais rien vous montrer qu'à travers un voile. Mais ces Tschoudès sont très-anciens, ils habitaient à-peu-près la latitude que j'ai soupçonnée ; ils n'étaient pas sans instruction, puisqu'ils avaient des arts, puisqu'ils ont fouillé des mines, & fait de grands travaux dans les montagnes ; enfin ces Tschoudès ne subsistent plus : ils ont déjà bien

des reſſemblances avec le peuple dont j'ai apperçu le génie dans les débris des Sciences. Je ne ſai ſi je me trompe, mais il me ſemble qu'une opinion deſtituée de fondemens ſolides, un ſyſtême qui s'éloignerait de la vérité ne ſe confirmerait point ainſi par des découvertes poſtérieures. J'eſpere que vous me pardonnerez de vous avoir amené dans la Tartarie : c'eſt quelque choſe d'avoir retrouvé un cinquième peuple perdu, & de ſuppléer aux lacunes de l'hiſtoire. Nous ſerions bien dans notre tort, ſi nous ceſſions nos informations. Ce peuple doit avoir eu des voiſins, il faut parcourir le païs, comparer les langues qui ſubſiſtent, interroger encore les fables. On écrit l'hiſtoire ſur les mémoires du tems ; & les mémoires de ces tems reculés ſont les langues & les fables, les plus anciens ouvrages des hommes.

Je ſuis avec reſpect, *&c.*

VINGT-UNIEME LETTRE
A M. DE VOLTAIRE.

Des Langues du Nord, & du Jardin des Hespérides.

A Paris, ce 20 Avril 1778.

LA parole, Monsieur, est le caractère distinctif de l'homme ; comme expression de la pensée, elle le sépare de tous les êtres vivans ; comme expression du génie, elle marque son rang, & distingue un individu d'avec un autre. Tous les hommes se ressemblent dans le silence ; les peuples sont distingués, appréciés par les langues, comme les hommes par la parole. Le physique de la langue est revêtu de l'accent du climat, l'intellectuel montre le génie du peuple ; le langage est le résultat des idées, l'esprit se peint dans son ouvrage. Les langues bien connues, bien étudiées peuvent donc révéler l'origine des peu-

ples, leur parenté, les païs qu'ils ont habités, le terme des connaiſſances où ils ſont arrivés, & le degré de maturité de leur eſprit. Mais en même tems l'homme qui eſt perfectible, qui tous les jours devient, pour ainſi dire, de plus en plus intellectuel, l'homme repoſe ſur une baſe phyſique.

Il faut donc bien prendre garde, Monſieur, dans la comparaiſon des langues des peuples, de ne pas regarder comme des caractères de parenté, des reſſemblances qui naîtraient de l'identité de la nature humaine. Leibnitz a entrevu le premier l'utilité que l'hiſtoire pouvait tirer de la comparaiſon des langues; M. le Préſident de Broſſes a regardé les mots & les ſons comme imitatifs; mais perſonne n'a, ce me ſemble, plus avancé cette ſcience par des travaux multipliés & par des découvertes heureuſes, que M. de Gébelin. Il a rapproché toutes les langues, il a réduit tous les mots à leurs primitifs, il en a

ſéparé encore les additions nationales ; le reſte qui ſe trouve commun à toutes les langues, appartient à une langue primitive (*a*). Il y a donc une langue primitive, & M. de Gébelin vous la promet, lorſque ſon travail aura parcouru & dépouillé toutes les langues pour la recompoſer (*b*); ce ſera une grande découverte de notre ſiecle. Cette langue doit être preſque compoſée de monoſyllabes, parce que les hommes ont d'abord ſenti la néceſſité de rendre l'expreſſion la plus prompte poſſible, afin qu'elle ſuivît la penſée, & ils ont exprimé les choſes par les ſons les plus courts & les plus ſimples. Ces ſons n'auraient été que des voïelles (*c*), ſi leurs

(*a*) M. de Gébelin, origine du langage & de l'écriture, p. 42.

(*b*) Plan général du monde primitif, p. 20.

(*c*) Dans les langues du Nord *oïa* ſignifie une île. Rudbeck, *de Atlanticâ*, tom. I, pag. 468; l'eau ſe nomme *aa*. *Ibid.* tom. II, p. 465. Ces langues me paraiſſent bien près de la langue primitive.

combinaiſons avaient pu ſuffire à la variété des choſes ; on a modifié les ſons primitifs par des conſonnes pour étendre les combinaiſons. M. de Gébelin trouve ſept voïelles, ſept conſonnes fortes & ſept conſonnes faibles ; voilà donc 21 ſons & 21 lettres qui les repréſentent : d'autres Grammairiens comptent 24 ſons & autant de lettres (*a*). C'eſt ce que donne la nature, c'eſt la baſe des langues. Si ce même nombre de lettres compoſait l'alphabet de toutes les langues, nous n'en pourrions rien conclure ſur le tems de leur formation. On pourrait croire que les hommes n'ont pu parler & écrire autrement : mais ces alphabets varient par le nombre des lettres. Les peuples qui en ont plus les ont multipliées ſans néceſſité ; ceux qui en ont moins ſont dans un état de pauvreté, qui annonce celle des idées. Ce ſont les recherches ſur le langage

(*a*) M. Beauzée dans ſa Grammaire générale.

qui font diftinguer avec foin les fons les uns des autres ; ces recherches font le fruit du tems : c'eft l'abondance des idées, le nombre des chofes connues & approfondies, qui force de multiplier les fons, de les modifier par d'autres fons, pour répondre à la variété de la nature, & pour rendre les nuances de la penfée. Le nombre des lettres doit donc être différent chez les peuples divers, en raifon des progrès de l'efprit humain. Les uns peu avancés, n'auront pas eu befoin d'épuifer les fons de l'organe de la voix (a), les autres les auront emploïés tous. Ces alphabets peuvent donc ranger les peuples par familles. J'en apperçois deux principales : la famille dont l'alphabet fut compofé feulement de 16 lettres ; la famille dont l'alphabet fut de 20 lettres & plus.

Les Phéniciens n'eurent primitivement que 16 lettres, ce font celles que

(a) M. de Gébelin, origine du langage, p. 412.

Cadmus apporta dans la Grece (*a*). Les Etrufques, les anciens Grecs, les anciens Latins, les peuples du Nord, les Irlandais, les Theutons & les anciens Suédois dans leur langue Runique, n'avaient également que 16 lettres. On peut regarder les peuples de la Grece & de l'Italie comme les defcendans des Phéniciens & des Phrygiens; mais les peuples du Nord, qui parlaient l'Irlandais & le Runique, avaient donc une origine commune avec les Phéniciens; origine démontrée par ce même nombre de lettres. On voit qu'ils font fortis du fein d'un feul peuple, à-peu-près dans le même tems, & au moment d'un certain progrès des connaiffances & du langage. Le hanfcrit, ou le langage facré, & prefque oublié des Brames, a 19 lettres, le Zend & le Pelhvi, qui font l'ancien Perfan, en ont 20 (*b*).

(*a*) Pline, liv. VII, c. 56.

(*b*) M. de Gébelin, origine du langage, p. 459.

Voilà donc une famille différente. Nous avons déjà remarqué qu'en passant de la Phénicie dans la Perse, on entrait dans un nouveau monde ; on voïait d'autres mœurs & d'autres usages. Ce n'est pas tout. Vous voïez que la langue des anciens Persans était plus formée & plus près d'être complette ; ces peuples étaient donc moins anciennement établis : ils avaient derrière eux plus de travaux exécutés & plus de perfection acquise ; ils sont nés du genre humain plus mûr. Les Phéniciens d'un côté, les Persans & les Indiens de l'autre, sortis de la même souche, comme on en est assuré par des conformités prouvées, par tant de traditions & de monumens astronomiques qui leur sont communs, sont donc partis à différentes époques ; les Phéniciens plutôt, les Indiens & les Persans plus tard, & à une distance de tems, qui suffit sans doute pour que le langage, les idées & la masse des connaissances d'un même peuple ne se

reſſemblent plus : je n'ai donc pas eu tort de tirer une ligne de démarcation entre ces peuples de l'Aſie.

Mais, Monſieur, la conformité de l'alphabet Phénicien avec l'alphabet Runique, doit nous mener à d'autres concluſions. Puiſque les Phéniciens & les anciens Suédois ont une même origine, faudra-t-il croire que ce ſont les premiers qui ont quitté leur beau païs, leur ſoleil, leur mer commerçante pour aller s'établir dans le nord glacé de la Suede? Cette marche n'eſt point celle que nous avons déjà tracée à la population (*a*); quand on a été favoriſé par la nature, on ne s'expoſe pas volontiers à ſouffrir ſes rigueurs. D'ailleurs le voïage ſerait bien long; nous devons, ce me ſemble, leur épargner la moitié du chemin : & puiſque nos converſations précédentes, nos voïages nous ont amenés au pied du Caucaſe, d'où nous avons vu deſ-

(*a*) Voïez la 8e des Lettres à M. de Voltaire, p. 224.

cendre les Phéniciens sous le nom d'Atlantes, les anciens Perses, les Indiens & même les Chinois, l'origine de ces peuples doit être dans la Tartarie où nous sommes maintenant ; c'est là que s'est opérée la séparation. Quelques peuplades se sont portées vers le Nord, tandis que les autres s'avançaient vers le midi ; & quand même ces climats de l'Ourse n'auraient pas été plus doux, plus favorisés de la chaleur qu'ils ne le sont aujourd'hui, du moins en conduisant une nouvelle colonie, on n'aurait point troqué une chaleur brûlante contre un froid rigoureux : on serait parti d'une température moïenne pour s'avancer vers les extrêmes.

Souvenons-nous encore que la Syrie, la Phénicie comme l'Égypte étaient remplies du culte du Soleil, qui n'a pu naître que dans les païs du Nord. Un peuple qui apporte son culte apporte aussi son langage ; s'il en changeait, ses Dieux ne l'entendraient plus. Le

langage comme le culte eſt donc deſcendu du Nord.

Leibnitz, qui avait jeté un regard philoſophique ſur les langues, en les conſidérant d'un autre point de vue, y reconnut auſſi deux familles. Il range les langues du Nord ſous le nom de *Japétiques*, & celles du Midi ſous le nom d'*Araméennes*. Ces langues également nées dans l'Aſie étaient donc ſéparées par le Caucaſe, par ces mêmes rochers qui ſéparent les peuples; d'un côté elles ſont dures & rudes à cauſe du froid, & comme les hommes; de l'autre elles ſont amollies comme eux, & rendues plus flatteuſes par de douces influences.

Nous joindrons à ces caractères généraux quelques obſervations particulières. Ne craignez point que je vous fatigue par une érudition peſante, elle ſurpaſſerait mes forces; d'ailleurs nous n'en avons pas beſoin, les grandes vérités ne ſe prouvent point par des détails: elles repoſent ſouvent ſur un fait

unique. Mais je vous ferai plaisir en vous parlant de Troie ; Troie vous rappelera Homere. *Pergame*, le nom Phrygien de cette ville fameuse, est un mot septentrional. *Berg* ou *Berghem* dans les langues du Nord, signifient encore un château, une ville (*a*). Le mot *Bal*, Seigneur, le nom oriental du Soleil, du dominateur de l'Univers a la même origine. *Scaphe* en grec, *Scapha*, *Scyphus* en latin, paraissent venir de *Sciphi* ou de *Sciphré*, qui dans les langues du Nord signifient un navire. Apollodore a dit *qu'Hercule arrivait aux extrémités du monde dans la tasse, ou dans la coupe du Soleil.* Nous savons bien qu'Hercule est le Soleil même, nous savons encore que le mot *tasse* ou *coupe* avoit

(*a*) Olaüs Rudbeck, *de Atlanticâ*, t. I, p. 805. Je rapporte cette signification d'après Rudbeck. Je sai que *berg* en Allemand signifie une montagne. Mais comme les habitations ont été jadis sur les lieux élevés, on a dû y construire des forts ; & ces forts, ces villes ont été nommés *berg*, parce qu'ils étaient toujours sur ces montagnes.

les deux significations de *Tasse* & de *navire*, & que là il doit être pris pour un vaisseau. Les anciens faisaient voïager les astres dans des navires portés sur le liquide de l'air, ou de l'éther. J'en conclus que le mot est né dans le Nord, & je le conclus avec d'autant plus de raison, que les Anglais ont encore un mot analogue, le mot *Ship*; & que les Kourilles, qui habitent l'autre extrémité du monde, la partie la plus boréale du Chamchatka, à 60° de latitude, appellent aussi un canot *Tchip* (*a*). Vous ne direz point que les Kourilles sont une colonie d'Anglais; mais vous me direz que ces deux peuples sont partis du même lieu, ont appris en naissant la même langue. Jamais origine commune n'a été mieux révélée. Si la racine du mot est imitative (*b*), la termi-

(*a*) Hist. gén. des voïag. t. LXXV, p. 136.

(*b*) M. le Président de Brosses a observé que la racine *sc*, *sk* ou *sh* indiquait toujours une chose creusée: elle est donc organique & imitative. Voïez son livre intitulé, Mécanisme du Langage.

naison

naiſon n'eſt pas donnée par la nature, c'eſt un choix preſque arbitraire entre une infinité de ſons : il eſt peu vraiſemblable que les peuples ſe ſoient rencontrés dans ce choix. Je conclus encore de ce mot, que la fable d'Hercule porté ſur le vaiſſeau du Soleil eſt venue du Nord ; car les mots ne viennent qu'avec les choſes : j'en ai d'autres raiſons qui méritent de vous être détaillées, mon précurſeur Rudbeck me les a fournies.

Perſonne ne doute, je crois, Monſieur, que l'Hercule Thébain, fils d'Amphitrion, ou plutôt de Jupiter & d'Alcmene, n'ait été formé ſur le modele de l'Hercule Oriental. L'Hercule Thébain ſe nommait Alcée (*a*), parce qu'il était fort : il ne fut ſurnommé Hercule que lorſqu'il ſe rendit célebre par de grands exploits, lorſqu'il eut combattu les monſtres & purgé la terre des animaux

(*a*) Diodore de Sicile, t. II, p. 49.

nuisibles, comme l'Hercule Oriental & Phénicien. Cet Hercule, qui est l'original, est donc le plus ancien & le seul véritable. Il ne nous importe pas dans ce moment que ce personnage soit le Soleil, son histoire, une allégorie: Les fables & les allégories ont, comme les hommes, un air national qui les distingue; elles ont, comme eux, une patrie, c'est cette patrie que nous cherchons. Non-seulement Hercule est Asiatique, mais c'est un homme du Nord. Tout ce qui est né de notre sol, tout ce qui est cultivé de nos mains, se propage par des rameaux, se multiplie par des rejetons; la terre natale enferme & conserve les racines des plantes qu'elle a produites. Le nom d'Hercule est visiblement étranger à la Grece, il y est solitaire & sans famille (*a*), ses racines

(*a*) On pourrait dire que le mot grec *heraclès* vient de *heros*, & de *cleos* qui signifie gloire; mais ce mot *heros* vient lui-même du Nord, où *herr*, *aor* signi-

font dans les langues feptentrionales. *Her*, fignifie en Suédois une armée; *heria*, la dévaftation; *herbod*, la déclaration de guerre; *her-bunad*, les armes & l'appareil militaire; *hera-clede*, un homme armé en guerre; enfin *her-full* ou *her-culle*, un chef de foldats (a). C'eft une vérité reconnue que tous les noms propres ont été jadis fignificatifs; ils font étrangers à la langue où ils n'ont point de valeur; ils appartiennent au païs où ils fignifient quelque chofe. J'ai donc eu raifon de vous dire qu'Hercule était un héros du Nord; & comme Hercule eft l'emblême du Soleil, comme le culte de cet aftre eft defcendu du Nord, ces deux origines font confirmées l'une par l'autre.

Eh! ne voïez-vous pas, Monfieur,

fient un homme. Eloge de Leibnitz, note 11; c'eft parce qu'une armée eft compofée d'hommes, que le mot Suédois *her* défigne une armée.

(a) Olaüs Rudbeck, *de Atlanticâ*, tom. I, p. 750, 51, 52.

que ces Dives si fameux, si redoutés dans l'histoire de Perse, ces Géans, qui se faisaient du Caucase une citadelle, s'étant révoltés contre Jupiter, aïant mis montagne sur montagne, pour escalader le ciel, aïant lancé des rochers contre Jupiter, pour le tuer, comme ils ont écrasé Huschenck, le héros de la Perse, Hercule vint au secours de Jupiter & des Dieux, qui, en reconnaissance de ses services & de sa victoire, lui donnèrent le surnom d'Olympien (*a*). C'est le nom d'une montagne, de celle qui soutenait leur trône & leur empire; tout habitait, tout se passait alors sur les montagnes : les bons s'y cachaient comme les méchans; les uns pour y trouver la paix, les autres l'impunité. Vous conviendrez, Monsieur, que toutes ces fables greques ressemblent beaucoup aux fables, qui font la première histoire des Perses. La guerre

(*a*) Diodore de Sicile, t. II, p. 35.

de Moïſaſor, peut être le modele de la guerre de Briarée & des autres Géans contre Jupiter (*a*) ; mais celle de Moïſaſor même n'eſt-elle pas évidemment copiée ſur la première hiſtoire des Perſes, qui étant plus détaillée & plus ſimple, montre qu'elle eſt la ſource de toutes les autres, brunies par le tems, & chargées de merveilleux par la tradition ? Ce même Hercule n'a-t-il pas délivré Prométhée, dévoré par un aigle ſur le Caucaſe (*b*) ? Ne voilà-t-il pas encore Hercule dans cette Scythie, où nous retrouvons toutes les origines, exécutant ſes exploits, & portant ſes bienfaits ſur le Caucaſe, d'où les Atlantes ſont partis, ainſi que le culte du Soleil, & où les Perſes prennent leur origine & le commencement de leur hiſtoire ?

(*a*) *Suprà.* Lettre de M. de Voltaire, p. 4.

(*b*) Diodore de Sicile, t. II, p. 35.

Je ne compte sur les noms des lieux cités comme le théâtre des fables, qu'autant qu'ils s'accordent avec le sens & l'esprit des fables, avec les idées naturelles des choses ; mais alors je tire de cet accord une double lumière, & je marche avec sûreté. Les historiens ont souvent tout confondu ; je ne vous en citerai pour exemple que les Amazones & les Gorgones. Euristée imposa pour neuvième travail à Hercule de lui apporter le baudrier de l'Amazone Hypolite ; le héros traverse le Pont-Euxin, il va chercher les Amazones dans un lieu nommé Thémiscire & sur les bords du Thermodon. C'est donc en Asie, entre la mer Noire & la mer Caspienne, dans les païs qui séparent la Perse & le Caucase, qu'habitaient ces Amazones. Que fait Diodore de Sicile ? il nous parle ailleurs des Amazones d'Afrique, il nous dit qu'elles étaient plus anciennes que celles d'Asie, qui subsistaient encore au tems du siege de

Troie (*a*). Ces anciennes Amazones régnaient dans une île nommée l'Hefpérie, parce qu'elle eft fituée au couchant du lac Tritonide. Ce lac était voifin de la montagne d'Atlas : les Amazones attaquèrent les Atlantides, & les foumirent. Elles furent auffi en guerre avec les Gorgones, dont Médufe fut la Reine; Médufe couronnée de ferpens, & dont la tête coupée a fait tant de métamorphofes. Toutes ces femmes guerrières habitaient en Afrique, & vers la mer à fon extrémité occidentale. Cependant, Monfieur, voilà Myrine, la Reine des Amazones, qui part avec fon armée de femmes, elle traverfe l'Afrique entière où vous favez que nous n'avons ofé paffer ; la chaleur ne lui fait rien : elle entre en Egypte pour fe lier d'amitié avec Orus, fils d'Ifis, qui gouvernait alors ce roïaume. Ce n'eft pas tout ; elle s'en va attaquer les Arabes, foumettre

(*a*) Diod. de Sic. t. I, p. 433.

la Syrie, & puis elle s'avance au Taurus ou au Caucase, où l'on nous ramene toujours. On imaginerait que ces Amazones vont rester là ; elles sont si loin de chez elles, elles sont dans un si beau païs ! Mais l'historien les ramene sur leurs pas, elles traversent tous ces païs habités, tous ces sables brûlans, avec la même facilité que dans leur premier voïage ; il faut qu'elles se retrouvent au bord de l'Océan, parce que c'est là qu'Hercule, au terme de ses courses, doit détruire ces peuples de femmes, Gorgones & Amazones ! C'est donc une chose bien naturelle, que des femmes réunies seules en corps de peuple, révoltées contre les hommes & contre la nature, pour en créer deux nations entières ; & des nations si puissantes, qu'elles soumettent par les armes une foule de peuples & d'hommes, qu'elles auraient plus facilement soumis par l'amour. Les femmes ne peuvent pas plus vivre seules, que nous ne pou-

vons vivre ſans elles, elles n'auraient vu dans leur roïaume qu'une vaſte ſolitude. Ce peuple Amazone eſt ſans doute une chimère ; la victoire d'Hercule doit être une allégorie (*a*) : mais l'hiſtoire, quand elle s'en eſt emparée, en a fait un double emploi. Les deux victoires d'Hercule n'en ſont qu'une. Diodore en conduiſant les Amazones d'Afrique juſqu'au pied du Caucaſe, nous décele l'origine de la fable, c'eſt là qu'elle eſt née. On n'a placé des Amazones en Afrique, que parce qu'on a ſu qu'elles avaient eu des guerres avec les Atlantes; & lorſque l'hiſtoire a perdu la trace de ces peuples, lorſque trompée par les colonnes d'Hercule qui ſont à Cadiz, elle a poſé l'île Atlantique dans le lieu de l'Océan où ſont les Canaries, il a bien fallu que les Amazones fuſſent voiſines, & on les a placées ſur les bords de cette mer. Je deſire infiniment que

(*a*) M. de Gébelin, allégories orientales.

vous jugiez ces réflexions ; je ne vous les proposerais point, si je ne les croïais pas fondées. Il me semble que c'est à la raison de juger l'histoire, sur-tout l'histoire ancienne dont le tems a fait un chaos ; c'est à la philosophie de le pénétrer, & de saisir les débris du passé pour les remettre à leur vraie place.

Il y avait bien long-tems, Monsieur, que nous avions perdu de vue les Atlantes; nous cherchions leurs traces : souvent on n'arrive aux découvertes qu'après bien des efforts & des pas inutiles. Il serait peu étonnant que je me fusse égaré, si j'avais voïagé seul ; mais en marchant avec vous, il me semble que je n'ai pas fait un seul pas sans m'éclairer. Vous voïez nos progrès, nous avons laissé les Atlantes au pied du Caucase, nous les retrouvons au-delà de ces montagnes. Hercule combattant les Amazones, détachant Prométhée de son rocher, Hercule, qui a pris son nom dans les langues septentrionales, est un

homme du Nord ; Hercule eſt de la famille d'Atlas, il doit connaître le païs qu'elle habita jadis ; il va nous inſtruire & guider nos voïages par les ſiens. Le douzième & dernier travail d'Hercule furent les pommes d'or du jardin des Heſpérides. Il fallut que le héros retournât en Afrique où il avait déjà été, parce que les anciens y plaçaient les jardins célebres des Heſpérides, où étaient les arbres précieux, chargés de pommes d'or, & gardés par un dragon. Nous allons voir ſi les anciens étaient conſéquens dans leur géographie & dans leurs récits. L'Heſpérie était une île, nous l'avons déjà dit (*a*) ; Maxime de Tyr nous en parlera plus en détail. *C'eſt*, dit-il, *une terre étroite & reſſerrée, étendue en longueur, & de toutes parts environnée par la mer. C'eſt là qu'Atlas eſt révéré, c'eſt là qu'il a des ſtatues. Atlas eſt une montagne creuſe*,

(*a*) *Suprà*, p. 311.

assez élevée. Le vallon intérieur, en forme de puits, est rempli d'arbres & de fruits : La descente en est difficile, parce qu'elle est rapide ; & elle est défendue par la religion (*a*). Cette description ne rappelle ni l'Afrique, ni l'Espagne où l'on a cru encore retrouver l'Hespéride ; ces païs ne sont point *une terre étroite & resserrée, de toutes parts environnée par la mer.* Ne reconnaissez - vous pas là, Monsieur, l'île & la petite montagne où habita le bonhomme Evenor avec sa femme Leucippe (*b*) ? Cette montagne, qui fut depuis le partage d'Atlas, a été sacrée pour ses descendans. Hésiode nous dira que cette île des Hespérides, ou des Gorgones, est au - delà de l'Océan, au bout du monde, & dans le païs où habite la nuit (*c*). Ce païs de la nuit où le placerons-nous ? Le soir,

(*a*) Maxim. Tyrius *in dissert.* 38, c. 225.
Olaüs Rudbeck, t. I, p. 340.

(*b*) *Suprà*, p. 35.

(*c*) Hésiode, Théog. v. 274.
Rudbeck, t. I, p. 565.

elle vient de l'Orient où le jour se leve le lendemain ; le matin elle se retire vers l'Occident, où l'on a vu le soleil disparaître, & nous quitter pour porter ailleurs sa lumière. Le jour & la nuit nous viennent donc des mêmes lieux, & lorsqu'ils nous quittent ils font la même route, & semblent avoir la même retraite. Vous autres poëtes, Monsieur, malgré le pouvoir créateur que vous tenez du génie, quelque libre que soit votre imagination heureuse, vous respectez les convenances dans vos fictions : la vérité y conserve une place ; elle plaît d'autant plus qu'elle est plus cachée sous les voiles brillans dont vous l'enveloppez. Entre vos mains la discorde, la politique deviennent des personnages ; je les entends parler, je les vois agir ; j'apperçois dans leurs mains les fils qui gouvernent le monde, ou les flambeaux qui peuvent le réduire en cendres. Mais, Monsieur, vous avez placé la politique à Rome, l'Arioste alla chercher la dis-

corde dans les cloîtres, vous n'auriez ni l'un ni l'autre placé l'hiver & ſes glaces dans la zone torride ; vous n'auriez point indiqué le païs des ténèbres dans les contrées de l'aurore, où ſont les portes du jour, ni vers l'Occident dans un horizon enflammé, où le ſoleil couchant verſe des torrens de lumière. La nuit, comme le jour, parcourt la terre, elle n'a point d'aſyle où elle regne excluſivement. Mais elle afflige toujours l'un des deux pôles, elle ne quitte l'un que pour obſcurcir l'autre. Elle y paraît domiciliée par un plus long ſéjour. Voilà ſon véritable ſiege, elle s'y plaît pendant ſix mois ; & on a pu croire jadis qu'elle ſortait tous les jours de cette retraite, & deſcendait ſur le globe pendant quelques heures pour ſuſpendre nos travaux & fermer nos paupières. Si dans votre poëme national, vous aviez eu beſoin de la nuit, c'eſt là, Monſieur, que vous l'auriez été chercher, au ſein d'un Océan de ténebres. Héſiode a fait

comme vous. *La nuit*, dit-il (*a*), *a enfanté les Hespérides, qui gardent les pommes d'or au-delà de l'Océan; Atlas*, ajoute-t-il ailleurs (*b*), *dans la région des Hespérides & aux extrémités du monde, plie sous la nécessité & sous le poids du ciel porté sur ses épaules.* Le païs des Hespérides où habite la nuit est donc sous le pôle, ou du moins ce païs n'en est pas assez éloigné pour qu'Hésiode n'ait pu l'y placer par la licence permise à la poësie. Je vous citerai encore un poëte, un des maîtres que vous avez surpassés; c'est Eschile. Il introduit Prométhée reconnaissant de sa délivrance, indiquant à Hercule la route qui mene au jardin des Hespérides. Il lui enjoint de passer le Caucase; c'est la route que nous avons prise : vous voïez que je ne vous ai pas égaré. *Tu*

(*a*) Hésiode, Théog. v. 211.
Rudbeck, t. I, p. 565.
(*b*) Hésiode, v. 517.

parviendras, dit Prométhée, *au peuple innombrable & intrépide des Ligures. Je ſai que rien ne t'épouvante ; mais le combat ſera pénible & difficile. Le deſtin veut que tu quittes tes fleches ; tu ne pourras même arracher les rocs glacés de la terre endurcie. Cependant Jupiter touché de ta détreſſe étendra ſous le pôle une nuée neigeuſe, remplie de pierres rondes, le ſol ſera couvert de ſon ombre. Armé de ces pierres, elles te ſuffiront pour détruire la multitude féroce des Ligures* (*a*). La vérité perce à travers les fictions ; on la reconnaît. Le nuage qui répand ſon obſcurité ſur le ſol, c'eſt la longue nuit du pôle ; les pierres que ce nuage porte dans ſes flancs ne ſont que les grains arrondis de la grêle ; Hercule quittant ſes fleches, eſt le ſoleil dont les raïons ſont impuiſſans à cette diſtance de l'équateur ; & le poëte vous peint cette terre ne faiſant qu'une maſſe

(*a*) Strabon, géog. liv. IV, p. 183.

durcie par le froid, où les rochers sont doublement attachés par les liens de la glace. Vous ne voulez pas, Monsieur, que les vers ne soient que de vains mensonges; on peut moduler des chants pour rendre la vérité plus douce & plus insinuante : mais il faut que ces chants disent quelque chose, il faut toujours à l'homme un peu de vérité. Eschile conduisant Hercule au jardin des Hespérides a tiré ses fictions du climat même. Il s'est souvenu qu'Hercule était le soleil, il le fait arriver sans fleches ou sans raïons, il dépeint l'obscurité comme un secours de Jupiter; les ressources du héros sont les frimats, il combat avec les armes fournies par le climat : mais ou les poëtes seraient peu dignes de l'attention des philosophes & des gens raisonnables, ou le lieu de la scène ne doit pas être une fiction. Vous avez placé le temple de l'amour dans l'île de Chypre, vous l'avez orné, rempli des richesses de l'imagination & de la poësie;

mais la tradition antique vous a conduit, vous avez mis le Dieu chez le peuple de l'antiquité, qui fut le plus abandonné à l'amour : Eſchile ne s'eſt pas permis, n'a pas dû ſe permettre plus que vous. Si Prométhée envoïe Hercule chercher les pommes d'or des Heſpérides vers le Nord, c'eſt que la tradition plaçoit au Nord de la terre le jardin des filles d'Atlas, & dans l'île même où était la montagne de ſon nom. Voulez-vous encore un témoignage, c'eſt celui d'Apollodore. « Les pommes d'or enlevées par » Hercule, ne ſont point, dit-il, comme » quelques-uns le penſent, dans la Libye, elles ſont dans l'Atlantide des » Hyperboréens (*a*) ». Les anciens nous ſervent ſi bien, nous reſtituent tant de vérités par leurs fables, que je prendrai la liberté de vous en rappeler encore une, c'eſt celle de Phaëton conduiſant

(*a*) Apollodore, Mytholog. liv. II. Rudbeck, t. I, p. 346.

le char du Soleil, portant la chaleur aux étoiles glacées du ſeptentrion, réveillant au pôle le dragon engourdi par le froid, brûlant le ciel & la terre, enfin précipité par la foudre dans les flots de l'Eridan ; ſes ſœurs le pleurent, & les larmes précieuſes de la douleur tombent dans les flots ſans s'y mêler, ſe conſolident ſans perdre leur tranſparence, & revêtues d'une belle couleur d'or, elles deviennent cet ambre jaune ſi précieux aux anciens. Les modernes qui n'ont connu que la géographie de leur païs, veulent y retrouver tous les noms indiqués par l'hiſtoire, ou par la fable ; l'Eridan, c'eſt le Pô qui arroſe l'Italie. Mais, je vous le demande, Monſieur, eſt-ce dans l'Italie que les fables ſont nées ? Les Latins ont-ils inventé quelque choſe en ce genre ? Tous les Dieux n'étaient-ils pas étrangers ? Ne ſont-ce pas les poëſies d'Orphée, d'Héſiode & d'Homere, & même des Tragiques Grecs, où ſont dépoſées toutes les fables dont Ovide

s'eſt fait l'hiſtorien ? Les Grecs, à qui Orphée avait raconté ces fables puiſées dans l'Orient, n'en auraient point mis la ſcène en Italie ; ils ne dénaturaient les choſes que pour les faire naître chez eux ; mais nous pouvons détruire tous ces menſonges de la vanité. La vanité eſt preſque toujours maladroite ; elle a conſervé ici un fait qui dépoſe contre elle, un fait qui porte le caractère des lieux où la fable a pris naiſſance ; c'eſt cet ambre jaune, cette production du bitume de la mer, jadis recherchée pour la parure des femmes avant l'uſage des pierreries ; aujourd'hui chère aux Phyſiciens, comme aïant montré les premières traces de cette électricité, qui joue un ſi grand rôle dans l'Univers. Cet ambre jaune était jeté ſur le rivage par les flots de la mer Baltique (*a*) ; c'eſt une production des mers du Nord. Ne trouveriez-vous pas ſingulier, Mon-

(*a*) Encyclopédie, art. Ambre.

ſieur, que l'ambre naquît dans ces mers des pleurs verſées en Italie ſur les bords du Pô par les ſœurs de Phaëton ? Il faut convenir que ces larmes ont été verſées dans le Nord, que Phaëton ſorti de la route preſcrite au ſoleil s'eſt avancé vers les climats de l'Ourſe, y a été précipité par ſa chûte, & s'eſt noïé dans un des fleuves de cette partie du monde. Auſſi Hérodote parle-t-il d'un fleuve que les Barbares nomment l'Eridan (*a*), & qui ſe jete dans les mers du Nord aux extrémités de l'Europe. Il remarque que ce nom n'eſt pas Grec, qu'il eſt barbare, c'eſt-à-dire, étranger (*b*). Hérodote avoue lui-même, j'en conviens, qu'il ne ſait rien de bien certain

(*a*) Sur une carte inférée dans le premier volume des anciens Mémoires de l'Académie de Péterſbourg, on voit l'Eridan qui ſe jete dans le golfe de Riga, & qui porte aujourd'hui le nom de la *Dwina*. Dans ce golfe ſont les îles appelées par Hérodote, *electridæ inſulæ*.

(*b*) Hérodote, liv. III.

ſur les extrémités ſeptentrionales de l'Europe ; mais avec les connaiſſances que nous avons déjà acquiſes, au moïen de la lumière philoſophique qui nous guide, nous en ſavons plus que lui. Il ſuffit qu'il nous diſe qu'on donnait à un fleuve du Nord le nom d'Eridan, pour voir clairement que ce nom a été appliqué à un fleuve d'Italie, lorſqu'on a voulu y naturaliſer les fables. Diodore de Sicile vous dira auſſi que cette fable eſt née, que l'ambre ſe recueille dans une île appelée Baſilée, ſituée à l'oppoſite de la Scythie & au-delà des Gaules (*a*).

Il en réſulte, Monſieur, que les Celtes ou les Gaulois étaient voiſins des Scythes. Je me ſuis, dit-on, brouillé avec ces bons Gaulois ; il faut que je me raccommode avec eux. Je les révère, parce qu'ils ſont nos ancêtres, je les aime, parce qu'ils étaient francs, fidelles & braves. Je ne ſai pourquoi ils ſe ſont

(*a*) Diodore, t. II, p. 225.

fâchés, je n'ai rien dit qui ait dû leur déplaire. J'ai dit seulement qu'ils n'étaient pas Astronômes, qu'ils n'avaient qu'une période astronomique qui était mauvaise : *on peut être honnête homme, & faire mal des vers.* Ils m'ont intenté un procès, à moi, Monsieur, qui entens peu les affaires, & sur-tout la chicane. Leurs Druïdes ont choisi un excellent avocat, tel que je l'aurais choisi moi-même, si j'avais eu une cause à défendre. Il a plaidé avec chaleur pour eux, avec politesse pour moi (*a*); j'eusse été séduit si je pouvais l'être. Mais j'ai pensé vous le dénoncer; il est bien plus que moi l'ennemi de vos Indiens, il leur enleve tout. Ce n'est plus l'Orient qui est la source des lumières, c'est l'Occident qui a produit les Druïdes & les précepteurs du monde. Vous étiez un ennemi trop redoutable, je n'ai pas eu

(*a*) Mémoire à consulter pour les anciens Druïdes Gaulois, par M. l'Abbé Beaudeau.

le courage de vous armer contre un homme qui m'avait traité avec tant d'indulgence. Cependant, Monsieur, tout le monde peut avoir raison, c'est un avantage que je desire comme tous les hommes, mais non pas exclusivement, & je suis content de le partager.

La Celtique était un païs immense; elle avait des contrées fort septentrionales, où l'hiver durait longtems, où le froid était extrême. Il n'y croissait ni vigne, ni olivier (*a*). Une grande partie de la Celtique était au-delà de la forêt Hercynie, bordait l'Océan, & s'étendait jusqu'aux confins de la Scythie (*b*). Un Roi de ce païs avait une fille d'une beauté extraordinaire; elle était fière comme toutes les belles filles, elle dédaignait tous les prétendans, & ne trouva qu'Hercule qui fût digne d'elle. Ce héros toujours commandé

(*a*) Diodore, p. 228 & 230.
(*b*) *Ibid.* p. 240.

par Euriſtée, emploïait la force pour ravir les vaches de Gérion ; il s'arrêta dans la Celtique, où il bâtit la ville d'Aleſie ; il épouſa la Princeſſe, il en eut un fils nommé Galates. Ce fils guerrier comme ſon pere devint conquérant, il augmenta les païs de ſa domination, & leur laiſſa le nom de Galatie, ou de Gaule (*a*).

Je ſai de quel courage, & ſur-tout de quelle force Hercule était doué, mais nous ne devons pas le fatiguer inutilement. Vous voïez qu'il va combattre les Amazones au-delà du Caucaſe, qu'il s'avance preſque ſous le pôle pour y cueillir les pommes des Heſpérides ; il y aurait de la cruauté de le faire revenir en Eſpagne pour enlever les vaches de Gérion, & en France pour fonder la ville d'Aleſie, dont on n'a jamais entendu parler. Je n'y vois aucune néceſſité, puiſque Diodore

(*a*) Diodore, p. 227.

de Sicile nous apprend que la Celtique confine à la Scythie ; Hercule, par la facilité du voisinage, a pu faire toutes ces choses sans beaucoup de chemin, & sans aller d'un bout du monde à l'autre. Gérion ni ses vaches, Galates, sa mere, ni la ville d'Alesie, n'ont pas été plus en Espagne & en France, que les Heliades en Italie, dont l'Eridan qui produit l'ambre n'a jamais arrosé les campagnes. Mais, Monsieur, je l'ai déjà observé, les peuples en voïageant n'ont point changé de nom, ni d'idées ; ils ont imposé à des païs nouveaux des noms anciens, des noms familiers & chers. Le présent est le fils du passé, il lui ressemble ; ce que nous lisons de ces anciens tems est l'histoire de nos fondations en Amérique, où nous avons transporté la France, l'Angleterre & l'Espagne. Quelque jour, je n'en désespere pas, les savans y chercheront, sinon les vaches de Gérion, du moins son roïaume. On voudra y retrouver les

colonnes d'Hercule, le païs de ſon fils Galates & la ville d'Aleſie. Tant qu'on ne ſera pas guidé par la philoſophie, ces erreurs de noms, l'état nouveau qui eſt une copie de l'état ancien, fera toujours la confuſion de l'hiſtoire. Quand un torrent qui produit un fleuve eſt deſcendu des montagnes, vous n'êtes point étonné de retrouver dans les plaines les débris des arbres & des plantes, qui ne croiſſent que ſur ces montagnes; c'eſt le fleuve qui dans ſa courſe précipitée, les a charriés loin du lieu de leur naiſſance. Eh bien, Monſieur, la population eſt ce grand fleuve deſcendu d'une ſource élevée, & tranſportant dans ſon cours les mots & les idées avec les hommes. Voulez-vous ſavoir où ont été produits ces débris épars dans nos plaines, remontez aux montagnes contre le cours des eaux? Voulez-vous ſavoir l'origine de nos dénominations, de nos idées, marchez à travers l'eſpace & le tems contre les progrès de la po-

pulation, vous parviendrez à la source des hommes, c'est là qu'est la source des choses. Je conçois donc, Monsieur, que nos bons Gaulois sont descendus comme les autres peuples de la patrie commune. Les Druïdes leur chantaient des vers semblables à ceux qu'Orphée chanta jadis dans la Grèce ; ils furent instruits, comme les Grecs, par ces traditions antiques. Mais j'avoue encore que les uns n'ont pas été si favorisés que les autres. Un tronc d'arbre pousse plusieurs branches ; elles sont inégalement chargées de fruits, quoique nourries par le même tronc & par les mêmes racines. Orphée cueillit les siens à une branche plus riche ; les Druïdes n'ont eu qu'un rameau desséché. Vous voïez donc, Monsieur, que toutes les fables nous ramenent vers le Nord. Celle de Phaëton y est liée par la production de l'ambre jaune, par le fleuve de l'Eridan qui va perdre ses eaux dans l'Océan septentrional. Tous les travaux d'Hercule vrais

ou allégoriques, y ont été exécutés ou inventés. Le jardin des Hespérides est près du pôle. J'avoue que cette conclusion est surprenante. Un terroir qui produit des pommes d'or ne peut être qu'un terroir fertile ; l'or est le signe de la richesse, & quand même ces pommes, suivant la pensée de quelques interpretes, ne seraient que des brebis couvertes d'une toison abondante & dorée, les beaux moutons ne naissent que dans les beaux païs : c'est le ciel qui fait les végétaux & les fruits ; ce sont les plantes qui font les animaux. Cette fertilité dérange un peu l'idée que nous nous formons d'un païs, où l'on ne voit plus que des glaces. J'en pourrais tirer un bel argument en faveur du réfroidissement de la terre, mais je n'ai pas besoin de tout dire ; & si la conclusion est aussi juste que je le pense, elle n'en aura que plus de force, lorsque vous la tirerez vous-même. Peut-être vous raccommoderez-vous avec les climats de l'Ourse ; je desire

de les réhabiliter entierement dans votre esprit. Je ne vous ai pas encore montré toutes les richesses conservées dans le souvenir des hommes ; ce sera le sujet de ma première Lettre. Ces païs ne sont-ils pas assez malheureux d'être abandonnés du soleil, d'être recouverts d'une glace qui s'épaissit tous les ans, d'être restés déserts par l'émigration des hommes, devons-nous les abandonner aussi ? Ne devons-nous pas les consoler des pertes qu'ils ont faites, & de leur état présent, en leur rendant justice sur leur état passé ? Eh ! ne serait-ce pas à vous, Monsieur, qui, comme philosophe, devez être juste, qui, comme poëte, avez les sources de la chaleur ; de vivifier cette terre froide & solitaire, de lui rendre dans vos descriptions la chaleur de son état primitif ? Je ne fais que vous rendre compte, j'expose les faits devant vous ; si vous y trouvez la vérité, c'est à vous de la peindre & de l'animer par le feu du génie.

Je suis avec respect, *&c.*

VINGT-DEUXIEME LETTRE
A M. DE VOLTAIRE.

Voïage aux Enfers.

A Paris, ce 28 Avril 1778.

LA plus curieuſe & la plus intéreſſante de toutes les fables, la plus propre à éclaircir la queſtion qui nous diviſe, Monſieur, eſt peut-être la fable des enfers. Les hommes, qui ont tant embelli le paſſé, n'ont pas oublié l'avenir. Ils ont meublé de chimères douces & flatteuſes les Champs éliſées qu'ils devaient habiter; ils ont placé dans l'autre vie, le repos, l'oubli de tous les ſoins, mais ſur-tout la connaiſſance de la vérité & de la nature: c'eſt donc là qu'il faudrait aller chercher la vérité; mais on ne voudrait pas abandonner la vie toujours chère, quoique toujours peſante. Auſſi voïons-nous que dans l'antiquité les poëtes & les héros ſont deſcendus tout

vivans dans le séjour des ombres. Orphée y alla chercher sa femme Euridice ; c'est le premier des Grecs à qui l'amour ait donné ce courage. Il n'y aurait jamais pensé, il n'aurait point réussi dans son entreprise, si les Orientaux qui lui ont dicté ses vers & ses fables ne lui avaient montré le chemin. A son exemple, Thésée, Pyrithoüs, Bacchus, Hercule, Persée, Ulysse y descendirent. Virgile y conduisit Enée ; vous-même, Monsieur, vous fûtes le guide d'Henri IV, quand S. Louis lui montra les destins de la France. Pourquoi n'entreprendrions-nous pas ce que tant d'anciens ont entrepris, pourquoi ne réussirions-nous pas comme eux ? Je ne doute de rien, quand vous êtes à mes côtés ; nous avons déjà cherché des païs & des peuples, pourquoi ne chercherions-nous pas les enfers ?

Quand on a voulu établir la morale de la vie présente sur l'idée de la vie future, il a bien fallu suppléer à ce qu'on

ne

ne favoit pas : l'imagination a travaillé ; & de là toutes ces hiſtoires fabuleuſes, mais allégoriques, où il n'y a de vrai que la juſtice ſévère, qui donne au vice & à la vertu ce qu'ils ont mérité. Les hommes, ignorans de tant de choſes pendant leur vie, ne ſe ſont point contentés de dire ce qu'ils devaient être après la mort, ils ont encore voulu indiquer leur dernière demeure & le lieu de leur repos. On croira facilement, que cette géographie de l'autre monde & de la vie future, fut ſujette à bien des erreurs ; la poſition des Enfers était ſans doute aſſez difficile à fixer : chacun les a placés ſelon ſes connaiſſances. Milton établit les Enfers dans les ténebres extérieures, dans l'abîme du chaos. Vous, Monſieur, diſciple de Newton, familiariſé avec les globes qui peuplent l'eſpace, vous en avez choiſi un pour y placer l'enfer, à une diſtance immenſe du trône de l'Être ſuprême, *par delà tous les cieux le Dieu des cieux*

réside (*a*). Les anciens n'ont point fait cette distinction ; les sombres bords voïaient également arriver tous les mortels vertueux & méchans : le Tartare & les Champs Elisées étaient voisins dans l'Empire de Pluton. Les idées en s'éloignant de leur source avaient bien changé! On ne voit pas même que la philosophie y ait présidé : elle eût mis une distance, comme celle du ciel à la terre, entre les cachots du crime & le dernier asyle de la vertu. Vous savez, Monsieur, que la vie future fut copiée sur la vie humaine. Les anciens ont cru longtems que tout étoit sorti de la terre, & que tout devait y rentrer. Lorsqu'ils se sont élevés à des idées plus justes sur l'ame immortelle, ils ont encore suivi ce préjugé, en plaçant les Enfers dans le sein de la terre. Mais il fallait des portes, des issues par où les hommes pussent y pénétrer ; & comme chaque Seigneur a sa justice particulière, chaque peuple

(*a*) Henriade, chant septième.

eut chez lui ses Enfers & ses Champs Elisées. Demanderons-nous aux Latins, à Virgile, la route qui doit nous y conduire ? Il répondra que l'entrée de ces goufres profonds est à Baïes, près du lac Averne en Italie. N'avez-vous pas envie de rire en voïant Madame Dacier placer sérieusement dans ce païs nouveau l'Achéron, le Styx, le Cocyte ; & traiter de fabuleuse la géographie d'Homere, parce que cet illustre poëte nourri des plus anciens documens, plaçait ailleurs l'entrée des Enfers (*a*) ? Les peuples d'Italie étaient trop jeunes pour avoir inventé ces fables religieuses, pour en avoir la source dans leur païs. Les Grecs sont aussi hardis & aussi menteurs : selon eux, l'Achéron, le Cocyte, le Phlégéton étaient des fleuves d'Epire ; le Styx était dans l'Arcadie (*b*). Mais les Grecs ne sont gueres plus âgés que les Latins ;

(*a*) Remarques sur le Livre X de l'Odyssée.

(*b*) Bannier, Mythologie, t. II, p. 439.

dans leurs premiers commencemens, ils n'étaient pas plus inventeurs. D'ailleurs leurs vols font connus ; Diodore de Sicile les a trahis : des peuples qui font leurs aînés, les Egyptiens revendiquent ces institutions. Chez eux on jugeait les hommes, lorsqu'ils cessaient de vivre, lorsqu'on les amenait au bord du lac où Caron devait les passer. On privait de la sépulture ceux qui ne l'avaient pas méritée : cet asyle de paix n'était que pour la vertu. Ces faits démontrent, Monsieur, que les fables ont été transplantées ; l'Enfer, les fleuves, le nautonier terrible, tous ont voïagé sur la terre : en les voïant passer de l'Egypte dans la Grece, & de la Grece en Italie, ne pourrait-on pas soupçonner que l'Egypte même n'était pas leur premier séjour ? Diodore de Sicile nous dit qu'Orphée y avait été puiser toutes ses idées (*a*). Je crois bien plutôt qu'il les

(*a*) Diod. de Sic. t. I, p. 194.

avait prises dans l'Orient (*a*), à la même source que les Egyptiens. Vous avez vu que les cultes sont descendus du Caucase, l'idée d'un jugement éternel, l'idée de peines & de récompenses après la mort doit avoir suivi la même route. Nous n'avons plus Orphée, qui le premier enseigna cette théologie Orientale ; mais Homère fut formé par lui, c'est Homère qui doit nous instruire. Je suis bien peu digne d'être son interprete auprès de vous ; en vous rappelant ses idées, je me trouve placé entre deux grands poëtes : mais je suis là comme ces substances de la nature, qui transmettent le feu électrique sans pouvoir le produire.

Homère en conduisant Ulysse aux enfers, le fait partir de l'île d'Ea ; Circé régnait dans cette île ; Circé, magicienne & déesse, avait un double pouvoir sur la nature, sur les esprits & sur les ombres : elle n'en eut point sur Ulysse qu'elle ne put retenir dans ses chaînes.

(*a*) Hist. de l'Astron. anc. p. 185.

En vain l'amour promit l'immortalité, le Prince impatient de revoir Itaque & sa femme, à qui cependant il n'avait pas toujours été fidelle, refusa ce don précieux. Inquiet sur le passé, pour ses compagnons de guerre & d'infortune, sur l'avenir, pour lui-même, il fallut consulter Tirésias, il fallut aller aux Enfers. La Déesse le guide par ses instructions. *Fils de Laërte*, dit-elle, *vous n'avez pas besoin de conducteur, déploïez vos voiles, les seuls souffles de Borée vous conduiront. Quand vous aurez traversé l'Océan, vous trouverez une plage commode, vous verrez les bois de Proserpine remplis d'arbres stériles; abordez à cette plage, entrez dans le ténébreux palais de Pluton, à l'endroit où l'Achéron reçoit dans son lit le Phlégéton, & le Cocyte, qui est un écoulement des eaux du Styx. Avancez jusqu'à la roche où est le confluent de ces deux fleuves, qui dans leur chûte se précipitent avec bruit. C'est là que vous ferez des sacrifices pour*

appeler les ombres (*a*). Le héros part, ſon vaiſſeau fend la mer juſqu'au coucher du ſoleil ; & lorſque la nuit répand ſes ténebres ſur la terre, il arrive à l'extrémité de l'Océan. C'eſt là qu'habitent les Cimmériens, toujours couverts de nuages & enveloppés d'une profonde obſcurité. Le ſoleil ne les éclaire jamais de ſes raïons, ni lorſque s'élevant ſur la voûte céleſte, il fait pâlir les aſtres, ni lorſque deſcendant du ciel dans l'onde, il laiſſe à ces aſtres la liberté de verſer leur lumière. Une nuit éternelle étend ſes voiles ſur ces infortunés (*b*). C'eſt dans le païs des Cimmériens & des ténebres, c'eſt donc au nord de la Grece & non en Egypte, qu'Homère place les Enfers. Mais à quelle diſtance au-deſſus de la Grece, à quelle hauteur ſur le globe devons-nous les chercher? Rudbeck a voulu les retrouver dans ſon

(*a*) Homère, Odyſſée, liv. X.
(*b*) *Ibid.* liv. XI.

païs. Cette idée des Enfers dans la Suede me choque, j'y vois un Roi juſte & éclairé; il a le deſir de rendre les hommes heureux, je n'y chercherais que les Champs Eliſées.

Homère bien entendu décide cette queſtion; les Enfers ſont chez les Cimmériens. Mais pour y arriver Ulyſſe traverſe l'Océan; ce ne ſont pas les Cimmériens, voiſins de la Grece, dont il s'agit: ces peuples ſont au-deſſus du Pont-Euxin, ils ne tiennent point à la grande mer. Le retour d'Ulyſſe va nous éclairer encore: le héros revient chez Circé; puis s'embarquant après un dernier adieu, il s'en va faire nauffrage ſur les côtes de l'île Ogygie. Cette nouvelle île, infiniment éloignée de la Grece, eſt au milieu de l'Océan (*a*). Vous ſavez, Monſieur, que, ſuivant tous les anciens, cette île eſt la même que l'Atlantide: auſſi eſt-elle habitée par Calypſo, fille

(*a*) Odyſſée, liv. I.

du ſage Atlas (*a*). Chaque pas que nous faiſons nous ramene, comme vous le voïez, vers notre objet; dans les ſolitudes de l'Océan & ſur la route des Enfers, nous retrouvons la fille d'Atlas. Tous ces voïages d'Ulyſſe ſont des fables; mais le poëte les a néceſſairement aſſujettis à une géographie, à des traditions qui lui étaient connues. Homère ne quitte point ces parages. Il mene Ulyſſe chez Eole; ce dieu enferme les vents dans un ſac, pour que la navigation du héros ſoit heureuſe (*b*). Cet uſage de vendre le vent, de l'enfermer, & de ne le laiſſer ſortir qu'en défaiſant des nœuds, ne ſubſiſte-t-il pas encore dans la Laponie (*c*)? Homère connaiſ-

(*a*) Odyſſée, liv. XII.

(*b*) *Ibid.* liv. X.

(*c*) Renard dit que les Lapons font trois nœuds à un mouchoir. Le premier dénoué donne un vent doux, le ſecond un vent très-fort, le troiſième un ouragan & une tempête. Voïage en Laponie, œuvres de Renard, tom. I, p. 189.

ſait bien ces païs du Nord. Ulyſſe paſſe enſuite chez les Leſtrigons (*a*), & ſa deſcription ſemble annoncer un païs où l'été a des jours de 24 heures ; mais Homère, en indiquant les régions où ſont les Enfers, n'en détermine pas préciſément le lieu ; il laiſſe une incertitude, & une ombre autour du ſéjour de la mort. Nous n'avons pas beſoin d'en dire plus qu'Homère, c'eſt à vous de l'imiter, c'eſt à moi de l'écouter & de le ſuivre. Il ne faut pas entreprendre de lever entierement le voile de l'antiquité ; ce voile eſt chargé du poids de tant de ſiecles, il faut tant d'efforts pour en ſoulever une partie, c'eſt bien aſſez d'appercevoir quelque choſe ! Ne fixons point la poſition des Enfers ſur la terre, le lieu de la naiſſance de ces fables, il nous ſuffit qu'Homère nous la montre dans le Nord. Remarquez qu'il y place les bois de Proſerpine, parce que la fable

(*a*) Odyſſée, liv. X.

de cette Déesse est relative aux climats où la nuit est de six mois. Ce fut un Hyperboréen, Abaris porté sur sa fleche d'or qui apporta à Lacédémone le culte de Proserpine, & qui y bâtit son temple (a). Pourquoi Cérès va-t-elle chercher sa fille vers le Nord, si ce n'est parce que les Enfers y étaient jadis placés? Proserpine a été enlevée dans les campagnes d'Enna, au lieu où gissent les Géans vomissant leur colère par la bouche de l'Etna. Ces Géans de l'Italie ne sont que les copies des vieux Géans du Caucase, de ces Dives puissans, qui ont fait jadis l'effroi du monde. Le Tartare où Jupiter précipita les Titans doit être une fable de ces contrées; elle appartient, elle est liée à celle des Géans. Mais si l'on a imaginé un lieu de tourmens pour punir les déprédateurs des peuples, on n'a pas oublié d'assurer

(a) Pausanias, liv. III.
Bayle. art. *Abaris*, remarq. B.

à la vertu une retraite tranquille, habitée par la paix qu'on cherche en vain ſur la terre. L'imagination l'embellit de tout ce qui fait le charme de la vie ; là ſont des prés verts & fleuris, des fruits délicieux mûris par un ciel toujours pur, des concerts à l'ombre des bois, & mêlés à l'entretien des ſages ; & point de paſſions pour en altérer la jouiſſance! On n'y ſent pas cette inquiétude dévorante, qui trouble la paix intérieure, & repouſſe les ſenſations agréables. Le ſenſuel Mahomet avait ſaiſi toutes ces idées de l'Aſie ; ſon paradis n'eſt que les Champs Eliſées ; il y vit des Houris toujours belles & toujours vierges, parce qu'il était jeune. J'en conclus que les inſtituteurs des Champs Eliſées étaient des vieillards ; ils n'y placèrent point l'amour, qui n'était plus pour eux ni un bien, ni un beſoin.

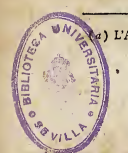
Les anciens ont ſouvent confondu les jardins des Heſpérides & les Champs Eliſées. Or, puiſque nous avons trouvé

les Hefpérides au Nord, il faut bien que les Champs Elifées y foient auffi. *Les Dieux vous enverront*, dit Protée à Ménélas, *dans les Champs Elifiens, à l'extrémité de la terre, où le fage Radamanthe donne des loix, où les hommes paffent une vie douce & tranquille, où l'on n'éprouve point la rigueur des hivers, mais où l'air eft toujours rafraîchi par les douces haleines des zéphirs venus de l'Océan* (*a*). Je fens, Monfieur, que vous ne reconnaîtrez pas les climats du Nord dans cette defcription; mais fi ces climats font changés, vous ne pouvez pas les reconnaître. D'ailleurs vous favez quels font vos privileges: les poëtes, quand ils le veulent, écartent les vents & les tempêtes; ils tempérent à leur gré le froid ou la chaleur, & les zéphirs font à leurs ordres pour rafraîchir la terre qu'ils veulent rendre heureufe. Les traditions fuivies par Homère, le

(*a*) Homère, Odyffée, liv. IV.

premier des Ecrivains Grecs, m'apprennent un fait qui me paraît hors de doute, c'eſt que les anciens plaçaient la demeure des Manes dans le nord de la terre. Les Champs Eliſées démontrent qu'on y fut heureux; le Tartare me prouve qu'on y fut juſte. Voïez, Monſieur, les fleuves qui coulent dans les Enfers: c'eſt d'abord l'Achéron, dont les ondes ſont amères comme la douleur, dont le nom annonce l'angoiſſe & les lamentations. Il était fils de la terre, Jupiter le précipita dans les Enfers, parce qu'il avait ſervi à étancher la ſoif des Titans (*a*); les Titans, ſont les Géans habitans du Nord. C'eſt enſuite le Cocyte, qui n'eſt qu'un marais formé par les larmes; le Phlégéton qui roule des ondes de feu; le Styx où coule l'eau du ſilence & de la mort; & le Lethé plus propice aux hommes, où l'on puiſe l'eau de l'oubli: tels ſont

(*a*) L'Abbé Bannier, Mythol. t. II, p. 440.



les fleuves du Tartare. Mais, Monſieur, les noms de ces fleuves ſont étrangers à la Grece, à l'Egypte & à l'Italie ; ils ont leurs racines dans les langues du Nord. *Lata* ou *leta*, ſignifient oublier, abandonner (*a*) ; d'où eſt venu le fleuve de l'oubli. De *Grondt*, qui ſignifie fond avec l'*a* privatif, on a fait *agrondt*, fleuve ſans fond, d'où eſt venu l'Achéron (*b*). Le Cocyte peut venir de la racine *kota*, elle déſigne une ſource qui bouillonne en ſortant de la terre (*c*). Le Styx vient de *ſtegg* ou *ſtigg*, qui ſignifie une choſe déplaiſante, déſagréable (*d*). Le Phlé-

(*a*) Rudbeck, *de Atlanticâ*, t. II, p. 356.

(*b*) *Ibid.* t. I, p. 310.

Le G ou le K ſont deux articulations gutturales. Les Grecs pour adoucir le mot *Agrondt*, n'ont fait que ſubſtituer une articulation à l'autre, & ils ont fait *akront* : puis en donnant plus de valeur au *ſcheva* ou à l'*e* muet, qui dans la prononciation ſuit la conſonne *k*, ils ont fait *akeron* ; & nous, qui repréſentons leur X par *ch*, nous écrivons Achéron.

(*c*) Rudbeck, *ibid.*

(*d*) *Ibid.* t. II, p. 356 & 414.

géron vient de *floga* ou *flogeld*, qui eſt le nom des météores ignés, & de *thon*, qui ſignifie fleuve. Ainſi *flogeldthon* ſignifie un fleuve de feu (*a*). Ce fameux lac Averne, dont Virgile paraît avoir fait une antre, dont l'entrée eſt ſi facile, & la ſortie ſi rare, parce qu'il repréſente la mort, a pris ſon nom de *aa*, qui ſignifie eau, & de *werna*, qui ſignifie renfermé. On doit entendre par *awern*, une eau ſtagnante & renfermée dans des bords comme celle d'un lac. Rudbeck nous apprend que l'on trouve ſur des montagnes, vers la latitude de 63 ou 64 degrés, un lac qui porte encore le nom d'Awern (*b*). Le Dieu Pluton a la même origine ; il vient de la racine *blota*, qui ſignifie *égorger des victimes*. En Anglais, *bloud* ſignifie ſang, meurtre. Dans les langues du Nord, on appelle encore *blottrie* les ſtatues de Pluton ou d'Odin,

(*a*) Rudbeck, t. II, p. 603.

(*b*) *Ibid.* t. II, p. 463.

teintes de sang humain (*a*). Les Grecs avaient donné à ce Dieu le surnom d'Adès; mais ils ne connaissaient pas la source des mots dont ils se servaient. Plutarque donne à ce surnom une singulière origine; il dit qu'Adès signifie *ce qui plaît*, parce que Pluton humain, sage & riche, retient les ames par de belles paroles & par de douces remontrances (*b*). Les Grecs avaient tout dénaturé. Est-ce donc par la douceur qu'on nous retient dans la mort? Dès l'instant où les yeux se ferment au jour, ne s'élève-t-il pas derrière nous une barrière insurmontable? Nul ne peut revenir sur ses pas; c'est donc la nécessité, la force, & non la prière qui nous retient. Ne trouvez-vous pas plaisant qu'on ait fait de Pluton un Dieu *humain*? Un Souverain, dont les états ne se peuplent que par la perte des

(*a*) Rudbeck, t. I. p. 728.

(*b*) De la superstition, §. 14.

hommes, ne doit pas être ami de l'humanité. Souvenons-nous que les noms appartiennent aux païs où ils ont un fens, où leur valeur exprime la valeur de la chofe nommée ; Adès était le furnom du Dieu de la mort, *ed*, *aiid* en Phénicien fignifiait perte, mort : voilà donc la fource où les Grecs l'avaient pris. Mais voulez-vous remonter plus haut & à la vraie fource ? Vous trouverez dans les langues du Nord *auda* ou *oda*, détruire, perdre, *ode*, la mort, d'où *ædin* le Dieu de la mort (*a*). Adonis, c'eft le Soleil mort, defcendu fous la terre, & devenu le Roi des Enfers & des ombres (*b*).

La barque de Caron eft affez célebre, nous craignons tous ce nautonnier chagrin comme ceux qu'il doit paffer, inflexible comme la deftinée. On lui païait jadis une obole pour le paffage, & pour le fret de la

(*a*) Rudbeck, t. I, p. 727.
(*b*) *Ibid.* t. II, p. 585, 593

barque nommée *barin* (a). Tout service vaut récompense, tout se paie dans la vie & même après elle. C'était une coutume commune aux Grecs, aux Romains, aux Egyptiens, de mettre dans la bouche de leurs morts une piece de monnoie destinée à païer Caron. N'oublions pas qu'on y ajoutait un certificat de vertu, signé du Pontife. *Je soussigné atteste qu'un tel a mené une vie juste, a eu de bonnes mœurs ; je demande que ses mânes reposent en paix.* L'Abbé Bannier m'apprend que l'usage de ces certificats s'est conservé en Moscovie (b). Les Russes ne l'ont pas pris des Égyptiens ; les coutumes du Midi ont donc leurs semblables dans le Nord : mais ce n'est pas tout. Le mot *barin* est précieux pour en indiquer la source. *Baar*, *baren* signifient dans le Nord, la biere, le cercueil (c). C'est en effet la voiture

(a) Diod. de Sic. liv. I, sec. 11, §34.

(b) Mythol. t. II, p. 436.

(c) Rudbeck, t. I, p. 560.

qui nous mene à notre dernière demeure, c'est la barque fatale qui nous passe à l'autre vie. Monsieur, le mensonge est toujours mal couvert; ce mot que les Grecs & les Egyptiens ont laissé là par mégarde, rend l'allégorie de Caron à ses véritables auteurs.

Pourquoi n'en ferait-il pas de même des jugemens si exemplaires & si utiles des Egyptiens? Les hommes, les Rois mêmes étaient accusés & jugés devant la nation au terme de leurs jours. Tout homme vivait, en disant, je serai jugé par mes pairs, ma vie sera déploïée devant eux; cette attente est formidable pour ceux qui ont le sentiment de l'honneur. L'usage de plaider pour & contre les morts, ne s'est conservé que dans les canonisations; il faut être pur & sans reproche pour habiter le ciel. Mais le sort éternel du vulgaire des humains, n'étant point révélé, ne peut faire leçon. S'il est utile à l'individu éteint d'avoir bien vécu, il est utile à

la nation entière qu'un jugement rigoureux & fenfible engage les vivans à bien vivre. Cette coutume des Egyptiens était donc très-fage.

Les gens du Nord, Monfieur, avaient auffi des jugemens célebres. On a vanté fouvent leurs mœurs & leur juftice ; mais avant d'en faire ici l'application, il faut que je remette fous vos yeux une tradition feptentrionale. Vous favez que Borée fut un Roi du Nord qui enleva Orythie (*a*); vous verrez dans l'Edda, qui eft le recueil des traditions du Nord, que Borée eut trois fils, *Aun*, *Vili* & *Wei*. Un jour qu'ils s'approchèrent des bords de la mer, ils trouvèrent deux morceaux de bois ; ils en prirent un pour former un être vivant, qu'ils appellèrent *Mann*. Le premier des fils de Borée lui donna la vie, le fecond l'efprit, le troifième l'ouïe & la vue, & cet être fut l'homme. Le fecond

(*a*) Strabon, géog. liv. VII.

morceau de bois produisit la femme; que les fils de Borée n'ont pas oublié dans leurs dons. L'homme fut nommé *Asch*, la femme *Emla* (*a*). Tacite parle de ce *Mann* comme de l'auteur de la race des Germains (*b*). Il était bien naturel que ce mot désignât l'homme en général, puisqu'il fut le nom de celui qui a fait souche (*c*). Hésiode a dit quelque chose de semblable; il compte que, dans le siecle d'airain qui succéda au siecle d'argent, Jupiter fit des hommes de bois (*d*), dont le cœur était plus dur que le diamant. Ils n'usaient d'aucune nourriture; armés d'airain, ils étaient entierement livrés à la guerre. Monstrueux par la grandeur, revêtus d'une force extrême, des mains invincibles, dit le poëte, descendaient

(*a*) Rudbeck, t. I, p. 540.

(*b*) Mœurs des Germains, c. 2.

(*c*) Rudbeck, t. I, p. 458.

(*d*) De bois de frêne.

de leurs épaules sur leurs membres robustes (*a*). Il est inutile de vous faire remarquer que cette peinture est celle des Géans, que la matière dont ils ont été faits les assimile à l'homme créé par les fils de Borée ; ces Géans de bois sont nés dans les Etats du Roi du Nord.

Ce mot *Mann*, soit parce que l'homme est un être puissant, soit par ces idées de grandeur & de force, devint la désignation de la puissance ; on en fit le titre des Rois (*b*) ; on les a nommés *Minnur*, *Minner* (*c*). On peut croire, Monsieur, que les Grecs ont pris là leur Minos, Législateur célebre & Roi de Crete, en plaçant dans ce mot septentrional une voïelle plus sonore & plus harmonieuse. Il fallait des sons doux à ces oreilles délicates & sensibles

(*a*) Hésiode, *in oper.* & *dieb.* v. 143.
Rubdeck, t. I, p. 544.

(*b*) Rudbeck, *ibid.* p. 277, 425, 470.

(*c*) Ces changemens de voïelles sont familiers à la langue Suédoise. *Ibid.* p. 539.

à la musique. En voulez-vous encore une preuve ? C'est que jadis on célébrait dans la Suede tous les neuf ans une grande solemnité, on faisait des sacrifices en présence du peuple accouru de toutes parts (a). Homère vous dira que Minos jouissait tous les neuf ans de l'entretien de Jupiter, & entendait les oracles de sa bouche (b). Lorsque les Dieux se parjuraient, après avoir fait serment sur le Styx, Jupiter les privait de la divinité pendant neuf ans (c). Pourquoi ce compte de neuf années ? Ce tems de dégradation ne rappelle-t-il pas l'intervalle des jugemens du Nord, qui n'avaient lieu que tous les neuf ans? Jupiter dégradait les Dieux dans une de ces assemblées, il les rétablissait dans une autre. Ces ressemblances d'usages, quoiqu'éloignées, prouvent quelque

(a) Rudbeck, t. I. p. 262 & 263.

(b) Odyssée, liv. XIX.

(c) L'Abbé Bannier, Mythol. t. II, p. 441.

chose, quand elles se joignent à l'autorité des étymologies. Le Nord nous fournit donc un des Juges, & le plus célebre des Juges des Enfers. Mais ces extrémités de la terre doivent nous en fournir encore un autre. *Rad* signifie un Sénateur, un Juge intégre ; *radamen*, un Juge roïal (a) : voilà donc le Rhadamante qui aidait Minos à juger les ombres ; on ne peut assurément le méconnaître. On a dit avec raison que ces noms de la fable étaient étrangers à la langue Greque, ils sont citoïens du Nord. Le troisième Juge Eaque manque à nos recherches : mais ces histoires, ces faits ne peuvent pas être entiers ; ce qu'ils ont perdu est la preuve de leur antiquité : ils ne seraient pas vieux, si le tems ne leur avait pas dérobé quelque chose.

Nous pouvons dire, Monsieur, comment Minos, Eaque, Rhadamante ont

(a) Rudbeck, t. I, p. 546.

été établis pour juger les morts, Plutarque nous l'a raconté. C'était une loi, dès le tems de Saturne, que ceux d'entre les hommes, qui avaient paſſé leur vie dans la juſtice & ſelon les loix, allaient après leur mort habiter les îles fortunées, loin de tous maux & dans une félicité éternelle. Les méchans, les impies deſtinés aux cachots de la juſtice ſuprême, étaient envoïés au Tartare. Sous le regne de Saturne & au commencement du regne de Jupiter, c'étaient des hommes vivans qui jugeaient leurs ſemblables, parvenus à la dernière vieilleſſe, ou menacés par la maladie. Mais les témoins favorables ne manquent pas aux vivans; on paraiſſait au tribunal accompagné de ſes amis & de ſes parens; on y déploïait l'orgueil de ſa race & le faſte de ſes richeſſes; les Rois étaient encore entourés de leur pompe, & défendus par leur puiſſance. Il eſt de l'homme de craindre l'homme vivant; les jugemens n'étaient pas tou-

jours équitables. Pluton, Souverain des îles fortunées, se plaignit qu'on lui envoïait des sujets, qui n'étaient pas dignes du séjour de la paix. Jupiter sentit que la source de la séduction est dans les passions humaines ; les passions plaident, & les passions prononcent. *Ce sont ces vêtemens*, dit Plutarque, *qui corrompent les Juges*. Jupiter ordonna donc que désormais les Juges seraient *nus*, c'est-à-dire, morts & dépouillés de l'humanité fragile ; leur tribunal fut placé dans l'autre vie, afin que les ames seules jugeant les ames, les arrêts fussent justes. Jupiter donna cet emploi à ses enfans : Minos & Rhadamante furent pour l'Asie, Eaque pour l'Europe (*a*) ; l'Asie, comme l'aînée, comme la plus peuplée alors, a été traitée plus favorablement. Mais qui est-ce qui jugeait l'Egypte & l'Afrique ? Ne serait-il pas singulier, si

(*a*) Consolation envoïée à Apollonius sur la mort de son fils, §. 30.

ces fables étaient nées des mœurs du Nil & des loix Egyptiennes, que l'Afrique ſeule eût été oubliée ? Les petites circonſtances ſont utiles pour découvrir la vérité. Vous pouvez penſer combien ces idées ſont antiques, vous pouvez exclure une infinité de païs qui n'ont pu les produire. L'Egypte était totalement inconnue aux Auteurs de ces inſtitutions. Quels ſont les peuples, qui dans l'antiquité, n'ont pas connu l'Egypte ? Ce ne ſont ni les Romains, ni les Grecs, ni les Phéniciens mêmes. Les auteurs de ces inſtitutions, qui ont pu oublier l'Egypte, qui n'en avaient pas même entendu parler, étaient des gens du bout du monde ; des hommes qui exiſtaient avant elle, & qui ſont ſortis de leurs retraites éloignées, pour venir fonder ſon empire & ſes loix.

Vous voïez, Monſieur, que les tribunaux humains ont été les modeles des tribunaux des Enfers ; vous voïez qu'ils ont été inſtitués dans le tems de

Saturne, où les loix ont été promulguées, dans un tems célebre pour la justice & pour le bonheur (*a*). N'avez-vous pas vu que Saturne était le frere d'Atlas ; & puisque Plutarque rapporte ces institutions à son regne & au commencement du régne de Jupiter, il est clair que la justice de ce regne a depuis réglé celle de la vie future ; il est clair que ces hommes vivans jugés par leurs semblables étaient de la race d'Atlas : ils habitaient l'Atlantide, ou les païs voisins & occidentaux, qui furent les roïaumes de Saturne. Ce Saturne bâtissait des forteresses sur des montagnes ; les lieux élevés étaient nommés Saturniens (*b*). On nous ramene toujours aux montagnes, qui ont été le théâtre de tant de guerres, & que les hommes ont fortifiées par les ouvrages de l'art (*c*).

(*a*) *Suprà*, p. 59.
(*b*) *Suprà*, p. 58.
(*c*) *Suprà*, p. 196 & 216.

Il faut entendre Platon, récitant les instructions qu'il avait reçues d'un philosophe; dans l'antiquité, la science, se transmettait de vieillard en vieillard. Ce philosophe avait été instruit lui-même par son aïeul, qui lors de l'expédition mémorable de Xerxès dans la Grece, fut envoïé à Delos, pour défendre cette île, célebre & respectable par la naissance des Dieux. Nous ne croirons pas cette circonstance; nous savons que les Dieux sont plus anciens que les Grecs: leurs îles n'étaient pas habitées, lorsque tous ces Dieux faux & mortels sont nés. Mais enfin cet aïeul trouva dans l'île de Délos des tables d'airain, apportées des montagnes Hyperborées; & il y lut toute la description de l'enfer, la doctrine de l'âme immortelle, dégagée des liens du corps, & descendue sous la terre dans l'empire de Pluton: empire fermé par des portes de fer, où se présentent d'abord l'Achéron & le Cocyte, au-delà Minos

& Rhadamante (*a*), qui jugent dans le champ de la vérité (*b*). Je n'ai pas besoin de vous faire observer, Monsieur, toutes les conséquences qu'on peut tirer de ce singulier passage. Vous voïez que les connaissances des Grecs étaient étrangères ; le dogme de l'immortalité de l'ame & de la vie future était emprunté : mais, quant au lieu d'où ces connaissances sont venues, je vous le demande, peut-on donner une preuve plus complette que celle de ce philosophe cité par Platon ? Il lit sur ces tables, qui furent l'ouvrage des peuples septentrionaux, toute l'histoire des institutions que nous retrouvons dans le nord de la terre ; il y voit les noms de fleuves & de personnages, dont la langue conserve encore les significations & les ra-

(*a*) Eaque ne paraît point dans ce passage de Platon. Ce troisième Juge des Enfers pourrait bien avoir été ajouté depuis.

(*b*) *Plato in axiocho.*
Rudbeck, t. I, p. 536.

cines. Ajoutez, Monfieur, que cette île de Delos, qui a vu naître les Dieux dans la Grece, a été évidemment qualifiée par la vanité nationale; elle repréfente une île plus ancienne & plus grande, que Diodore de Sicile & Pline placent tous deux dans les mers feptentrionales. L'un la nomme île Bafilée ou roïale (*a*), l'autre lui donne le nom d'Oferičta (*b*); & ce mot comme pour appuïer leur témoignage, fignifie dans les langues du Nord, *île des Dieux Rois, île roïale des Dieux*. (*c*). Ainfi tout ce que les Grecs débitaient de cette île de Délos, honorée de la naiffance des Dieux, appartient à l'île Bafilée qui était dans les mers du Nord.

Plutarque penfait jadis, comme je le penfe aujourd'hui, Monfieur, qu'Homère a voulu placer les Enfers vers le

(*a*) Diod. t. II, p. 225.

(*b*) Plin. liv. XXXVII, c. 2.

(*c*) Rudbeck, t. I, p. 462, 464.

pôle

pôle boréal ; il croit que ce sont les ténebres de ces contrées qui l'ont déterminé (*a*). Mais Homère était plus près des sources de l'antiquité, Homère était plus instruit que Plutarque ; ce ne sont point des convenances, ce sont les traditions qui l'ont conduit. Ce choix n'est pas de son génie, il a suivi l'opinion reçue & universelle. Tous les poëtes, tous les auteurs anciens ont placé le Tartare, les Champs Elisées, les jardins des Hespérides, la naissance des Dieux & des Héros, la demeure des mânes aux extrémités du monde & dans le païs des ténebres. D'ailleurs est-ce Homère, sont-ce les poëtes Grecs qui ont introduit dans les langues du Nord, les noms mêmes des fleuves, des Juges & des Dieux des Enfers ? Tous ces noms étaient étrangers à la Grece (*b*) ; les Grecs n'ont fait que les adoucir en les

(*a*) Plutarque, *in Mario.* §. 2.

(*b*) Herod. liv. II.

adoptant. Ils les tenaient des pélages, & le nom de ce Peuple annonce qu'il fut errant, c'eſt-à-dire, voïageur; c'eſt par les courſes & la deſcente des hommes vers l'équateur, que la terre s'eſt peuplée & inſtruite. Platon autoriſe à cette concluſion, puiſqu'en conſéquence d'une tradition certaine, il nous apprend qu'on avoit vû à Délos des tables d'airain apportées des païs du Nord, où on liſait la deſcription des Enfers. N'eſt-ce pas nous dire que ces tables étaient la ſource de ces idées? Quelle raiſon l'eût engagé à contredire ſi formellement les prétentions de la vanité Gréque, s'il n'y avait pas été forcé par la vérité? Je m'en rapporte à Platon, diſciple des Egyptiens, je cede à un Grec, qui dépoſe contre les Grecs & les Egyptiens.

Je prévois une objection que vous m'allez faire. *Jadis*, me direz-vous, *les nations de la zône tempérée n'imaginaient pas que la terre fût habitée au-delà du* 50e *degré de latitude boréale.* Je

pardonne aux Grecs d'avoir placé les ténebres Cimmériennes précisément vers le 50[e] *degré* (*a*). Mais, Monsieur, les Grecs, tout ignorans qu'ils étaient, distinguaient les Cimmériens des Hyperboréens. Les Cimmériens habitaient en effet vers les Palus Méotides, entre 45 & 50° de latitude. Ces peuples, suivant mon principe (*b*), doivent avoir descendu le Volga, puis le Tanaïs, aujourd'hui le Don, qui se jette dans la mer d'Azof. En remontant ces fleuves, en arrivant à leurs sources, vous vous trouverez au point de départ de ce peuple. *Les Cimmériens*, dit Plutarque, *n'étaient qu'une petite partie d'une grande nation, chassée par les Scythes, & qui s'arrêta près du Tanaïs, après avoir traversé l'Asie. Cette multitude guerrière habitait auparavant les bords de l'Océan, dans des forêts épaisses & sous un ciel*

(*a*) Lettres sur l'origine des Sciences, p. 12.

(*b*) *Suprà*, p. 256.

ténébreux ; là le pôle est presque à plomb sur la tête, de longues nuits & de longs jours se partagent l'année (*a*). Il y avait donc des Cimmériens en Asie; lorsqu'ils en sortirent, il y en eut près du Bosphore ; & lorsque ces barbares se furent portés en Italie, il y en eut aussi près de Baïes & de Pouzolles (*b*). On peut donc concevoir comment des peuples du même nom se retrouvent en tant d'endroits divers sur la terre, & comment les historiens ont pu faire tant de fausses applications & de méprises.

Mais ce n'est pas chez ce peuple que les Grecs puisèrent les idées qu'ils avaient des Hyperboréens. Hérodote raconte qu'il y a des peuples qui dorment pendant six mois, parce qu'il suppose apparemment que dans la nuit, quelque longue qu'elle soit, on n'a rien de mieux à faire que de dormir. Les Grecs n'i-

(*a*) Plutarque, *in Mario*.

(*b*) L'Abbé Bannier, Mythol. t. II, p. 418.

gnoraient point que dans le Nord, il y avait un climat, où l'année n'était composée que d'un jour & d'une nuit de six mois (*a*). *Les peuples de ce climat, les Hyperboréens sément le matin, moissonnent à midi, cueillent les fruits le soir, & les renferment la nuit dans leurs cavernes* (*b*). Peut-on mieux peindre la vie de ces peuples, pour qui le tems n'a que de grands intervalles, pour qui la nature n'a point fait la vicissitude sans cesse renaissante des jours & des nuits? Elle leur donne tout à la fois la lumière, tout à la fois les ténebres de l'année; une moitié de la révolution solaire est occupée par le travail, l'autre est pour le repos & pour l'ennui: & s'ils se retiraient l'hiver dans des cavernes, c'était pour s'appercevoir moins de l'ab-

(*a*) Pline, liv. IV, c. 12.
Solin Polyhistor, c. 16.
Pomp. Mela, liv. III, c. 5.

(*b*) Pline, liv. IV, c. 18.

ſence du ſoleil. Le ciel eſt vide & triſte ſans lui, le ciel ſans ſoleil n'était pas digne de leurs regards. D'ailleurs la deſcription du païs des Hyperboréens ne reſſemble point aux bords des Palus Méotides. Au-delà des Gaules, dans l'Océan, du côté du ſeptentrion, il eſt, ſuivant Hecatée (*a*), une île plus grande que la Sicile; c'eſt là qu'habitent les Hyperboréens, qui, ſuivant leur nom, ſont au-delà du climat où eſt l'empire de Borée, & d'où le vent du nord ſouffle la glace ſur la terre. C'eſt le lieu de la naiſſance de Latone & de ſon fils Apollon. Ces peuples ont aimé de tout tems les Grecs, & ſur-tout ceux d'Athènes & de Délos. Nous dirons peut-être quelque choſe de ce commerce entre les Grecs & les Hyperboréens; mais dans ce moment, Monſieur, vous ne ſerez pas étonné de trouver chez les Inſulaires de Délos des tables d'airain, écrites en langue Hy-

(*a*) Diod. t. I, p. 307.

perboréenne ; & lorsque Platon vous assurera qu'elles contenaient la description des Enfers, vous ne douterez point qu'ils ne fussent placés dans le païs des Hyperboréens, dans le Nord de la terre. Il me paraît clair que la patrie de ces idées est dans cette région du monde. Il est possible sans doute que dans des tems d'ignorance, les Grecs aient confondu les lieux, aient placé les longues ténebres chez les Cimmériens, au 50e degré de latitude. Je leur pardonne comme vous cette erreur, mais elle ne change point l'état des choses : elle n'empêche point qu'ils ne fussent instruits d'une manière vague & obscure des phénomènes propres aux climats les plus près du pôle ; elle n'empêche point que ce ne soit précisément dans ces climats que les plus instruits des Grecs ont cherché le Tartare & les Champs Elisées.

Les Mânes, les Ombres des morts sont les restes de l'homme. On n'a pu

leur donner ce nom que dans le païs où l'homme lui-même portait le nom de *Mann*. Ces rapports sont trop frappans pour n'être pas sentis, la conséquence m'en paraît évidente. Ce mot de *mann* appartient exclusivement aux langues du Nord (*a*) : j'en conclus que l'idée des mânes, celle du Tartare & des Champs Elisées sont descendues du Nord ; & que tous les peuples qui, sans révélation, se sont élevés à la croïance de la vie future, ont leurs ancêtres dans cette partie du monde. Mais, vous me demanderez comment les hommes ont pu se tromper ainsi, mêler une erreur grossière à une pensée profonde, & donner une position matérielle & terrestre à des lieux que nous ne verrons jamais qu'en esprit, & après avoir quitté la terre. Il semble que ce soit une dé-

(*a*) Les Lapons appellent encore *manes*, ce qui reste de l'homme après la mort. Voïages de Renard en Laponie, tom. I, p. 184.

mence de les placer dans des régions qu'on a connues, fréquentées, & où on n'a jamais rien vu de tout cela. La raiſon en eſt ſimple; tout cela s'eſt opéré par une marche naturelle. Ces inſtitutions n'ont point été faites ſur les lieux: cette géographie s'eſt établie dans le ſouvenir, ces changemens ont été produits ſous le voile de la tradition; le regret change, embellit tout, c'eſt lui qui fait les métamorphoſes. Les Champs Eliſées ont la même origine que l'âge d'or. Quand on a eu quitté la patrie où un peuple s'était formé, accrû, on a regretté cette patrie. Tantôt on a dit aux jeunes gens; nous avons habité jadis, nous ou nos ancêtres, un païs délicieux, ſur un ſol fertile, ſous un ciel pur, qui ne voïait que des hommes vertueux, parce que des loix juſtes & ſévères puniſſaient les méchans. Tantôt comme la mort réunit tout, ſans diſtinction, ni de tems, ni de lieu, comme la même ombre enveloppe tout ce qui

ſort du tems & de l'eſpace, en montrant un vieillard qui venait de finir ſes jours, on a dit : il eſt allé rejoindre ſes ancêtres, il va jouir avec eux de la paix, recevoir la félicité qu'il a méritée : les méchans n'y retournent que pour y ſubir la ſévérité des jugemens. Ces idées ſe ſont répétées, gravées par les générations ; & l'on a fini par confondre l'autre vie, le lieu où Dieu punit & récompenſe, avec l'ancien ſéjour, avec la patrie première & regrettée, où les mœurs étaient innocentes & les loix ſévères.

Cette origine de la fable de l'Enfer me paraît admiſſible, parce qu'elle eſt vraiſemblable & philoſophique ; mais elle porte encore ſur trois faits qui ſemblent devoir exclure le doute. Les poëtes & les hiſtoriens, qui ſont à notre égard les dépoſitaires des anciennes traditions, ont écrit que le ſiege des Enfers était au Nord de la terre ; on en pourrait douter, on pourrait croire que c'eſt un

choix de convenance ; mais les langues ſeptentrionales & vivantes, vous font entendre encore les noms, ou les racines des noms inconnus, étrangers à la Grèce. La Grèce n'a point été chercher des mots, ou des ſons barbares pour les idées qu'elle a créées ; elle a même été obligée d'adoucir ces mots, quand elle les a reçus. Nous jugeons que la Chimie vient des Arabes, parce que les mots téchniques ſont Arabes. L'Aſtronomie nous a été enſeignée par les Grecs & par les mêmes Arabes ; on le voit par l'ancien Dictionnaire de cette ſcience. La ſcience des Enfers appartient au peuple, dont la langue a produit les noms des Dieux, des Juges & des fleuves des Enfers. Les mots n'ont pu être adoptés, que parce qu'ils ſont inſéparables des idées. Ces deux faits, ces deux preuves ſuffiraient ſans doute, mais l'hiſtoire nous montre évidemment que dans tous les tems, le Midi a été envahi par les hommes du Nord ; de tout tems les richeſſes ont tenté la pau-

vreté : vous voïez que l'Europe a été peuplée par ces invasions, vous voïez que toutes les nations de l'Asie avaient franchi le Caucase, qu'elles se sont fortifiées contre les nations qui ont voulu les suivre. Il semble qu'il y ait une pente qui entraîne les hommes vers l'équateur; c'est l'effet nécessaire de l'attrait de la chaleur & des richesses, c'est la pente du besoin & de l'intérêt. Ce fait de l'histoire se joint aux deux premiers; il explique pourquoi les fables du Nord, & les mots des langues septentrionales, se trouvent dans le Midi : les hommes, les mots, & les idées ont suivi le même cours.

La chûte de Phaëton ne l'a point fait tomber en Italie, elle l'a noïé dans les eaux de l'Eridan, qui va grossir les mers du Nord. Vous avez vu Prométhée enseignant à Hercule le chemin du jardin des Hespérides par le Caucase; le nom d'Hercule, son histoire le naturalise dans le Nord; les Hespérides, filles

d'Atlas, font du même païs. Cette Calipfo fi féduifante, qui pendant fept années retint Ulyffe dans fes fers (*a*), qui lui fit oublier la foi conjugale, qui enfin effaïa les mêmes charmes, & manqua la victoire fur Télémaque; cette Calipfo était la fille du grand Atlas: les bois de Proferpine, les Champs Elifées, le tribunal de Rhadamante font dans le Nord, & dans l'empire de Saturne, frere d'Atlas. Voilà la mémoire des Atlantes qui fe renouvelle, voilà des fables qui font leurs inftitutions. Non-feulement nous avons vu qu'ils avaient franchi le Caucafe, nous les avons retrouvés dans la Scythie, mais les fables préfentes nous les montrent plus dans le lointain & vers les ténebres du pôle. Je n'ofe encore en tirer cette conclufion, que les Atlantes font les habitans du Nord de la terre; elle eft extraordinaire & hardie. Vous

(*a*) Odyffée, liv. VII.

m'avez demandé des nouvelles de mon peuple perdu, il vous faut des preuves hiſtoriques. Je ne ſai ſi vous prendrez ces fables pour des hiſtoires. Eh quoi! ne voudriez vous pas que les filles fuſſent de la famille de leur mere? L'homme ne ment pas ſeulement pour mentir; quelquefois il corrige un peu la vérité, quand elle n'eſt pas aſſez intéreſſante, ou aſſez agréable: elle reſte moins pure, mais elle eſt toujours la vérité; elle a acquis des charmes, mais elle n'a pas perdu tous ſes titres. Il me paraît évident que ces fables tiennent au Nord par les racines des langues ſeptentrionales. Quand elles ne ſeraient que des jeux de l'imagination, elles nous montrent le berceau autour duquel ces jeux ſe ſont paſſés. Mes ſoupçons ſe fortifient; je ſens que je marche vers la conviction. Quoique je ſois timide, quand vous me faites l'honneur de m'écouter; quoique je ne me pardonnaſſe pas de vous avoir égaré, je dois profiter des

avantages du lieu où je vous ai conduit. Arrivés dans les contrées entre le pôle & le Caucaſe, nous en avons vu deſcendre toutes les nations de l'Aſie, nous ſommes près des ſources du genre humain ; cette grande vérité ne doit pas reſter ſtérile. Je vous ſupplie de ne pas m'abandonner ; & ſi le peuple Atlantique n'eſt pas une chimère, nous allons retrouver ſa demeure.

Je ſuis avec reſpect, *&c.*



VINGT-TROISIEME LETTRE
A M. DE VOLTAIRE.

Découverte de la patrie des Atlantes.

A Paris, ce 5 Mai 1778.

PLATON parlait aux Athéniens, Monſieur, de la plus belle & de la meilleure génération d'hommes qui eût jamais exiſté. Il n'en était échappé qu'une faible ſemence, dont les Athéniens étaient les deſcendans. Il ajoute qu'Athènes ſeule réſiſta aux efforts d'une grande puiſſance ſortie de la mer Atlantique (*a*). Je crois bien qu'il y avait autant de politeſſe que de vérité dans ces complimens ; mais enfin la flatterie, & ſur-tout la flatterie d'un philoſophe, doit conſerver un peu de vérité. J'en conclus qu'il exiſtait dans la Grèce une

(*a*) *Suprà*, p. 21.

tradition-

tradition vague & confuse de quelque descendance. On rapportait l'origine de la nation à un peuple ancien, placé dans une partie du monde alors inconnue. Pour m'éclaircir, pour en savoir plus que les Grecs eux-mêmes, il faut que je rapproche des traditions ; j'ai toujours vu la lumière & la vérité sortir de ces rapprochemens & de ces alliances. Les Grecs se vantaient d'avoir eu un commerce suivi avec les Hyperboréens ; on dit qu'ils les visitaient, qu'ils leur avaient laissé des offrandes chargées d'inscriptions Greques. Les Hyperboréens eurent de leur côté le Scythe Abaris pour Ambassadeur ; ils portaient chaque année les prémices de leurs grains. Trois ou quatre filles jeunes & vierges en étaient chargées, sous la conduite de cent jeunes gens ; ces Vierges essuièrent en route quelque accident, on n'en envoïa plus : on fit passer les offrandes de peuple en peuple, & de main en main jusqu'à

Délos (*a*). Les tables Hyperboréennes qu'on voit dans cette île, ſuivant le témoignage de Platon (*b*), me donnent de la confiance à ces faits. Mais la route que ſuivaient ces offrandes confiées à la probité antique eſt remarquable; Pauſanias nous apprend que les Hyperboréens les remettaient aux Arimaſpes, ceux-ci aux Iſſédons, les Iſſédons aux Scythes, qui les faiſaient paſſer en Europe (*c*): ces trois peuples ſont évidemment des peuples qui habitaient la Tartarie (*d*), entre le Caucaſe & la mer glaciale. C'eſt donc avec raiſon que Diodore de Sicile a placé les Hyperboréens vers le Nord & dans une île de cette mer (*e*). Avez-vous beaucoup de

(*a*) Bannier, Mythol. t. I, p. *665*.

(*b*) *Suprà*, p. *366*.

(*c*) Bannier, t. I, p. *666*.

(*d*) Voïez la poſition de ces peuples de la Tartarie dans la Géographie ancienne de M. Danville, t. II, p. 321, 323, 324.

(*e*) *Suprà*, p. 374.

foi, Monsieur, à ces vierges & à ces offrandes, qui font un si long voïage, qui le répetent tous les ans ? Dans un tems où la communication était difficile, ce trajet de sept à huit cens lieues demandait au moins un an ; les messagers devaient être toujours en chemin, les prémices étaient un peu vieilles quand elles arrivaient. J'explique tout cela d'une manière assez simple, en supprimant les longs voïages, qui méritent peu de croïance. Ces visites réciproques me semblent naître du voisinage ; ce sont des peuples amis, parens, qui cultivent leur amitié, & cimentent chaque année leur alliance. Les Grecs doivent avoir changé de place sur la terre comme toutes les nations du monde ; pourquoi n'auraient-ils pas été voisins des Hyperboréens ? Ils portaient d'abord le nom de Pélages ; ces Pélages pourraient bien avoir pris leur nom d'une mer nommée particulierement *pélagus*, ou la grande mer,

dont Platon parle à l'occaſion de l'île Atlantide (a). Les Pélages s'éloignèrent, le commerce continua quelque tems. Lorſque la diſtance l'eût rompu, le ſouvenir s'en conſerva; & l'on ſe vanta des faits paſſés comme d'une choſe préſente. Les tables en langue Hyperboréenne, qui contenaient les hiſtoires & les fables communes, furent tranſportées & dépoſées à Délos, où l'on réſolut de repréſenter l'île des Dieux qu'on avait laiſſée en Aſie. Je n'ai d'autre preuve à vous donner de cette opinion, Monſieur, que ſa vraiſemblance, que ſa conformité avec les faits que je vous ai rapportés, & avec ceux que j'y pourrai joindre encore. Et ſans cet ancien voiſinage des Grecs & des Hyperboréens, où les Grecs auraient-ils pris dès leurs commencemens, dans un tems où les individus ne voïageaient gueres, tant de connaiſſances ſur les phénomènes

(a) *In Critia.*

des longs jours & des longues nuits des climats ſeptentrionaux, ſur les ténebres qui affligent une partie de l'année ? Ce ſont les inſtructions reçues dans ſon enfance & près de ſon berceau, que ce peuple a conſervées dans la vigueur de l'âge. Orphée, Homère ont chanté ces traditions, que les beaux vers ont fait vivre.

Cette île des Hyperboréens me rappelle l'île Panchaïe, dont Euhemère comptait tant de merveilles, où l'on trouve écrites en caractères d'or ſur une colonne les actions d'Uranus, de Saturne & de Jupiter, c'eſt-à-dire, des Chefs des Atlantes (*a*). Elle me rappelle ces îles ſacrées, ſituées au-deſſus de l'Angleterre, où Plutarque place le ſéjour des démons & des demi-Dieux (*b*); l'île Baſilée, où l'on recueille l'ambre, où Phaëton fut précipité (*c*); l'île *Oſe-*

(*a*) Diod. de Sic. t. II, p. 263, & 339.

(*b*) Des oracles qui ont ceſſé, §. 13.

(*c*) Diod. t. II, p. 225.

ricta, ou l'île des Dieux (*a*); l'île du bonheur, appelée aussi *Elixoia ;* l'île Atlantide de Platon ; enfin l'île Ogygie où régnait Calypso, & qui, suivant l'opinion d'Homère & de tous les anciens, était la même que l'Atlantide.

Ne trouvez-vous pas, Monsieur, quelque chose de singulier dans cet amour des anciens pour les îles ? Tout ce qu'il y a de sacré, de grand & d'antique s'y est passé : pourquoi les habitans du continent ont-ils donné cet avantage aux îles sur le continent même ? Quand on veut décorer son antiquité par des fables, c'est sa patrie qu'on illustre, & non des contrées étrangères. On ne sacrifie point à de petits appendices, à des terres isolées & détachées comme ces îles, les grandes masses de terre qui semblent les maîtresses du globe. Je penche à croire que cet amour était un peu forcé. Ces traditions n'ont point

(*a*) Pline, liv. XXXVII, c. 2.

été imaginées, elles ont un fond de vérité, l'amour propre les eût tournées autrement, mais la vérité lui résiste. Quand vous voïez un homme enrichi & parvenu envoïer chercher les actes & les titres de sa famille dans un village, n'y placez-vous pas son origine? Eh bien! ce village si humble devant les Capitales, c'est ici cette île qui a peuplé en partie les grandes terres; les titres de famille du genre humain, ce sont les traditions qui ont leur source dans ces îles sacrées. Les Insulaires ont eu besoin de vaisseaux pour aborder notre vieux continent; de là l'origine de la navigation. Les Grecs disaient que Minos le premier avoit formé des flottes, & s'était emparé de la mer (a). Vous avez vu quel fut ce Minos Juge des Enfers, dont les Grecs ont fait le Législateur de la Crete. Minos était un homme du Nord; l'inventeur de la na-

(a) Thucyd. bell. Pelop. liv. I.

vigation s'y rencontre également : vous en allez convenir. Mes premières raiſons ſont celles que je vous ai déjà expoſées, pour placer l'idée des grandes navigations dans une île ſolitaire & bornée (*a*). J'y ajoute la néceſſité de ce ſecours pour ſe porter dans le continent de l'Aſie, où vous verrez que les hommes ont paſſé. Une fable déjà conſignée dans ces lettres (*b*), citée également par l'Edda & par Héſiode, confirme cette origine. Dans le Nord le frêne ſe nomme *aſtar.* Jadis les traits, les épées, toutes les armes offenſives & les navires du Nord furent de ce bois. Les navigateurs étaient appelées *aſtemann*, hommes de bois (*c*) ; ils deſcendaient de leurs maiſons flottantes & bâties de frêne, leurs armes étaient les dépouilles de cet arbre : la fable dit qu'ils étaient nés

(*a*) *Suprà*, p. 92.
(*b*) *Suprà*, p. 357.
(*c*) Rudbeck, t. I, p. 543.

dans les forêts; que les Dieux les avaient formés de ce bois C'eſt donc parce qu'ils arrivaient ſur des navires qu'on a imaginé l'hiſtoire des fils de Borée, qui fabriquent l'homme avec un morceau de bois; c'eſt pour cette raiſon qu'Héſiode, donnantà ſes Géans un cœur de diamant, a dit qu'ils avaient été faits de bois, & même de bois de frêne: il n'y a que la vérité cachée ſous ces allégories, qui puiſſe ramener ainſi à la même ſource des fables ſi différentes. Vous ſavez, Monſieur, que les traces des origines ſe conſervent dans les langues. Une ſcience eſt iſſue du païs où les mots techniques dont elle ſe ſert ont pris naiſſance; c'eſt un principe inconteſtable. Vous avez vu que le mot, qui en Grece & en Italie ſignifiait un vaiſſeau, a la même ſignification dans les langues du Nord. Dans ces mêmes langues *Ship* eſt encore un navire. Ce mot ſe conſerve dans la langue Anglaiſe, & il ſe retrouve au bout du monde chez les Kourilles pour nom-

mer un petit canot (*a*). Les uns & les autres peuples n'ont pu avoir de ſource commune que dans le Nord ; & d'après notre principe, puiſqu'ils y prirent le nom des vaiſſeaux & des canots, qui ſont le premier état des navires, ils ont dû y prendre également l'idée de la navigation. Et ne voïez-vous pas, Monſieur, que ceux qui nous l'ont enſeignée, les Phéniciens, ces hardis navigateurs, étonnant le monde par leurs courſes, conſervant le culte du Soleil & le ſouvenir de tous les Chefs des Atlantes (*b*), étaient ſans doute deſcendus avec eux du Caucaſe, n'étaient peut-être que les Atlantes mêmes ſous un nom changé, & avaient comme eux leur patrie dans le Nord, où les langues nous montrent l'origine de la navigation. Nous ne ſerons point étonnés que dans leur temple d'Hercule, il y eût

(*a*) *Suprà*, p. 304.

(*b*) *Suprà*, 15e Lettre, p. 107.

toujours deux colonnes, l'une dédiée au feu, au Soleil qui manquait à des contrées froides, & l'autre au vent qui les conduisit dans le continent, & dans une nouvelle patrie plus habitable (*a*). Mais ce point commun de descendance des Anglais, des Phéniciens & des Kourilles, doit être placé aussi haut dans le tems que sur le globe. L'invention de la science navale ne peut être que très-antique. Cependant les Orientaux semblent en avoir conservé quelques traditions : les Chinois ont leur *Peirun*, aimé des Dieux, qui se sauva d'une inondation dans une barque (*b*); les anciens peuples de la Suede ont leur *Belgemer*, également sauvé dans une barque avec sa femme. Le lieu d'où ils s'échappaient, semble donc placé entre les parties septentrionales de la Suede, & les parties septentrionales de la Chine

(*a*) *Suprà*, p. 110.

(*b*) Kempfer, hist. du Japon, liv. III, c. 3.

& de la Corée ; il doit répondre au milieu de l'Asie. Nous ne sommes pas obligés de faire remonter ces traditions au déluge universel, elles peuvent appartenir à des déluges particuliers. Les Tartares disent qu'autrefois leurs peres navigeant dans le lac Kytaï, où le fleuve Oby prend sa source, avaient vu de loin dans ce lac de grands édifices, en partie submergés (*a*). C'est un indice que cette partie du monde peut en effet avoir subi quelque inondation particulière. Les Grecs, les plus grands voleurs de l'antiquité, qui s'appropriaient tout, les fables, les histoires des nations, les héros, les inventeurs des sciences, ont bien pu s'approprier aussi les grandes catastrophes de la nature, gravées dans le souvenir des hommes. *Il n'y a rien de si obscur*, dit l'Abbé Bannier, *que l'histoire d'Ogygès & du déluge, qui*

(*a*) Pierre Bergeron, traité des Tartares, 1634, p. 217.

arriva sous son regne. Ce Prince était-il originaire de la Grèce, ou était-il étranger ? En quel tems vivait-il ? Qu'est-ce que le déluge d'Ogygès ? Voilà trois questions qu'il n'est pas possible d'éclaircir (*a*). Puisque M. l'Abbé Bannier abandonne la partie, je prendrai la liberté de vous proposer mes conjectures.

Diodore de Sicile, Monsieur, nous a appris que les Titans, ou les Géans, étaient nés d'Uranus & de la terre dans le païs des Atlantes (*b*). Phérécide, historien Grec, dit que les Hyperboréens étaient de la race des Titans (*c*); l'Hyperborée était donc le païs des Géans. Qu'étaient ces Géans ou Titans? Trois d'entr'eux se nommaient Cottus, Briarée, Gygès, ils avaient cent mains & cinquante têtes; ils habitaient une

(*a*) Mythol. t. III, p. 32.
(*b*) *Suprà*, p. 53.
(*c*) Olaüs Rudbeck, tom. II, p. 19.

terre ténebreuſe, & le Tartare où Jupiter les précipita (*a*); ils aidèrent Saturne, qui voulait faire deſcendre ſon fils du trône pour y remonter. Or Saturne ne peut avoir régné que dans les climats où nous ſommes maintenant arrêtés; c'eſt le lieu des Champs Eliſées, qui étaient dans ſon empire (*b*). Denis le Géographe dit que la grande mer au nord de l'Aſie, était appelée glaciale ou Saturnienne (*c*). Orphée, Pline diſent que les habitans lui donnaient ce nom (*d*); c'eſt donc là que nous devons placer les Géans, les compagnons & les aides de Saturne, qui depuis ont partagé ſa priſon. Ces cent mains & ces cinquante têtes, qui ne

(*a*) Héſiode, Théog. v. 734.
Rudbeck, t. I, p. 357.
(*b*) *Suprà*, p. 362.
(*c*) Denis, v. 35.
Rudbeck, t. I, p. 404.
(*d*) Orphée, v. 1077
Pline, liv. IV, c. 16.
Rudbeck, t. I, p. 461, 513.

désignent que la force & la prudence, ont fait imaginer la forme du Dieu *Fo* & des divinités Indiennes, dont les idoles remplissent la Tartarie, l'Inde, la Chine & le Japon. Je vois clairement, Monsieur, que ce Géant formidable Gygès habita l'île Atlantide, qui est la même que l'île Ogygie. *Oia* dans les langues du Nord signifie île (*a*). J'en conclus qu'Ogygie est l'île de Gigès, & la submersion de cette île en tout ou en partie, est le déluge d'Ogygès.

Mais le plus grand des déluges de l'Atlantide est le déluge d'hommes, sortis peut-être à plusieurs reprises de cette île. Je ne vous parle ni de Tamerlan, ni de Gingiskan, ni de ces essaims de barbares qui ont inondé l'Empire Romain ; je remonte à des irruptions plus antiques, aux grandes expéditions de Bacchus & d'Osiris, ou

(*a*) Rudbeck, t. I, p. 468.

plutôt à celles d'un perſonnage célebre & unique, qui a porté ces deux noms. Oſiris, c'eſt le Soleil; Bacchus, quoique le Dieu du vin, eſt auſſi l'emblême de l'aſtre qui fait mûrir les raiſins. Je le crois volontiers; mais le voïage de Bacchus, ſes courſes dans l'Inde, celles d'Oſiris dans l'Egypte, les peuples qu'ils ont inſtruits, les villes qu'ils ont fondées, ne peuvent être une pure allégorie. Toute cette hiſtoire contient des choſes évidemment phyſiques; mais ces villes fondées & beaucoup d'autres faits ſont hiſtoriques. On peut en faire la ſéparation par des conjectures vraiſemblables. Je conçois que les hommes cherchant le ſoleil, s'avançant du Nord vers l'équateur, avaient un chef pour les conduire; ce chef eſt appelé Bacchus par les Indiens & par les Grecs, Oſiris par les Egyptiens. Lorſque l'imagination a voulu joindre ſes peintures au récit de la tradition, on a vu que le ſoleil abandonnait un pôle pour
s'approcher

s'approcher de l'autre, qu'il semblait descendre du Nord en s'avançant vers l'équateur; on a dit qu'il marchait dans le ciel comme les hommes avaient marché sur la terre : & le chef d'une expédition mémorable est devenu l'emblême de la course solaire. Des peuples sédentaires n'auraient point eu cette idée : leurs traditions n'auraient point fourni d'allégories pour les voïages du Soleil ; c'est parce qu'ils ont voïagé, & dans la direction des pôles, qu'ils ont lié le mouvement de cet astre à leur histoire. Nous ne pouvons douter que Bacchus ne soit parti du Nord, lorsque nous voïons son culte célébré par des femmes couronnées de lierre, dans des îles au-delà de la grande Bretagne (*a*). Les Grecs n'ont point porté dans ces îles, où il ne croît plus de vignes, le culte du fils de Sémele ; Bacchus est là dans

(*a*) Denys, *in perieg.* v. 522.
Rudbeck, t. II, p. 367.

ſon païs natal. Auſonne le dit expreſſément (*a*), en parlant du Soleil : *les Egyptiens*, dit-il, *l'appellent Oſiris ; dans l'île Ogygie, on lui donne le nom de Bacchus.* Voilà donc la véritable patrie de Bacchus, c'eſt l'île Ogygie ; c'eſt de là qu'eſt partie la multitude d'hommes qui deſcendit dans l'Inde ſous la conduite de Bacchus, & qui envahit l'Egypte ſous les ordres d'Oſiris. Ne croïez pas, Monſieur, que je regarde cette expédition comme faite en une fois, je n'aime pas les longs voïages. Une ſi grande partie du globe ne ſe parcourt pas tout d'une haleine. Je conçois qu'il y a eu des repos & des intervalles : enfin quand on a choiſi une demeure fixe & permanente, la mémoire a perdu la notion des tems, des poſtes & des établiſſemens conſécutifs ; on n'a plus conſidéré que le point de départ & celui de l'arrivée, & la marche de pluſieurs

(*a*) Auſone, épig. 30.

fiecles, commencée fous un chef & finie fous un autre, eft devenue un voïage unique, dont on a déféré l'honneur au premier. Les Atlantes font un autre débordement forti de l'île Ogygie, & qui s'eft répandu dans l'Egypte, dans la Phénicie, dans l'Afie Mineure, dans la Grèce & dans l'Italie. Vous me direz, Monfieur, que l'île Ogygie, ou, felon Platon, l'île Atlantide étant au-delà des colonnes d'Hercule, il faut que les Atlantes aient paffé devant ces colonnes pour arriver dans les païs que je viens de nommer; c'eft pourquoi l'on avoit placé l'Atlantide dans les Canaries & dans le voifinage de Cadiz, où furent le temple & les colonnes confacrés à Hercule. Mais ce temple n'étaic pas unique, ces colonnes facrées ne fe trouvent pas feulement en ce lieu. Rappelons-nous le nom qu'elles portaient; ce nom fignifiait bornes, limites (*a*).

(*b*) *Suprà*, p. 108.

Elles marquent les repos, les limites de la courfe d'Hercule ; on érigeait des colonnes, & on difait Hercule a été jufques-là. De proche en proche on en érigeait de nouvelles, dans chaque établiffement du même peuple, dans chaque ftation du voïage de plufieurs fiecles dont nous venons de parler. Quand le peuple marchait de nouveau, Hercule recommençait fa courfe, & parvenait à de nouvelles bornes. Tyr, comme nous l'avons dit (*a*), avait un temple, qui renfermait deux colonnes femblables à celles de Cadiz ; voilà donc un des intervalles du voïage d'Hercule. Ce voïage peut en avoir eu bien d'autres, qui ne font pas marqués dans l'hiftoire ; peut-être que plufieurs de ces colonnes ont été renverfées par le tems, qui a détruit auffi leur mémoire. On retrouve les traces d'Hercule dans la Scythie, il a dû y placer des colonnes ; & fi ce

(*a*) *Suprà*, p. 108.

païs n'avait pas été tant dévasté, s'il avait eu des historiens, nous en saurions quelque chose. Tacite a parlé pour les habitans du Nord ; il dit que Drusus tenta de pénétrer dans l'Océan par les bouches du Rhin, la renommée lui apprit qu'on y voïait des colonnes d'Hercule. Soit en effet, dit Tacite, qu'Hercule ait été jusques-là, soit que nous soïons portés à lui attribuer tout ce qui est grand & extraordinaire (*a*). Nous pouvons soupçonner des colonnes au nord de l'Asie, comme Drusus en a trouvé au nord de l'Europe ; ou plutôt ces colonnes placées dans quelque île de l'Océan, étaient également au nord de ces deux parties du monde.

Les Géans que les Grecs nous représentent écrasés par des montagnes, vomissant des flammes par les bouches du Vésuve & de l'Etna, les Titans précipités dans les enfers par Jupiter,

(*a*) Mœurs des Germains, c. 34, §. 2.

enfermés dans la même prison avec Saturne, dans le païs des ténebres & au Nord de la terre, ne sont-ils pas les mêmes Géans contre lesquels les ancêtres des Perses ont tant combattu dans les défilés du Caucase, & dont la mémoire s'est conservée jusques dans les Indes (*a*)? Ne sont-ils pas ces Dives malfaisans, que Hûschenck & Féridoun ont liés dans les cavernes de ces montagnes? Voilà donc encore une irruption; ces Géans ne sont qu'une même race d'hommes nés dans le Nord, transportés dans le Midi, & combattant pour la permission de passer les montagnes. Ces traditions, qui semblent ramener toutes les origines à des îles du Nord (*b*), en s'unissant à celles qui constatent la vénération des peuples pour les montagnes, semblent tracer la marche d'une partie du genre humain,

(*a*) Lettres sur l'origine des Sciences, p. 110.
(*b*) *Suprà*, p. 383.

ſorti d'une île du Nord, long-tems retenu dans les montagnes, avant de deſcendre dans les belles contrées qu'il habite maintenant.

Je vais vous rapporter, Monſieur, un fait qui me ſemble marquer évidemment cette marche & cette origine. Dans la langue Indienne & Malabare, le mot *Div* ſignifie île. Les Portugais poſſedent aux Indes, dans le Roïaume de Guzarate, une ville nommée *Diu*, parce qu'elle eſt bâtie dans une île. Cette ſignification eſt évidente dans les noms des îles *Maldives & Laquedives.* L'île de Ceylan porte chez les Arabes le nom de *Serandib*, mot à mot, île de Seran, parce que les Arabes n'aïant point de V dans leur langue, y ont ſubſtitué un B (*a*). Quand je vois la mémoire des Géans conſervée aux Indes comme dans

(*a*) Voïages des anciens Arabes publiés par l'Abbé Renaudot, p. 126 & 133.
Herbelot, Biblioth. Orient. p. 806.

la Perse, ne puis-je pas dire, Monsieur, que le mot *Dive*, emploïé par l'une & l'autre nation, a la même source; que les Géans de l'Inde ne sont que les Dives de la Perse, & que ceux-ci portaient un nom qui décele leur origine: ces Géans redoutables sortis primitivement d'une île, en avaient pris le nom, on les appelait *Dives*, comme nous dirions les *Insulaires.* Il est assez naturel que le peuple du continent, qui connaissait mieux leur force & leur méchanceté que leur nom véritable, les ait désignés sous le nom d'hommes des îles, comme nous avons appelé *Normans, hommes du Nord*, les barbares inconnus, qui ont jadis infesté les côtes de la France.

La population excessive du Nord a continuellement fourni à ces émigrations. Un état de guerre subsiste presque depuis le commencement du monde entre le nord & le midi de l'Asie. La nature a placé dans cette partie du

globe une grande barrière, qui la traverſe dans ſa largeur ; encore fortifiée par l'art, elle a été de tems immémorial le but des efforts & le lieu de la défenſe. A l'abri des montagnes, les peuples riches & amollis reſpiraient pendant quelque tems, tandis que les peuples féroces & avides ſe multipliaient & s'aguerriſſaient, pour franchir les digues qui leur étaient oppoſées. Je vous ai fait obſerver que tout porte l'empreinte de cette diviſion. Les peuples de Gog & de Magog, de Tchin & de Matchin, les Scythes d'au-delà & d'en deçà des monts, les Dives & les Péris, ſont toujours deux peuples qui bordent une barrière, & qui ſéparés & diſtingués par elle, habitent le long de ſes faces oppoſées. Quand tous les faits s'appellent & s'uniſſent par une eſpece d'attraction, il me ſemble, Monſieur, que leur accord eſt une démonſtration, & que leur réſultat eſt une vérité. On croirait que Platon a tracé le tableau

que je viens de vous faire ; la division dont je vous parle est consignée dans ses écrits. *Avant tout*, dit Critias, *il faut se rappeler qu'il s'est écoulé 9000 ans depuis la guerre élevée entre les nations, qui habitaient au-dessus & hors des colonnes d'Hercule, & celles qui peuplaient les païs en-deçà* (a). Quand on se rappelle que Tacite nous indique des colonnes d'Hercule dans le Nord, que tous les témoignages des anciens semblent y placer l'île Atlantide, lorsqu'on voit dans l'Asie une division marquée & toujours subsistante, entre les peuples du Nord & les peuples du Midi ; on ne peut méconnaître cette même division dans les expressions de Platon ; qui dit des colonnes d'Hercule tout ce que nous avons dit du Caucase. Mais, Monsieur, ces traditions de l'Europe & de l'Asie ont encore un point commun de tendance & de réunion. Je ne re-

(a) Platon, Dialogue intitulé *Critias*.

garde pas les 9000 années dont parle Platon comme des années solaires ; quelle que soit leur durée, je les adopte comme un calcul chronologique donné par la tradition. Platon en racontant ces guerres, dit qu'il va rapporter les événemens de 9000 ans (*a*). Il est bien surprenant que le regne des Dives en comprenne 7000, celui des Péris 2000 (*b*) ; de sorte que le tems de la durée & des guerres de ces deux peuples est précisément de 9000 ans. Tous ces petits faits tendent vers un but unique, & viennent se placer d'eux-mêmes, comme les pierres pour les murs de Thebes, au son de la lyre d'Amphion : c'est la vôtre qui les appelle ; vous pouvez bien opérer ces miracles, comme Amphion & comme Orphée.

Je dois prévenir une objection, Monsieur. Quand vous m'avez proposé de

---

(*a*) Platon, dans le Timée.

(*b*) *Suprà*, p. 30.

chercher les Atlantes, direz-vous, vous m'avez promis des preuves hiſtoriques. En effet, vous avez aſſez bien combattu les opinions qui placent l'Atlantide dans l'Amérique & dans les Canaries ; vous m'avez montré que le peuple ſorti de cette île n'a point traverſé l'Afrique, il ne peut être arrivé en Egypte que par l'Aſie, qui eſt pleine de ſon ſouvenir ; vous avez ſuivi ce peuple juſqu'au pied du Caucaſe, vous en avez vu deſcendre également les principales nations de l'Aſie ; vous m'avez dit que les Dives & les Péris ne ſont que les ancêtres des Perſes, & une première race d'hommes. Je vous accorde la vraiſemblance de ces origines ; je conſens que nos Atlantes aient quelque rapport avec vos Dives. Je vois bien que vous tendez vers le Nord, que vous voulez m'y conduire ſans que je m'en apperçoive ; mais prenez garde, vous avez commencé par des faits, vous finiſſez par ne plus m'entretenir que de fables.

C'eſt Hercule allant au jardin des Heſpérides par le Caucaſe ; Phaëton précipité dans l'Eridan ; l'Enfer, ſes Dieux & ſes Juges placés dans l'empire de Saturne & au nord de la terre ; Calypſo que le poëte Homère fait deſcendre d'Atlas, & régner dans l'île Ogygie : mais d'après vos propres principes, ces fables ne ſont que des demi-vérités hiſtoriques : elles ſont enveloppées, & peuvent être équivoques ; elles ont droit de s'unir aux faits de l'hiſtoire, mais elles ne peuvent s'en paſſer. Je ne croirai à vos origines, que lorſqu'elles ſeront autoriſées par le témoignage clair & net d'un hiſtorien.

Eh bien, Monſieur, l'hiſtorien que vous demandez, le voici ! *L'île Ogygie*, dit Plutarque, *eſt éloignée de l'Angleterre vers le couchant d'été, à la diſtance de cinq journées de navigation.* Vous ſavez, Monſieur, que dans tous les païs de notre hémiſphère, le couchant d'été eſt vers le nord ; voilà donc la

position de l'île Ogygie, ou Atlantide, bien déterminée au nord de l'Europe. *Près de cette île on en trouve trois autres, dans l'une desquelles les habitans du païs disent que Saturne est tenu prisonnier par Jupiter. Le Maître des Dieux a placé là, pour garder son pere, pour veiller sur ces îles & sur la mer adjacente que l'on nomme Saturnienne, le Géant Ogygès ou Briarée. La grande terre ferme, par laquelle la grande mer semble de toutes parts renfermée, est distante de ces îles & de celle d'Ogygie environ de cinq mille stades. Une multitude de rivières descendent de la terre ferme, & y versent leurs eaux. Les bords du continent au long de la mer sont habités près d'une grande baie, qui n'est pas moindre que les Palus Méotides, & dont l'embouchure est précisément vis-à-vis la mer Caspienne.* Tout cela, Monsieur, est parfaitement décrit. Les Grecs n'ont pu deviner cette géographie ; ils l'ont apprise par la tradition des peuples des-

cendus du Nord : cette tradition renfermait peut-être bien des connaiſſances qui nous manquent aujourd'hui. La mer Glaciale qui avoiſine le pôle peut en effet être enfermée preſque circulairement par les continens de l'Aſie, de l'Europe & de l'Amérique.

Ces quatre îles peuvent être l'Iſlande, le Groenland, le Spitzberg & la nouvelle Zemble (*a*), ou quelques îles inconnues, plus avancées, & aujourd'hui inacceſſibles par les glaces. Les dix derniers degrés vers le pôle n'ont jamais été reconnus. Je me garderai bien de faire un choix dans les îles qui ſubſiſtent encore, & qui ſont acceſſibles. On peut avoir cru que l'île Atlantide était abîmée, ou perdue dans la mer, ſeulement parce qu'on a ceſſé d'y aller,

(*a*) Le Groenland, le Spitzberg tiennent peut-être au continent ; mais Plutarque, inſtruit vaguement par une tradition tronquée, a pu croire que ces païs étaient des îles.

parce que les glaces accumulées ont effraïé les navigateurs, peu hardis dans les commencemens. L'Atlantide n'eſt peut-être que fermée par les glaces, & défendue par elles ; mais je me borne à ſuivre Plutarque, je montre comme lui les îles de la mer du Nord. Les îles dont il parle ſont éloignées de cinq mille ſtades, qui valent 10 degrés ; on peut dire que c'eſt à-peu-près la diſtance du Spitzberg au continent de l'Aſie. Mais il eſt impoſſible de ne pas reconnaître ce continent, quand on annonce une multitude de rivières, qui ont leur embouchure dans cette mer. Les Laponies Danoiſe & Moſcovite n'ont que peu de rivières qui coulent vers le Nord ; le continent de l'Aſie en offre plus de vingt-trois, tant grandes que petites (*a*).

(*a*) La Dwina, le Peczora, l'Oby, le Pur, le Nadym, le Taz, le Gydy, le Czerna, le Jéniſea, le Piaſiga, le Taimura, le Chatanga, l'Anabara, l'Ola, le Pirka, l'Olenek, la Lena, l'Amalaewa, l'Iana, l'Indigirka, l'Alazeia, le Kowirnia & l'Anadir, &c.

Cette

Cette baie, qui n'eſt pas moindre que les Palus Méotides, & dont l'embouchure eſt vis-à-vis la mer Caſpienne, eſt évidemment le golfe où l'Oby vient ſe précipiter, & qui entre dans le continent, préciſément au-deſſus de l'extrémité ſupérieure de la mer Caſpienne. Je ne crois pas qu'on puiſſe demander aux tems anciens une deſcription plus exacte, une poſition mieux fixée, & un témoignage plus clair & plus authentique.

Les peuples de ces îles, continue Plutarque, *ſe regardent comme habitans de la terre ferme*, (ce qui ſuppoſe que leur île étoit grande) *& nous autres comme Inſulaires, parce que notre terre eſt de toutes parts baignée par la mer.* Plutarque ſemble inſinuer que les Grecs ont été leurs voiſins, comme nous avons ſoupçonné qu'ils ont pu l'être dans leur premier ſéjour. Il dit *que ceux qui jadis y furent & y demeurèrent avec Hercule, ſe mêlant avec les peuples de Saturne,*

renouvelèrent la nation Greque, qui commençait à s'abâtardir & à perdre sa langue & ses loix par le commerce des Barbares. Ce renouvelement n'est point l'ouvrage de la vanité Greque, c'est un aveu de la vérité. *Dans ce païs tous les honneurs sont déférés d'abord à Hercule, & ensuite à Saturne. Lorsque la planete de Saturne se montre au signe du taureau, ce qui arrive tous les trente ans, on prépare un sacrifice solemnel & un voïage d'une longue navigation. Ceux qui doivent partir sont marqués par le sort; ils abordent premierement dans des îles opposées, habitées de peuples Grecs, & où le soleil pendant un mois de l'été est à peine une heure sous l'horison, & cette courte nuit est encore éclairée par le crépuscule.* On ne peut mieux désigner les climats du Nord, que par cette circonstance astronomique. Ce phénomène n'appartient qu'à la Laponie Suédoise, ou à l'Islande, qui sont sous le cercle polaire arctique. *De là*

ils passent dans l'île de Saturne ; il faut qu'ils y demeurent pour le servir pendant treize ans. Alors ils sont libres de s'en retourner ; mais la plupart aiment mieux y vivre doucement, sans travail & sans affaires dans l'abondance de toutes choses, tant pour les sacrifices divins, que pour l'étude des lettres & de la philosophie. Ils y restent, captivés par la bonté du terroir de l'île & par la douceur de l'air. Saturne est enfermé dans une caverne, il y est endormi, & retenu seulement par les liens d'un sommeil éternel. Une infinité de démons le servent, qui ont été ses courtisans & ses amis, dans le tems qu'il avait l'empire sur les hommes (*a*). Voilà, suivant le témoignage de Plutarque, cette région de l'Enfer, où Saturne regne, & où les hommes vont le retrouver, lorsqu'ils ont quitté la vie (*b*).

(*a*) Plutarque, *de facie in orbe lunæ*, §. 30.

(*b*) Rudbeck, savant Suédois, avança, il y a près d'un siecle, que la Suede était l'Atlantide de Pla-

C'est un historien & un philosophe qui vous parle, Monsieur ; lisez attentivement ce récit, pesez bien tous les faits qu'il renferme : il y a matière à

ton. Il a même cru retrouver, dans les environs de l'ancienne Upsal, la situation & les dimensions que Platon donne à la capitale de l'île Atlantide. Je ne puis juger ce rapport local qu'il s'efforce d'établir. Mais son ouvrage est orné & de l'esprit du tems, & de la plus profonde érudition ; on voit qu'il m'a beaucoup servi. Je lui rends le tribut de reconnaissance que je lui dois. Si cet ouvrage n'a pas mieux réussi, c'est qu'il manquait de lecteurs, dont les esprits fussent préparés. Cette idée des origines dans le Nord n'était pas mûre, à peine l'est-elle aujourd'hui. Rudbeck a pu lui nuire, en particularisant trop cette origine, en l'attribuant à la Suede. Les choses antiques ne permettent point ces détails, ni des ressemblances si caractérisées. D'ailleurs il s'est écatté de Platon : la Suede n'est point une île, l'Atlantide en était une ; c'est l'Ogygie, c'est l'île des Hyperboréens. Les suffrages de tous les anciens se concilient, s'unissent ici ; & Plutarque place évidemment ce païs des Atlantes dans la mer Glaciale & dans une île. Les monumens de l'Astronomie m'ont conduit ; je suis défendu par leur vieillesse & par leur authenticité : c'est le premier de mes avantages. J'ai encore le progrès des connaissances depuis Rudbeck, & sur-tout l'avantage de parler à des lecteurs plus éclairés & plus philosophes.

réflexion. Je dirai d'abord que Plutarque ſemble ſe contredire ſur un point. Il commence par donner la poſition de l'île Ogygie relativement à l'Angleterre, en la plaçant au couchant d'été, c'eſt-à-dire, vers le Nord. Enſuite quand il veut comparer ces îles au continent, il ne les rapporte point à l'Europe, ce qui eût été fort naturel, pour une île voiſine de la Grande Bretagne, il donne la diſtance de ces îles à un continent, à une terre ferme, qui par tous les caractères du récit, ne peut être que le continent de l'Aſie. Ces caractères ſont la multitude des rivières & la baie, qui eſt évidemment la vaſte embouchure de l'Oby. Cette contradiction ne m'étonne pas. Plutarque, très-éloigné des tems dont il parle, n'a connu que des traditions qui avaient paſſé par beaucoup de générations, par beaucoup de peuples, & où l'or de la vérité était altéré par beaucoup d'alliage. Plutarque n'avait pas ſous les yeux la carte de ces païs ſeptentrionaux ; mais

on voit par son récit, que les îles dont il rapporte la distance au continent de l'Asie, étaient placées vers le nord de cette partie du monde ; que c'est par les côtes d'Asie qu'elles ont eu commerce avec les habitans du continent, soit parce que la nouvelle Zemble servait de repos & de poste intermédiaire, soit par d'autres raisons que nous ne pouvons deviner. Ces prétendues îles opposées, habitées de peuples Grecs, où le soleil pendant un mois reste à peine une heure sous l'horison, ne sont peut-être que la Laponie Moscovite, le nord de la Finlande, où l'on doit avoir des jours à-peu-près semblables, & où M. Idman a retrouvé des restes de la langue Greque (a). L'île de Saturne serait le Spitzberg ou le Groenland. Je sens bien que vous serez embarrassé de la fantaisie de ces voïageurs, qui ne voulaient plus quitter l'île après y avoir abordé. Vous vous souvenez des Hol-

(a) *Suprà*, p. 283 & suiv.

landais, qui ont paſſé bien malgré eux un hiver dans la nouvelle Zemble ; vous êtes étonné de ces ſacrifices divins dans un climat, où les Dieux ne donnent rien ; de cette étude des Lettres & de la philoſophie, au milieu d'un froid qui glace les idées comme les eaux ; vous ſouriez ſur-tout à la circonſtance de la bonté du terroir & de la douceur de l'air. Mais, Monſieur, c'eſt Plutarque qui parle ; je ne fais que vous rapporter les faits. Il ne fut pas diſciple de M. de Buffon ; il n'eſt point d'intelligence avec lui. Tous ces faits ſans explication vraiſemblable, demandent le réfroidiſſement de la terre ; elle ſuffit à tous. Il ne tient qu'à vous de l'admettre.

Je vous ai rapporté les fables de Phaëton, des Heſpérides, des Enfers, d'Hercule, parce que les poëtes & les hiſtoriens Grecs en placent la ſcène dans le nord de la terre, parce que leur témoignage eſt confirmé par les langues du Nord, qui conſervent les racines d'où

sont sortis la plupart des noms emploïés dans les fables ; elles sont presque toutes liées à Saturne, ou à Atlas son frere. Plutarque paraît ici pour affirmer que Saturne était tenu prisonnier par son fils Jupiter, dans une île du Nord, & au milieu de la mer Glaciale, nommée alors Saturnienne. Cependant les Grecs s'appropriaient toutes ces fables. Saturne avait régné en Italie ; sa femme Rhéa vint accoucher de son fils Jupiter dans l'île de Crete, où, suivant la fable, ce Prince a régné depuis. Que signifie donc la tradition rapportée par Plutarque ? Elle contredit formellement toutes les prétentions nationales de la Grèce & de l'Italie. Cette tradition, qui subsiste au sein de tant de prétentions contraires, cette tradition qu'on n'a point eu d'intérêt à imaginer, ni à soutenir, est la vérité qu'on appelle souvent sans la trouver, & qui souvent vit au milieu de nous, malgré nos efforts pour la détruire.

Comment, me direz-vous, vous

voulez que je croie qu'une partie du genre humain est sortie de ces îles, que les Atlantes ont fait une grande irruption, & que par succession de tems & de marche, on les a vus envahir une partie de l'Asie, de l'Europe & de l'Afrique, tout marquer du sceau de leurs institutions, & laisser partout des fables qui sont les témoins de leur origine? C'est donc pour nous les amener, que vous leur avez fait inventer la navigation? Sans doute, Monsieur; mais je n'ai rien imaginé sans y être autorisé. Quand je vous ai proposé une idée philosophique, je l'ai étaïée d'une tradition; car l'histoire est l'appui de la philosophie, & la philosophie est le flambeau de l'histoire. Je crois vous avoir suffisamment prouvé, que les Atlantes ne sont venus en Egypte que par l'Asie, qu'ils étaient descendus du Caucase. Plutarque se joint à moi pour vous montrer l'Atlantide, le berceau de ces peuples conquérans dans une des îles de la mer Glaciale. Il faut bien qu'ils aient eu des

vaiſſeaux, qu'ils aient paſſé la mer pour arriver en Aſie; les liaiſons néceſſaires peuvent être ſuppléées par l'hiſtorien. Mais cette préſomption, ſi naturelle que vous pourriez me la paſſer ſans preuves, je l'appuie encore ſur une tradition. Les Orientaux vous parlent d'une mer obſcure, d'une région ténébreuſe où ſont les îles fortunées, où ſe trouve *la fontaine de vie* (*a*). Tout cela reſſemble beaucoup aux Champs Eliſées dans le païs des ténebres, à l'âge d'or, au païs des Fées, où on était heureux, parce qu'on était jeune. Mais ce qui eſt vraiment remarquable, c'eſt ce qu'ils diſent ſur l'île ſeche, ou le grand continent, *qui eſt au-delà des montagnes de Caf* (*b*), c'eſt-à-dire du Caucaſe, & par conſéquent vers le Nord. *La terre où nous ſommes eſt environnée de l'Océan, mais au-delà de cet Océan eſt une autre terre qui touche*

(*a*) Herbelot, p. 593.

(*b*) *Ibid.* p. 385, 230.

aux murs du ciel; c'est dans cette terre où l'homme a été créé, où fut le paradis terrestre. Au tems du déluge, Noé fut porté par l'arche dans la terre que sa postérité habite maintenant (*a*). Le cheval à douze pieds dont Huschenk se servit pour ses conquêtes, fut trouvé dans ce continent, nommé *l'île seche* (*b*). Cette monture & ses douze pieds sont peut-être allégoriques; on a pu désigner ainsi un bateau à douze rames, & comparer sa vîtesse inconnue & nouvelle à la vîtesse d'un cheval; l'étonnement des peuples barbares a fait beaucoup de ces métamorphoses. L'histoire de Perse est donc liée à la tradition de cet ancien continent, ou de l'île placée au-delà de l'Océan. Les Orientaux, qui ne renoncent pas volontiers

(*a*) *Cosmas Indico pleustes in Collect. nova Patrum*, t. II, p. 188. Dans le sixième siecle, le moine Cosme soutenoit cette opinion, que l'homme avait habité primitivement une terre au-delà de l'Océan; il avait voïagé en Asie, & il disait le tenir d'un savant Chaldéen. *Ibid.* & Journ. des Sav. Suppl. 1707. p. 20.

(*b*) *Suprà*, p. 154.

à leurs anciennes traditions, ont adapté au récit du déluge, la circonſtance du paſſage des hommes d'une terre dans une autre. Ces hommes ſont venus par mer, & d'un païs où les Orientaux ont placé le paradis terreſtre, parce que c'étoit leur premier ſéjour & leur âge d'or. Souvenez-vous, Monſieur, que le païs de Schadukian, ce charmant païs des Fées eſt au-delà des montagnes, qu'il faut paſſer des contrées ténébreuſes, où le ſoleil ne porte point ſa lumière, pour y arriver; ces contrées ſont celles du Nord, affligées des longues nuits: l'île Atlantide de Platon, l'île Ogygie de Plutarque, ne ſont que l'*île ſeche* des Orientaux; nul homme ne peut y aborder, s'il n'eſt conduit par une intelligence ſupérieure (*a*). Je ne m'étonne point d'avoir eu le bonheur d'y parvenir; j'ai été conduit par la vôtre. Les fables Greques & Orientales réunies, l'eſprit de l'Europe & de l'Aſie, l'hiſtoire de ces deux parties du monde, nous ont

(*a*) *Suprà*, p. 180.

indiqué la vérité ; cette vérité eſt l'origine des Atlantes, l'ancien ſéjour d'un peuple perdu. Si les Atlantes corrompus, & devenus deſtructeurs, ſont les Dives, dont l'effroi a fait des démons occupés du malheur des hommes ; ſi les Dives ſont ſortis de ces îles jadis fécondes, ces îles furent auſſi le premier ſéjour des Péris, des Fées qui nous ont protégés, défendus ; c'eſt là que fut le païs des richeſſes & la ville de diamans. La magnificence du temple de Neptune (*a*) nous retrace les beautés de la demeure des Fées. Les Atlantes juſtes & vertueux, avant d'être forts, avant qu'une population exceſſive leur eût rendu la vie difficile & la ſortie néceſſaire, ont auſſi dans ce lointain le regne de leur Saturne, celui de la juſtice née aux beaux jours de Rhée.

Vous m'accorderez ſans doute, Monſieur, que ces régions où ſont nées les inſtitutions primitives & les fables, ont été habitées avant les autres. Alors, ſi

(*a*) *Suprà*, p. 37.

vous me permettez quelques conjectures, je vous dirai que la vie peut y avoir été plus douce & plus heureuse, que dans les beaux climats. Lorsque la chaleur intérieure de la terre était plus grande, lorsqu'elle avait plus d'avantage sur la chaleur du soleil, la température était moins variable; & l'on peut se faire une idée de ce printems perpétuel, que les poëtes regrettent encore dans leurs vers. Plus on s'approche des pôles, plus le mouvement diurne de la terre diminue, sa rotation dans le même tems nous fait parcourir moins d'espace ; au pôle on est tout-à-fait immobile, il semble que l'atmosphère y doive être moins agitée (*a*). La succession des jours & des

(*a*) L'atmosphère a le même mouvement que la masse solide du globe ; la rotation de la terre ne serait point une cause de vent, si l'atmosphère restait constamment dans le même état : tout serait en équilibre, tout tournerait ensemble, & il en serait des parties de l'atmosphère, comme il en est des parties du globe qui sont immobiles, malgré ce mouvement. Mais lorsque les vapeurs s'élevent de la terre, ces émanations forment des colonnes plus ou moins pesantes, l'équilibre est rompu, & la rotation de la terre ne peut

nuits dans nos zônes tempérées, eſt encore une ſource de variations continuelles dans l'air; quand l'année a ſeulement un jour & une nuit, elle ne doit avoir que deux ſaiſons, & deux changemens de température. En ſuppoſant une chaleur à-peu-près égale & conſtante ſur la ſurface entière du globe, l'atmoſphère n'était remuée que par les vents qui naiſſent du mouvement des aſtres, & qui regnent principalement entre les tropiques. Mais lorſque le froid a commencé aux deux pôles, lorſque des glaces s'y ſont formées, accumulées par les hivers, l'atmoſphère a eu deux maîtres, ſon ſein a renfermé deux ennemis; il y a eu combat entre la chaleur & le froid, une zone dilatée a réagi contre une zone condenſée: l'aquilon qui dévaſte les campagnes, le midi qui amene les orages, ont ſoufflé ſur la terre, & des vents nouveaux ſont

---

remettre le tout en équilibre que par un mouvement, qui eſt une cauſe de vent. *Encyclop.* art. Vent.

partis des pôles. Ces causes du mouvement de l'atmosphère, ces vicissitudes sans cesse répétées, plus ou moins sensibles, à la longue peuvent consumer la vie : là où elles n'existaient pas, on conçoit que la vie a pu être plus durable. Une chaleur toujours la même, une constance de saison qui fait peut-être l'égalité des humeurs, ont entretenu la paix dans les cœurs comme dans l'atmosphère, ont rendu la vie aussi douce & aussi heureuse qu'elle était durable.

C'est donc là que quelques-uns de nos ancêtres, une partie du genre humain, ont trouvé le bonheur dont les hommes peuvent jouir sur la terre. Enfermés dans ces îles, ils ont passé le premier âge de l'espece dans l'innocence, & aujourd'hui qu'ils l'ont perdue, ils s'en souviennent encore; mais ils se souviennent d'un tems qui ne reviendra plus. Le retour à ces lieux abandonnés est devenu impossible, comme celui du tems présent au tems passé. Ces lieux

ne font plus acceſſibles, la nature les a fermés. La mer eſt ſolide comme nos rivières dans un hiver rigoureux, une ceinture de glaces enveloppe le pôle, & cet ancien monde eſt déjà mort par le froid. Deux navigateurs ont fait le tour des deux zones glaciales (*a*), ils ont indiqué les glaces qui les ont repouſſés, & M. de Buffon vous a deſſiné ces ceintures, ces murs de glace qui défendent aujourd'hui l'accès des pôles (*b*), & qui s'avancent lentement vers nous pour couvrir un jour le globe entier, & ſe rejoindre à l'équateur. Je regrette moins les peuples du pôle auſtral que je ne connais pas. Mais je m'afflige que le Nord, le théâtre de tant d'inſtitutions antiques, le païs de l'âge d'or ſoit aujourd'hui le ſiege d'un hiver éternel. J'ai eu mon âge d'or que

(*a*) Le Capitaine Phips & le Capitaine Cook en 1773, 1774 & 1775.

(*b*) M. de Buffon, volume des Epoques de la nature.

je regrette, il eſt paſſé ; & mes plus doux momens ſont ceux où je parle de philoſophie & de vérités, avec un grand homme qui daigne m'entendre.

Je ſuis avec reſpect, *&c.*



VINGT-QUATRIEME LETTRE
A M. DE VOLTAIRE.

Du Peuple antérieur, & récapitulation de ces Lettres.

A Paris, ce 12 Mai 1778.

C'EST une belle chose que les voïages, Monfieur! En parcourant des païs intéreffans, on acquiert des idées nouvelles, des idées même inattendues. Tout eft paradoxe ou roman pour un homme fédentaire, la vérité n'eft que pour ceux qui la cherchent; il faut voir la nature qu'on ne peut deviner, & qu'on a peine encore à comprendre, quand elle fe manifefte. Ce n'eft pas en vain que nous nous fommes avancés vers le Nord; avec tous nos préjugés contre ces régions glacées, nous n'aurions pas imaginé d'y placer l'habitation d'une grande partie du genre humain, de cette partie guerrière & conquérante,

qui répandue comme un torrent, a tout ravagé dans sa descente rapide, & n'a commencé à fertiliser, que lorsqu'elle est arrivée à des plaines unies où sa marche a été plus lente.

C'est sans doute une étrange conclusion, que cette ancienne habitation des hommes dans le Spitzberg, dans le Groenland, & dans la nouvelle Zemble. J'ai été frappé, comme vous pouvez l'être, de cette singularité; j'ai eu peine à la concevoir. Je ne vous ai proposé cette origine dans mes premières Lettres que comme une conjecture; alors je ne remontais pas plus haut que le 49e degré de latitude. Si je vais plus loin, ce sont les faits qui me conduisent: si je suis moins timide, c'est la vérité apperçue qui m'enhardit. Vous direz peut-être que je fais un systême, & votre indulgence ajoutera qu'il est ingénieux; mais ce jeu d'esprit n'est pas dans mon caractère. La vérité sentie a trop d'empire sur moi; je ne me sens pas le courage de la combattre en

face : ma plume ne trouverait point d'expressions pour des pensées que je ne croirais pas vraies. Permettez, Monsieur, que nous nous expliquions sur les systêmes. Il semble que pour bien des gens un systême ne soit qu'un jeu d'esprit, un pur roman. Ce mot est devenu le signe de l'improbation ; & pour reléguer une idée dans le païs des chimères, l'arrêt se prononce, en disant, c'est un systême. On a donc bien dénaturé ce mot, il est donc bien loin de son origine Greque. *Systême* signifie *assemblage*. Vous retrouvez cette signification dans un mot de la physique céleste. On dit le systême du monde pour embrasser par une désignation générale, tous les corps, qui, aïant le soleil pour centre de leurs mouvemens, & pour Roi de leur famille, s'accompagnent, tournent autour de lui, autour les uns des autres, & sont tous liés, *assemblés* par une cause commune. Un systême n'est donc que la liaison des faits ; quand il n'est que cela,

quand il ne les altere pas, il n'eſt point condamnable. La ſignification réelle du mot fait la diſtinction entre les romans & les ſyſtêmes. Une explication, quelque ingénieuſe qu'elle ſoit, quand elle n'a qu'un fait pour objet, eſt un roman; elle ne devient un ſyſtême, que lorſqu'elle embraſſe deux faits: alors elle unit, elle *aſſemble*, elle a un degré de probabilité. Cette probabilité augmente en raiſon des faits unis; & elle peut devenir infinie comme le nombre des faits: c'eſt ainſi que mon opinion eſt un ſyſtême. Malgré ſa ſingularité, elle n'a rien de forcé, ce ſont les faits qui l'ont fait naître; tous ceux qui ſe ſont ſucceſſivement préſentés, m'ont paru s'y ranger. Chaque fait eſt un nouvel appui, ce ſont autant de racines profondes & multipliées, qui attachent au ſol l'arbre que les vents ne peuvent abattre; le nombre de ces racines fait ma confiance. Il ne ſuffit pas d'en couper une pour renverſer l'arbre, il faut les cerner dans

la terre, ou les couper toutes. Jusques-là mon opinion conservera sa vraisemblance, ou mon systême, si vous voulez le nommer ainsi, gardera sa probabilité.

Cette opinion n'a contre elle que le froid des climats du Nord ; on demandera comment l'homme a pu y vivre. Je pourrais dire que l'homme est patient & flexible ; si le Roi de la nature est partout modifié par elle, il ne se modifie que parce qu'il lui résiste. Il supporte également les extrêmes, il vit où les autres êtres périssent ; l'homme eût donc pu vivre durement dans le froid. Mais je répugne comme vous à prendre dans des climats rigoureux la race nombreuse, qui a peuplé & maîtrisé une partie du globe. Je considere aujourd'hui ces climats, où fut jadis une source abondante : je vois que la nature y languit ; elle s'en retire tous les jours, ce n'est plus ce lieu qu'elle choisit pour produire. Je suis forcé de vous dire que ces climats

ſont changés. J'oſe vous preſſer, Monſieur, de croire au réfroidiſſement de la terre, comme vous avez cru à l'attraction de Newton. Vous êtes en France un apôtre de cette grande vérité, je vous en offre une autre qui mérite le même hommage. En défendant la ſeconde comme la première, vous acquerrez la même gloire. Je vous ai développé dans ma dixième Lettre toutes les raiſons phyſiques, qui appuient l'hypothèſe ingénieuſe de M. de Buffon. La terre a une chaleur intérieure qui s'évapore, qui ſe diſſipe; la terre âgée la perd avec le tems, comme en vieilliſſant, nous perdons celle qui nous anime. Les glaces d'une portion du globe ne ſont que les glaces de la vieilleſſe. Mais, je le demande, le ſang de ce vieillard qui circule avec lenteur, n'a-t-il pas jadis bouillonné dans ſes veines? Vous me dites que le Spitzberg, le Groenland ſont le ſéjour des glaces; mais la nature a-t elle créé des glaces?

Ce ne sont que des eaux consolidées ; ce sont des portions de matière abandonnées par le feu. Le métal fondu, jeté en moule, se durcit & se forme en rameaux, quand le feu cesse, quand la chaleur lui manque. Son état naturel est la solidité, la température même des étés ne suffit pas pour le tenir en liqueur. Mais en parcourant la terre, voïez-vous ici des masses de métal solide, là des ruisseaux de métal coulant ? Pourquoi donc trouvez-vous des eaux qui coulent & qui arrosent, en même tems que des blocs stériles formés d'une eau arrêtée & durcie ? Quel est l'état primitif ? Qui des deux a précédé, de l'eau ou de la glace ? Si la terre est née avec ces différences dans des êtres semblables, que devient l'unité des opérations de la nature ? Je la retrouve, je la conçois, lorsque l'eau & la glace sont des états successifs. Les mers prises & solides comme la terre, les ceintures glacées du pôle ont été jadis comme le métal

coulant de nos fournaises ; l'eau qui compose ces ceintures & ces barrières a coulé jadis, elle s'est congelée comme ce métal, lorsque la grande fournaise du sein de la terre a perdu son activité : la chaleur du globe ne suffit plus, il faut qu'elle soit aidée des raïons du soleil au solstice d'été, pour rendre à l'eau sa liquidité primitive. Frédéric Martens, descendu au Spitzberg, vit sur le sol au pied des montagnes de la terre sept montagnes de glace : elles sont d'une hauteur prodigieuse & les plus élevées du païs. *On s'apperçoit*, dit-il, *qu'elles s'aggrandissent tous les jours* (a). On voit de même augmenter les *glaciers* de la Suisse ; des villages y paraissent ensevelis, quelques clochers qui seront bientôt couverts dominent encore. Puisque les glaces croissent dans ces différentes contrées, elles ont donc commencé. Quand même la glace serait

(a) Hist. gén. des voïag. t. LVIII, p. 232.

enfantée de la glace, il faut une glace première qui soit l'auteur de cette lignée, une glace assez forte, assez épaisse pour que la chaleur de l'été ne suffise pas à sa destruction. Eh! qui l'a portée là, cette glace primitive & permanente, si ce n'est le changement de la température, le réfroidissement de la terre? Lorsque l'équilibre des saisons s'est trouvé rompu, lorsque l'hiver a pris plus d'empire, chaque été a eu du désavantage, il n'a pu rendre toutes les eaux liquides; un reste de la glace précédente fut augmentée par la glace nouvelle; les hivers ont mis couche sur couche, & il ne faut plus que des siecles pour former des montagnes.

Vous jugerez, Monsieur, si ce n'est pas ainsi qu'on doit expliquer leur génération. Je n'aime pas plus que vous les idées purement hypothétiques. Celle du réfroidissement de la terre est si naturelle, elle s'applique à un si grand nombre de faits qu'elle a tout l'air d'une vérité.

Mais cette vérité n'eſt pas ſenſible, dans la vie d'un ou de pluſieurs hommes conſécutifs; il n'eſt pas extraordinaire que les hommes s'y refuſent encore. Tant d'hommes ne croïent qu'en voïant de leurs yeux, en touchant de leurs mains! Le tems vient pour les mettre à portée, il faut l'attendre. Si je ſuis entré dans ces conſidérations philoſophiques, ce n'eſt que par ſurabondance de preuves, & ſur-tout parce que la philoſophie éclaire les faits, & ſert toujours la vérité. Vous ne pouvez pas me demander des raiſons, lorſque je vous apporte des faits. Les raiſons peuvent être cachées dans le ſein de la nature, les faits ſont manifeſtes. Je vois les actions des Rois, je ne ſuis point dans leur conſeil pour pénétrer les motifs & les cauſes. Quelles que ſoient les raiſons de l'habitation primitive d'une partie du genre humain dans le Nord de la terre, je crois l'avoir rendue évidente, ainſi que ſa marche vers l'équateur,

Les Atlantes ont paru en Egypte, ils n'ont pu y venir que par l'Asie ; c'est dans la Syrie, dans la Phrygie comme dans l'Egypte qu'ils ont fondé le culte du Soleil : ce culte est un culte du Nord ; nous les avons vus passer le Caucase avec les Scythes, ou sous le nom de Scythes. Les Persans sont sortis de ces montagnes, ils combattent les Dives qui veulent les passer après eux ; ils continuent l'adoration du feu, qui n'a pu commencer dans un païs chaud. Les Chinois disent qu'ils sont arrivés à la Chine par le Nord ; les Indiens se souviennent des montagnes où ils ont jadis habité, ils y retournent par des pélerinages, comme l'eau s'efforce de remonter à la hauteur d'où elle est descendue. Nous avons vu de l'est à l'ouest une ligne de remparts qui partage l'Asie, un état de guerre qui existe depuis un tems immémorial ; & l'effort des peuples du Nord contre ceux du Midi prolongé jusqu'à nos jours, est une preuve dé-

monſtrative de la marche que j'ai indiquée. Ils tentent de deſcendre, parce que leurs peres, leurs aïeux & leurs premiers ancêtres ſont deſcendus. Les fables anciennes doivent avoir été apportées dans ces émigrations prouvées par l'hiſtoire. Les fables appartiennent aux tems obſcurs, au commencement des choſes; elles doivent être nées au païs des origines. D'ailleurs ces fables racontées aux Grecs par les Phéniciens & par les Egyptiens, tiennent à la ſource commune des deux peuples, qui eſt chez le peuple Atlante. En ramenant ces fables à leur berceau, il faut donc repaſſer le Caucaſe que les Atlantes ont traverſé; il faut entrer dans la Scythie, où Hercule a été connu. Hercule, vous en êtes convenu, eſt un homme du Nord; Hercule a été au jardin des Heſpérides, & les Grecs placent eux-mêmes ce jardin, dans le Nord de la terre, au païs des longues nuits, comme ils y placent le Tartare & les Champs Eliſées. Ils vous

parlent de ces îles fortunées, de ces îles des Hyperboréens, où naquit le culte du Soleil, apporté par eux dans la Syrie. Ces îles sont au nord de l'Asie : c'est là le lieu d'où les hommes ont été transportés dans le continent. La navigation porte l'empreinte d'une origine septentrionale. Les Dives qui ont tant tourmenté les Persans, ne sont sans doute que des Insulaires, ne sont encore que les Atlantes qui, sortis à plusieurs fois, ont inondé l'Asie sous la conduite de Bacchus, d'Osiris, d'Hercule, d'Acmon, &c. A tous ces faits, à toutes les probabilités accumulées, Plutarque joint un témoignage positif, en vous montrant l'île Ogygie, la même que l'île Atlantide, au-dessus de l'Europe & de l'Asie. J'ignore, Monsieur, ce que vous lui répondrez ; quant à moi je lui cede. Je ne m'attendais pas à trouver tant d'évidence dans des choses si antiques. Croïez-vous qu'un systême, qui a tant de points d'appui, puisse être ébranlé

facilement ? Je vous ai déjà montré par des usages, des mœurs, des institutions & des préjugés semblables, que les peuples anciens, Chinois, Indiens, Chaldéens & Persans étaient freres ; on voit clairement qu'ils ont une origine commune. En entrant chez eux on marche sur les débris de l'antiquité : ce sont des systêmes de Musique, qui ne sont que les parties d'un tout (a) ; une grande suite de mesures itinéraires, qui dispersées chez ces peuples, ont appartenu jadis à un systême général, dont un seul peuple a pu être l'auteur (b) ; des vérités astronomiques isolées, qui sont les restes d'une science détruite ; un même Législateur pour les arts, les sciences, la religion. Les idées religieuses ne sont là que des idées physiques travesties. Partout on voit des ins-

(a) Hist. de l'Astronomie ancienne, p. 85.

(b) Histoire de l'Astronomie moderne, tom. I, liv. IV. Eclaircis. liv. III.

titutions

titutions antiques, mais dénaturées par la barbarie, & couvertes de la rouille des ſiecles. Partout on a le tableau de l'ignorance qui ſuccede à la lumière, & d'un état moderne fondé ſur un ancien état des choſes. Les fables du Phénix & de Janus portent, comme le culte du Soleil & celui du Feu, l'empreinte des climats du Nord; le bled que les hommes ont apporté dans leurs migrations, le bled dont ils vivent eſt né de lui-même dans ces climats; quelques vérités aſtronomiques ſemblent appartenir à une latitude plus boréale que celle de la Chine, de l'Inde, de la Chaldée & à des païs plus ſeptentrionaux que le Caucaſe. Les ſciences, les fables, les hommes ſont donc deſcendus de ces montagnes; voilà les idées dont je vous propoſe aujourd'hui le complément & de nouvelles preuves. Croïez-vous qu'un ſyſtême, qui renferme une explication naturelle de tant de fables, un ſyſtême qui s'adapte par tant de points à des

points de l'hiſtoire, de l'aſtronomie & de la phyſique, ne ſoit pas l'hiſtoire des hommes & le tableau de la nature?

Ces belles inſtitutions ſont l'ouvrage d'un peuple, qui a diſparu de la face de la terre, d'un peuple dont le nom eſt perdu, & dont les hiſtoires ne ſont aucune mention : mais les ſciences le vengent de cet oubli ; elles ont des débris qui ſont marqués de ſon génie, & qui atteſtent ſon exiſtence. Je prévois, Monſieur, que vous allez me demander ſi les Atlantes ſont le peuple antérieur dont j'ai voulu renouveler la mémoire ; cette queſtion eſt embarraſſante. Nos voïages nous ont fait retrouver juſqu'ici cinq peuples perdus : les deux peuples annoncés par Platon, & qui ont combattu près des colonnes d'Hercule ; les Dives & les Péris qui ont fait la guerre autour du Caucaſe ; enfin le peuple découvert par M. Pallas près du Jéniſea, & qui ouvrit des mines dans le ſein de la terre avec des inſtrumens de cuivre,



avant l'invention du fer. A la diſtance où nous ſommes de l'antiquité, je ne ſaiſis que les grands caractères, je perds les petits qui m'échappent, & je fais encore beaucoup pour un homme qui a la vue courte. Le livre de l'ancienne hiſtoire eſt déchiré, le tems en a diſperſé & perdu les lambeaux. J'en réunis quelques-uns, & lorſque j'ai réuſſi à trouver un ſens ſuivi, je vous propoſe d'y lire une partie de cette hiſtoire; mais ſi voulez le tout, demandez-le au tems qui nous l'a pris. Si je vous faiſais un roman, je ne ferais point embarraſſé de vous indiquer le peuple que vous demandez, je choiſirais dans les cinq peuples que j'ai nommés, celui que j'affectionnerais le plus, celui qui ferait le plus brillant pour le couvrir de la gloire de ces inſtitutions. Mais quand j'ai l'honneur de vous guider, je ne dois marcher qu'à la lumière des faits & de la vérité, je ne dois vous offrir que des réſultats évidens.

Le premier de ces résultats est qu'il y a un ancien état des choses, qui a précédé les peuples connus de la Chine, de l'Inde & de la Perse, que ces peuples sont descendus du Caucase, & que cet ancien état des choses a existé au-delà des montagnes. Les origines, les institutions du Nord que je vous ai proposées, sont donc vraies. Les Perses placent eux-mêmes les Dives & les Péris au-delà du Caucase; l'histoire fait venir les Atlantes & leurs ennemis des îles & des bords de la mer Glaciale. M. Pallas a trouvé les vestiges du peuple des Tschoudès dans les champs de la Tartarie; les cinq plus anciens peuples appartiennent donc au Nord de la terre. Quand nous sommes partis pour nos voïages, Monsieur, nous avons craint de ne pas trouver le peuple que nous cherchions; au lieu d'un, nous en avons rencontré cinq, & nous sommes embarrassés de leur nombre. Il faut essaïer de le réduire pour pouvoir faire

un choix. Je vois d'abord que les Géans, les Dives qui ont été l'effroi de l'Asie, n'ont inspiré cette terreur que par leurs efforts pour franchir les montagnes. Je vois que les Atlantes les ont traversées, & je conclus que les peuples tourmentés dans leurs possessions, ou chassés par des usurpateurs, ont toujours appelé Géans, Dives, tous les peuples féroces, qui amenés par la soif des richesses & des conquêtes, ont apporté la guerre avec eux, & tout dévasté sur leur passage. Ceci, Monsieur, est un grand caractère, qui a toute l'évidence nécessaire. C'est ainsi qu'on peut saisir la vérité dans les débris de l'histoire; & s'y refuser, ce serait dire qu'on ne veut rien connaître de l'antiquité. Je conclus de ce caractère que les Géans, les Dives, les Atlantes pourraient bien n'être que le même peuple connu par une seule, ou par plusieurs émigrations. Le peuple qui combattit les Atlantes près des colonnes d'Hercule, pourrait

bien n'être également que les Péris qui ont été si long-tems tourmentés par les Dives. Les cinq peuples peuvent donc être réduits à trois, les Atlantes ou les Dives, les Péris & le peuple des Tschoudès. Je vois que les Atlantes ont apporté avec eux dans la Syrie & dans l'Egypte toutes les histoires ou les fables de Saturne, de Jupiter, d'Hercule, le souvenir du tems de Rhée & de l'âge d'or, les jugemens prolongés après la vie, l'idée du Tartare & des Champs Elisées, les allégories de Proserpine & d'Adonis relatives aux absences du Soleil, l'adoration de cet astre née dans les climats, où ces absences le font plus particulierement desirer, le culte du feu devenu nécessaire par le froid, qui chassait les hommes du septentrion. Voilà les institutions des Atlantes, voilà les œuvres des hommes avant qu'ils se fussent perfectionnés; mais à l'égard des progrès des arts & des sciences, je vois ces progrès, je vois les inventions qui nous sont restées, mais je n'en vois pas

ſi clairement les auteurs. Ces auteurs, Monſieur, feront celui des trois peuples que vous voudrez. Vous avez plus de lumières que moi, vous pouvez vous décider mieux. Les Atlantes, ſortis d'une île de la mer Glaciale, ſont ſans doute ces Hyperboréens, habitans d'une île, & dont les Grecs nous ont tant parlé ; ces Hyperboréens poſſédaient le cycle luniſolaire de 19 ans, que Méton porta dans la Grèce, & dont il a été regardé comme l'inventeur : c'eſt un fruit d'une aſtronomie avancée. D'un autre côté, lorſque Zoroaſtre vint éclairer la Perſe, les circonſtances de ſes récits nous apprennent qu'il ſortoit du climat de 49 degrés. Il eſt donc difficile de fixer la vraie patrie des ſciences. Mais, Monſieur, jugeons le paſſé ſur le préſent. Si l'Europe était anéantie, la poſtérité pourrait la conſidérer comme compoſée de peuples différens par les mœurs, par les uſages, par la langue & par le degré de lumières, ou prendre

tous ces peuples en maſſe, & regarder les Européens comme un ſeul peuple, auteur des plus belles inſtitutions & des plus grands progrès des ſciences. Les objets s'uniſſent & ſe confondent dans l'éloignement ; c'eſt ce qui nous arrive aujourd'hui, lorſque nous portons notre vue dans les régions lointaines de l'antiquité. Plutarque nous montre dans la mer Glaciale quatre îles habitées ; ces îles avaient différens peuples : elles ont pu produire différentes émigrations. Dans le continent de l'Aſie, cette vaſte Tartarie, qui eſt entre la mer Glaciale & le Caucaſe, entre le Chamchatka & la Ruſſie, eſt preſque auſſi grande que l'Europe entière. Quoique dans ces anciens tems tout n'ait pas été habité, elle a dû renfermer pluſieurs peuples différens ; nous en trouvons la preuve dans les langues qu'on nous donne comme anciennes. Vous avez le Zend & le Pelhvi conſervés par les Perſans, le Hanſcrit qui ſubſiſte encore chez les Indiens, & la langue de Tangut qui a

passé au Thibet. Ces langues doivent avoir appartenu à des peuples différens. M. de Gébelin fournit un fait que je dois vous rapporter. Les caractères trouvés à Persépolis ne vont pas au-delà de cinq, & l'on voit qu'ils different également, par la manière dont ils sont combinés, & par celle dont ils sont placés. De même les caractères Irlandais, appelés *Ogham*, ne consistent que dans l'unité répétée cinq fois, & dont la valeur change, suivant la manière dont elle est posée, relativement à une ligne fictive. Ils ont beaucoup de rapport avec ceux de Persépolis (*a*); ces traits qui représentent l'unité sont perpendiculaires : les Koua de Fohi sont des lignes horizontales ; Leibnitz a cru y retrouver son arithmétique binaire (*b*). Les uns & les autres semblent appartenir à une langue numérique, fondée

(*a*) Origine du Langage, p. 506.

(*b*) Lettres sur l'origine des Sciences, p. 146.

ſur cinq ou ſur deux nombres : l'une eſt dérivée du nombre des doigts de la main ; l'autre qui n'emploie que deux nombres, eſt une réduction & une perfection de la première. Plutarque nous fait obſerver que *pentè* en Grec ſignifiait cinq, & que *pembaſaſtai* ſignifiait anciennement *nombrer* (*a*). Or, cette racine *pentè* ſemble appartenir à l'Aſie. Dans l'Indoſtan eſt une province appelée Pengab, qui tire ſon nom des cinq rivières entre leſquelles elle eſt ſituée (*b*). Sans doute que le mot *gab*, ou *ab* ſignifie rivières (*c*). Il eſt aſſez ſingulier que dans cette langue, le monoſyllabe *pen* ait la même ſignification que dans la langue

(*a*) D'Iſis & d'Oſiris. §. 29.

(*b*) Hiſt. gén. des Voïag. t. XXXVIII, p. 8.

(*c*) Ce qui contribue à me le perſuader, c'eſt qu'une autre province porte le nom de *Doab* ; ce qui ſignifie entre deux eaux, entre deux rivières. Hiſt. des Voïag. t. XXXVIII, p. 24. *Ab* ſignifie donc eau ou rivière. Il ſemble qu'on y retrouve encore la ſource du mot *duo*.

Greque. Ces analogies, Monsieur, ne peuvent-elles pas faire croire que la racine *pentè* & le verbe *pembasastai* sont issus des langues orientales, & particulierement de la langue numérique formée de l'unité répétée cinq fois. Ces caractères conservés sur les ruines de Persépolis me rappellent que, suivant la tradition Persane, *Estekar*, ou Persépolis, a été bâtie par les Péris du tems de leur Monarque Gian-ben-Gian (*a*). Cette langue numérique peut donc avoir été l'ouvrage des Péris ou des Fées. Ces Péris, nous l'avons dit, sont les ancêtres des Persans. La Perse que les Orientaux nomment *Fars*, est nommée dans l'Ecriture *Paras* (*b*); ce qui peut signifier le païs des Fées, ou de leurs descendans. Si après avoir rapporté des faits & des vérités, vous me permettez quelque conjecture, je vous dirai que Zo-

(*a*) Bibliot. Orient, p. 327.

(*b*) M. Danville, géog. anc. t. II, p. 267.

roaſtre ſorti du climat de 49 degrés a enſeigné la ſageſſe, a écrit ſes livres en langue Zend & Pelhvi; j'ai conclu que venu pour éclairer les peuples, il était ſorti du païs des lumières. Cette latitude, ce païs eſt en même tems le lieu, où les Péris ſe ſont défendus contre les Dives près du Caucaſe. Je ſoupçonne que le Zend & le Pelhvi étaient la langue vulgaire de ces peuples : la langue des cinq unités était leur langue ſavante ; car ſi le petit nombre des ſons indique la pauvreté du langage, un petit nombre de caractères ſuffiſans pour repréſenter tous les ſons indique des combinaiſons & des recherches profondes. Le Hanſcrit, la langue de Tangut, ou du Thibet, doivent appartenir à d'autres nations. De même en examinant les ſciences, on trouve que les Perſes, les Indiens, les Siamois, ou même les Chinois, ont eu des tables aſtronomiques aſſez perfectionnées pour une certaine préciſion; fondées ſur des

élémens différens, elles indiquent des recherches séparées. Les auteurs de ces langues & de ces tables me paraiſſent le véritable peuple antérieur que je vous ai indiqué. J'incline à penſer que ce peuple eſt celui dont le nom *Magog* a fourni à nos langues modernes les mots *mage*, *magie*, *magiſter*, *magiſtrat*, *magnificence*, *magnanimité*. J'ai beaucoup de confiance à cette mémoire des choſes qui ſe conſerve dans les mots. La ſcience, la ſageſſe, la puiſſance, la grandeur de l'ame, ſont ſorties de cette racine *Mag*, ou du peuple dont le nom a rappelé ces idées; tout ce qui eſt grand fut nommé de ſon nom: ce nom eſt reſté dans des dénominations, qui tiennent à l'agriculture, la plus antique de toutes les inſtitutions (a). Ce nom nous

(a) En latin *Magalia*, huttes, cabanes. *Magiſſorus*, batteur en grange, *Maginium*, maladie des bœufs, *Magnalia*, hauts faits, *Magnates*, les Grands, *Magnitudo*, grandeur, étendue.

conduit donc à toutes les origines, au pied du rempart de *Magog*, à la latitude de 49 degrés, au lieu où combattirent les Péris, où habitèrent les Tſchoudès; ces trois peuples ont beaucoup d'analogie. Mais ont-ils formé un ſyſtême de nations comme le peuple Européen? Doit-on compter pluſieurs peuples, n'en doit-on conſidérer qu'un dont la langue, dont les connaiſſances auraient changé par les progrès de la civiliſation, & qui aurait pris différens noms ſuivant les tems & les lieux? Doit-on croire que les différens degrés de connaiſſances dont on trouve des veſtiges, appartiennent aux différentes époques du départ des colonies; que ces colonies, parties avec l'inſtruction acquiſe dans la Métropole, ont dans leurs ſtations conſervé ces lumières ſans les augmenter, & qu'elles ne ſe reſſemblent que comme pourraient ſe reſſembler des Français du ſiecle préſent & des deux derniers ſiecles? Voilà, Monſieur, ce

que je ne peux pas vous dire. Ces deux systêmes sont possibles, ils sont tous deux vraisemblables. Comme le passé ne m'est point révélé, je ne puis vous offrir plus de lumière. Je sens que la curiosité est pressante; j'éprouve l'avidité de connaître les tems antiques; les commencemens de la race humaine sont si intéressans! Tout le mal qui s'est fait est couvert des ombres du tems; le souvenir des hommes n'a conservé que les germes de la morale & des sciences. On les a vus se développer & croître avec les générations, pour produire les fruits que nous recueillons. On voudrait remonter contre ces générations, considérer ces développemens dans leur cours; voir le bien & l'homme dans son origine, comme on se plaît à remonter un fleuve qui produit nos richesses, & dont les bords sont variés & fertiles. Quand on a trouvé la source d'où ces trésors sont sortis, on dit: l'esprit humain est comme ces eaux; il s'accroît

& se fortifie en marchant ; humble & pauvre dans ses commencemens, il s'enrichit de tout ce qu'il rencontre, il fertilise tout ce qu'il touche, & il étonne par la grandeur & par la majesté. Je sais encore, Monsieur, que notre imagination se fatigue en errant dans ces lointains ; elle voudrait avoir des points connus où elle pût se reposer, & des routes tracées pour se conduire. Si vous m'ordonnez de combiner les faits que je vous ai rapportés, de concilier Platon avec Plutarque, & de vous faire un Roman : quelque danger qu'il y ait de se livrer à l'imagination devant un grand poëte, dont le génie enfanta des romans touchans, ou des fables embellies par les graces, je me souviens toujours de votre indulgence : je puis vous obéir, car en vous écrivant, je n'écris qu'au philosophe ; je vous parle, non pour vous amuser, mais pour m'instruire.

On peut croire que les Atlantes, habitans d'une des îles de la mer Glaciale, peut-

peut-être du Spitzberg (*a*); ont vu dans cette île le regne d'Uranus, d'Hesper & d'Atlas; le roïaume de Saturne situé à l'Occident sera, si vous le voulez, le Groenland que l'on croit joint au Spitzberg. Ces peuples surchargés de leur population, manquant de subsistance, auront senti la nécessité d'étendre leurs domaines; ils auront construit des vaisseaux; hasardé des navigations, d'abord vers les petites îles voisines, ensuite vers le continent de l'Asie. Le golfe de l'Oby, qui leur offrait une retraite, un asyle contre les tempêtes, aura été le terme de la plus longue de ces navigations. La distance traversée était de 5000 stades (*b*), ou d'environ 250 lieues; le

(*a*) Dans le Spitzberg, qui est vers le 79 degré de latitude, le soleil est absent pendant quatre mois de l'année; c'est là qu'on a pu imaginer les années de quatre mois, dont nous avons parlé dans l'histoire de l'Astronomie ancienne, p. 104.

(*b*) Du Spitzberg à l'embouchure de l'Oby, il y a 10 degrés de latitude, qui, à raison de 500 stades par degré, font 5000 stades.

ſuccès de cette courſe en a rendu le terme intéreſſant. Hercule en débarquant a dû y poſer des colonnes, c'eſt-à-dire, les limites les plus reculées de ces contrées, où jamais mortel eût pénétré (*a*). Cette colonie, libre de s'étendre, a peuplé de ſes enfans l'eſpace compris entre l'Oby & le Jéniſea : ceux-ci ſe ſont avancés ſucceſſivement vers la ſource de ces fleuves, en ſuivant la fertilité de leurs bords. Cependant, Monſieur, la route qui les avait conduits n'était ni perdue, ni fermée ; l'excès de la population des îles a continué de ſe porter dans le continent ; les races, quoique parentes, après des ſiecles de ſéparation, ne ſe ſont plus reconnues, les nouveaux venus n'étaient que des étrangers, des ennemis : la terre a été diſputée.

(*a*) C'eſt dans cet établiſſement, vers le 68 ou 70° de latitude, & autour du golfe de l'Oby, que ſont nées les fables du Phénix, de Janus & de Freja, qui ſuppoſent une abſence du ſoleil de 65 jours. Hiſt. de l'Aſtr. anc. p. 104 & 326.

Voilà la guerre, dont Platon parle, entre les peuples séparés par les colonnes d'Hercule.

Les habitans de l'Oby & du Jénifea, amollis par un climat plus chaud, & fur-tout par l'abondance, ont reculé devant les peuples amenés & enhardis par le befoin; ils fe font retirés aux environs de Krafnojart : c'eft là qu'ils ont creufé des mines, & laiffé les veftiges découverts par M. Pallas. Toujours tourmentés par des voifins, qui voulaient s'avancer comme eux, ils ont tourné vers la mer Cafpienne, ils ont trouvé un afyle dans les montagnes du Caucafe, & dans les vaftes enceintes de fes différentes branches; ils ont habité le fecond des plateaux dont nous avons parlé (*a*). Une partie a été peupler les montagnes d'Aftracan, un autre le païs de Tangut. Tous ces peuples étaient

(*a*) *Suprà*, p. 239.
Et fur la carte le plateau N°. 2.

défendus contre le Nord par les montagnes ; ils ont fortifié, fermé les passages par des portes, & ont vécu tranquilles. C'est alors que la latitude de 49 dégrés s'est peuplée : voilà le regne des Péris qui succede à celui des Dives ; voilà les tems de Gian-ben-Gian, monarque des Fées ; les tems de prospérité & de lumières, qui depuis ont été embellis par des fables, parce qu'ils étaient lointains & regrettés. C'est alors que différentes langues ont pu naître de la langue maternelle & primitive ; c'est alors que l'Astronomie a été cultivée, que les travaux ont été entrepris pour mesurer la terre, & que les tables astronomiques respectées par le tems, conservées par les peuples modernes de l'Asie, ont été fondées pour parvenir jusqu'à nous. Cependant les peuples du Nord, contenus par les barrières du Caucase, ont augmenté avec le tems leur nombre & leurs forces ; ils ont assiégé les montagnes, ils ont livré des assauts;

voilà la guerre des Dives & des Péris.

Je me vois, Monſieur, réduit à l'embarras des auteurs de Romans, qui après avoir conduit leur Prince ou leur Héros juſqu'au dernier volume, ne ſavent plus comment s'en défaire, & finiſſent par le faire aſſaſſiner. Vous voïez qu'après avoir placé mon peuple antérieur ſur le ſecond plateau, & ſous les remparts de Gog & de Magog, il faut bien que je m'en défaſſe, puiſqu'il a ceſſé d'exiſter. C'eſt pour cela que j'amene les Atlantes, qui, ſous la conduite de Bacchus ou d'Oſiris, forcent le paſſage par leur multitude, détruiſent en un moment un grand empire & l'ouvrage des ſciences (*a*). Voilà pourquoi Platon, qui

(*a*) Le Prêtre d'Egypte, inſtruit que les Grecs & les Egyptiens avaient leur origine dans ces contrées, diſait à Solon, en lui racontant cette entrepriſe des peuples du Nord : *L'orgueil de leurs forces réunies a tenté de ſoumettre votre païs, le nôtre & toutes les provinces, ſituées en deçà des colonnes d'Hercule, où a commencé leur irruption.* Ces barbares ſont arrivés en

voulait flatter les Athéniens, en les faiſant deſcendre de ce peuple, dit que leurs ancêtres réſiſtèrent long-tems à une grande puiſſance ſortie de la mer Atlantique ; mais qu'enſuite tous leurs guerriers périrent dans l'eſpace d'un jour & d'une nuit. La conquête d'un empire dans un jour de 24 heures eſt un peu prompte ; mais Platon était poëte, il a voulu aggrandir encore l'événement par la célérité. Les Orientaux ont la mémoire de cette révolution : Eblis fut envoïé de Dieu pour détruire & diſperſer les Dives & les Péris : Eblis défit leur monarque *Gian-ben-Gian* dans un combat général. Chez les peuples d'Aſie, qui reconnaiſſaient deux cauſes dans la nature, Eblis était le diable, le principe du mal ; mais un conquérant qui trouble le repos des peuples, qui dé-

effet par une embouchure ſemblable à celle dont parle Platon, & ſituée vis-à-vis d'une île, qui doit être la nouvelle Zemble.

truit une grande nation, n'eſt-il pas le principe du mal ? Cette allégorie n'eſt-elle pas naturelle ? Les Orientaux diſent, qu'eſt devenu le peuple de *Gian-ben-Gian ? Regarde ce que le tems en a fait* (*a*).

Quelques individus échappèrent à la deſtruction, ce ſont les Brames réfugiés & cachés dans les montagnes du Thibet, c'eſt Fohi qui porta les premières lumières à la Chine. Mais les Atlantes, aïant rompu la ligne de ſéparation & forcé le paſſage, ſe répandirent ſucceſſivement de proche en proche & de ſiecle & ſiecle, dans les Indes, dans la Phénicie & dans l'Egypte. Cependant les climats du Nord fourniſſaient toujours de nouveaux déprédateurs, les races de Tatar & de Mongol s'élevaient pour de nouvelles conquêtes. Ils eurent des guerres avec les Rois de Perſe ; & comme ils occupaient la place & le païs

(*a*) Herbelot, p. 298 & 396.

des Dives, on les confondit avec eux. L'ancienne hiſtoire des Perſes ne connaît les Tartares que ſous ce nom. Giamſchid & ſon peuple, défendus par les portes de Derbend, s'étendirent vers le Midi, fondèrent l'empire de Perſe, tandis que Fohi & ſes ſucceſſeurs éclairaient la Chine, préparaient une monarchie ſage & durable, & que les Brames deſcendus du Thibet venaient inſtruire les Indiens, & leur communiquer le Hanſcrit avec les tables aſtronomiques que M. le Gentil nous a rapportées. Voilà l'époque où commence l'état moderne & connu de l'Aſie.

Je reſpire, Monſieur, en voïant la fin de ce pénible ouvrage. Ce n'eſt pas une choſe aiſée que d'accorder les hiſtoriens, de concilier leur récit avec les fables, de parcourir tant de païs, & d'y faire marcher tant de peuples, en marquant leur généalogie. Vous penſerez de ce roman tout ce que vous

voudrez ; je n'y tiens pas plus que vous, & les choses que j'ai voulu vous prouver n'en dépendent point. Vous m'avez paru étonné qu'il n'existât aucune nouvelle de mon peuple perdu, de mon peuple auteur de tant d'institutions, & placé au nord de l'Inde & de la Perse. Vous n'avez point exigé sans doute que je vous rapportasse les annales de ce peuple. Je ne puis vous citer d'auteurs contemporains, puisque le tems les a tous dévorés. Il est difficile cependant qu'un peuple qui a tout institué, soit entierement oublié ; aussi vous ai-je fait voir dans le souvenir des hommes quatre peuples, ou au moins deux, qui ont vécu malgré les outrages du tems, & qui se conservent encore dans la tradition. Lorsqu'on réunit ces traditions souvent vagues & confuses, on voit avec étonnement qu'elles tendent toutes vers un même but, qui est de placer les origines dans le Nord. En comparant les Phéniciens, les Egyptiens &

les Grecs aux autres peuples de l'Asie, nous avons remarqué que ces différens peuples doivent être issus de deux races distinctes : l'une est celle des Atlantes, dont le nom s'est conservé, le nom de l'autre est ignoré ; mais les descendans de cette race avancés vers le Midi, y ont porté quelques-unes de leurs institutions & les restes de leur savoir. Vous voïez que M. Pallas a découvert au 55ᵉ degré, assez près de la latitude que j'avais assignée, les restes d'un peuple détruit nommé Tschoudès, dont la souche a poussé des rameaux jusques dans la Finlande & dans la Hongrie. Pourquoi ce peuple ne serait-il pas celui qui a fondé les sciences ? Il serait, je crois difficile de prouver le contraire ; mais je ne dois avancer devant vous que ce que je puis démontrer par des preuves évidentes, ou au moins par de fortes probabilités. J'ai découvert par les monumens des sciences une ancienne constitution, que la barbarie a

détruite & renversée ; les mêmes monumens m'ont appelé vers le Nord pour y chercher le lieu de cette constitution détruite ; je vous montre ici que l'histoire, la tradition & les fables se réunissent pour y placer toutes les origines des peuples & des choses, & nommément l'Atlantide si long-tems perdue ; elles indiquent également une constitution célebre & chère dans le souvenir, un tems de puissance où l'on a vu naître toutes les institutions. Ce souvenir, Monsieur, est un sentiment ; c'est par là qu'il s'est conservé, sentiment d'orgueil pour une gloire & des succès passés, sentiment de vénération & d'amour pour une origine antique. Ce sentiment est ce qui nous trompe le moins ; il se transmet dans les cœurs, il y trouve tout ce qu'il faut pour se nourrir : après cinquante générations, il est encore tel qu'il a été produit. Mais la même tradition, qui conserva précieusement ce souvenir de gloire, con-

ferve auſſi le ſouvenir des pertes ; elle en montre les cauſes dans les émigrations puiſſantes, dans les flots de conquérans que le Nord a vomis, & qui ont dû tout changer & tout détruire ; voilà, Monſieur, les vérités que j'ai cru appercevoir dans l'ancienne hiſtoire, & que je vous propoſe de bonne foi. Si vous croïez encore que je me trompe, que je ſuis aveuglé par un préjugé qui eſt mon ouvrage, je vous prierai de compter les monumens aſtronomiques qui m'ont conduit à cette erreur, les fables nombreuſes & obſcures qui en reçoivent leur explication, le concours des traditions & des faits d'hiſtoire, qui tendent au même réſultat. Je vous montrerai les plantes des Indes dans le climat de la France, les éléphans qui ont laiſſé leurs cadavres dans la Sibérie, & qui ont leurs enfans dans le Midi ; ils vous diſent que l'homme a pu ſuivre la même route : le bled qui nous nourrit, né dans ces climats,

a dû être apporté par lui. C'eſt donc l'Univers paſſé & préſent qui m'aurait trompé ; & je finirai par vous dire, comme Léonce :

La voix de l'Univers eſt-elle un préjugé (a)!

Je ſuis avec reſpect, *&c.*

(a) Vers de la Tragédie d'Irene.



TABLE

Des Lettres sur l'Atlantide & sur l'ancienne Histoire de l'Asie.

AVERTISSEMENT.

Fin de la Table.

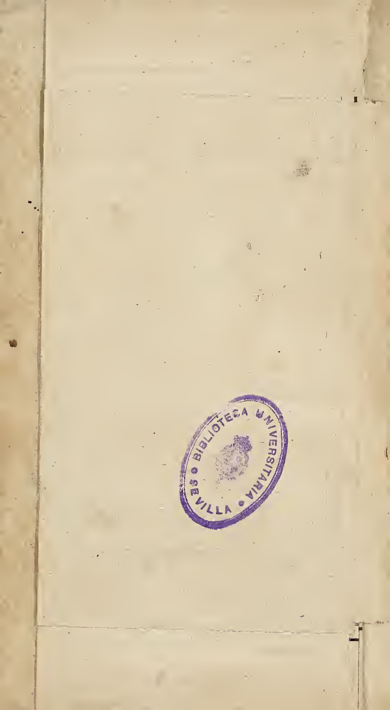
Avis pour la Carte.

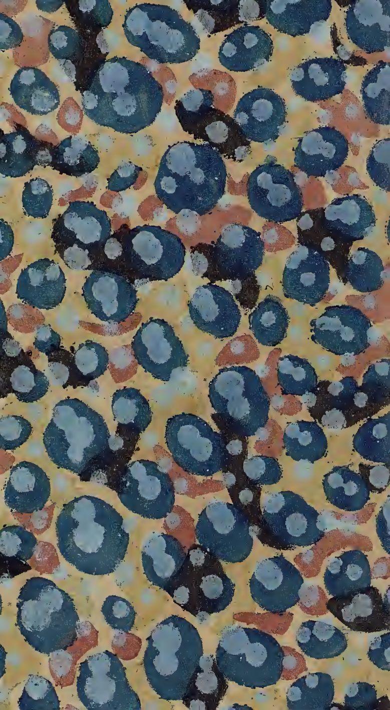
CETTE carte, quant aux contours des côtes, aux rivières, aux montagnes, a été copiée sur la carte d'Asie de M. Danville. On a pris la position de quelques peuples anciens comme les Issedones, les Arimaspes, les Hyperboréens, les Massagetes, les Amazones, sur une carte dressée d'après les descriptions d'Hérodote, & insérée dans le premier volume des anciens Mémoires de l'Académie de Pétersbourg. Le païs des Tschoudès a été indiqué par le voïage de M. Pallas. Au reste, on n'a voulu que donner un tableau des lieux, relatifs aux points historiques traités dans cet ouvrage; on n'a point eu l'intention de dresser une carte, où les positions & les limites des peuples fussent marquées avec une grande exactitude. Cette exactitude, inutile pour l'objet dont il est question, aurait demandé beaucoup de tems & des mains plus habiles.

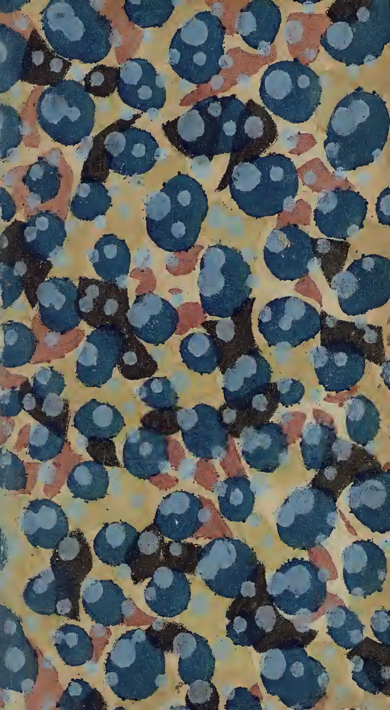




GROENLAND
ISLANDE
SPITZBERG
MER GLACIALE
Nouv. Zemble
HYPERBOREENS
la Lena R.
FINLANDE
TSCHOUDES
Eridan
CIMMERIENS
ISSEDONES
ISSEDONES
MASSAGETES
AMAZONES
Mer Noire ou Pont Euxin
GRECE
ITALIE
SICILE
Carthage
TUNIS
Monts Atlas
MAROC
FEZ
CALPE
Detroit de Gibraltar
Abila
Madere
Tenerife
Canaries
Deserts
TRIPOLI
LYBIE
DELTA
Memphis
Le Nil
EGIPTE
Thebes
ARABIE
PHRIGIE
CAPPADOCE
PONT
I. Crete
Sidon
Tyr
JUDEE
PHENICIE
Emesse
Baalbek
Euphrate Fl.
Babilone
Suse
Damavend
Ispahan
PERSE
Persepolis
ADHERBIDGIAN
Mer Caspienne
Derbend
M. Caucase
R. DE KARASM
Samarcande
Prolongation du Caucase
Montagnes de Caucase
DESERT de CHAMO
Nº. 1.
Rempart de Gog
Nº. 2.
Nº. 3.
Nº. 4.
ARIMASPES
TSCHOUDEN
KALKAS
TANGUT
THIBET
INDE
Indus Fl.
Fl. Gange
Benares
CHINE
Fleuve Jaune
COREE
JAPON


BIBLIOTECA UNIVERSITARIA
SEVILLA






254
LETTRES
SUR
L'ATLANTIDE
DE PLATON.
505